

*Junior*  
CLASSIQUE

WALTER SCOTT

# IVANHOÉ









# IVANHOE



## ***COLLECTION JUNIOR***

1. LA FEMME D'UN ROI, Jack London
2. LE SECRET DE LA MONTAGNE JAUNE, Enid Blyton
3. LES AVENTURES DE GUILLAUME TELL, P.L. Landon
4. LE CAPITAINE FRACASSE, Théophile Gautier
5. LE ROI DES MONTAGNES, Edmond About
6. MATHIAS SANDORF, Jules Verne
7. LA FLECHE NOIRE, R.L. Stevenson
8. RODOLPHE LE JUSTICIER (Les Mystères de Paris, Tome 1), Eugène Sue
9. FLEUR DE MARIE (Les Mystères de Paris, Tome 2), Eugène Sue
10. LE SECRET DU TRESOR PERDU, Carolyn Keene
11. L'ODYSSEE DU BOUNTY, M.P. Bossard
12. LA TULIPE NOIRE, A. Dumas
13. GRAZIELLA, Lamartine
14. LE SECRET DE LA FORET BLEUE, Enid Blyton
15. LA VALLEE DU DAMNE, Viviane Camoon
16. LE PRINCE ET LE PAUVRE, Mark Twain
17. LA PETITE FADETTE, George Sand
18. LES HOMMES VOLANTS, Halacy, Jr.
19. IVANHOE, Walter Scott
20. ROBIN DES BOIS, P.L. Landon

WALTER SCOTT

# IVANHOE

Illustrations de N. BARBATO

O.D.E.J.

26, rue des Carmes

PARIS

**TEXTE ADAPTE POUR LA JEUNESSE**

**© 1964 O.D.E.J., PARIS**

**Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays.**



## CHAPITRE PREMIER

Dans ce beau canton de l'heureuse Angleterre qu'arrose le Don, s'étendait jadis une immense forêt. Elle couvrait la plus grande partie des montagnes et des vallées qu'on trouve entre Sheffield et la charmante ville de Doncaster. Ce fut là que se livrèrent quelques-unes des plus sanglantes batailles de la guerre des Deux Roses ; là, encore, se terrèrent ces bandes de hors-la-loi, ces *outlaws*, dont les vieilles chansons anglaises ont popularisé les exploits. Tel est le lieu où se passe notre histoire, aux dernières années du règne

de Richard I<sup>er</sup>, à l'heure où le retour du prince était désespérément attendu par ses sujets, accablés de tous les maux que peut enfanter la tyrannie. Les nobles, dont le pouvoir était devenu exorbitant sous le règne d'Etienne, et de qui le prudent Henri II n'avait pu obtenir qu'une soumission éphémère, avaient repris toute leur ancienne licence ; ils fortifiaient leurs châteaux, réduisaient tous leurs voisins à l'état de vassaux, et cherchaient surtout à grouper des forces pour tirer parti des troubles qui menaçaient le pays.

Depuis la conquête de l'Angleterre par Guillaume, quatre générations n'avaient pas suffi pour brasser le sang des vainqueurs avec celui des vaincus, ni pour fondre par la communauté de la langue et des intérêts deux races ennemies, dont l'une gardait tout l'orgueil du triomphe et l'autre gémissait sous la honte. La défaite d'Hastings avait mis tout le pouvoir entre les mains de la noblesse normande, et celle-ci n'en avait pas usé avec modération. Sauf un très petit nombre d'exceptions, la race des princes et des nobles saxons avait été anéantie ou dépouillée, et bien rares étaient ceux qui, dans le pays de leurs pères, possédaient encore quelques maigres domaines.

Tel était l'état des choses à l'époque où se place ce récit.

Les derniers rayons du soleil éclairaient une belle et verte clairière où des centaines de vieux chênes, qui avaient peut-être vu la marche triomphale des armées romaines, étendaient leurs rameaux nouveaux.

Deux hommes étaient arrêtés là, qui, par leur rude apparence, semblaient faire partie du paysage. Le plus âgé portait une sorte de jaquette serrée au corps, taillée dans la peau de quelque bête des bois, au poil

usé en larges plaques, et ne s'ouvrant que par le haut. Aux pieds, des sandales, et, jusqu'à mi-jambes, deux bandes entrecroisées de cuir de sanglier.

L'homme avait la tête nue avec des cheveux en tresses, que l'air et le soleil avaient colorés d'un roux ardent. Autour du cou, un collier de cuivre, fixé à demeure, et cette inscription gravée en caractères saxons : *Gurth, fils de Beowulph, est l'esclave-né de Cedric de Rotherwood.*

Le compagnon de Gurth le porcher paraissait de quelque dix ans plus jeune. De même coupe, mais de plus fine étoffe, son costume était, en vérité, extravagant : une jaquette, d'un pourpre éclatant, enluminée de dessins grotesques et bariolés, un manteau court, cramoisi, descendant à mi-cuisse et bordé de jaune vif. Aux bras, des cercles d'argent, et au cou, comme Gurth, un collier de cuivre, portant même inscription : *Wamba, fils de Witless, est l'esclave-né de Cedric de Rotherwood.*

Sur la tête, un étrange bonnet, découpé en forme de couronne et orné d'une multitude de clochettes qui tintaient au moindre mouvement. Et Wamba, fils de Witless, ne tenait pas en place.

De toute évidence, c'était un de ces bouffons domestiques — de ces *clowns*, pour employer le terme anglais — que les grands seigneurs gageaient pour distraire les mornes heures de la vie de château. Wamba ne portait à la ceinture ni corne, ni couteau de chasse. Confie-t-on des armes à un fou ? Un dérisoire sabre de bois était sa batte d'Arlequin.

Deux hommes dont les expressions étaient aussi dissemblables que les costumes : l'un soucieux, comme écrasé par la vie ; l'autre, trépidant, ravi de son sort

et du pittoresque vêtement dont son maître le gratifiait.

Ils conversaient en anglo-saxon.

— Que la malédiction de saint Withold tombe sur ce maudit troupeau ! s'écria Gurth, après s'être époumoné à sonner de sa corne pour rassembler ses porcs, égaillés à la recherche des glands et des fâines. Sur eux et sur moi ! Ici, Fangs, ordonna-t-il à un chien haut sur pattes, mi-mâtin, mi-lévrier, qui s'affairait de droite et de gauche. Amène... bravo, mon bon-homme... Bien travaillé, le compte y est.

— Silence ! j'entends des pas de chevaux... Quelle est cette compagnie ?

— Qu'importe ! lança le porcher qui rassemblait ses bêtes.

— Pardon. Il me plaît à moi de voir comment ces gens-là ont la figure faite. Peut-être nous arrivent-ils du pays des Fées avec message d'Obéron.

— Que la fièvre t'étrangle, avec tes sornettes, quand déjà gronde l'orage. Vois ces éclairs et ces gouttes de pluie larges comme des écus. Hâtons-nous, Wamba. Cette nuit, il ne fera pas bon dehors.

Le bouffon saisit toute la force de ce raisonnement et s'engagea dans l'allée forestière, en poussant devant lui, Fangs aidant, le troupeau grognant.

La cavalcade annoncée ne tarda pas à les rejoindre : deux importants personnages et leur suite, l'un d'eux portant l'habit de l'ordre de Cîteaux et, à coup sûr, ecclésiastique de haut rang. Son aimable embonpoint et son air jovial, la finesse de son manteau et de son capuchon disaient assez que les règles de son couvent étaient lettre morte aux yeux de ce disciple d'Epicure,

et que le jeûne et le mépris du luxe du siècle n'étaient point du tout son fait.

Il montait, en cavalier consommé, une superbe mule, magnifiquement harnachée, tandis qu'un modeste frère lai menait à la main sa monture de parade, l'un des plus beaux genets qui se soient jamais vus sous le soleil de l'Andalousie.

Le compagnon de ce dignitaire de l'Eglise était un homme d'une quarantaine d'années, grand, sec, taillé en athlète. Il semblait porter sur son visage basané par le soleil de l'Orient les marques des rudes fatigues et des combats livrés en Terre sainte. Une profonde cicatrice au front et le feu des yeux noirs, au regard légèrement oblique, accentuaient encore l'expression farouche d'un visage sur lequel se lisait aisément la violence des passions.

Il était, lui aussi, couvert d'un long manteau monastique de couleur écarlate ; sur l'épaule droite, découpée en drap blanc, la croix de Malte. L'ouverture du manteau laissait apparaître la cotte de mailles, les cuissards et les jambières de métal du croisé. Il montait une haquenée pour ménager le cheval de bataille qu'un écuyer conduisait par la bride, une bête splendide, harnachée pour le combat ou le tournoi.

Un second écuyer tenait la lance de son maître ainsi que le petit bouclier triangulaire et large du haut. Suivaient deux valets d'armes au visage bistré, enturbannés de blanc. L'un et l'autre montaient ces fins pur-sang arabes dont la légèreté d'allure contrastait avec la lourdeur des chevaux de Flandre et de Normandie.

La singularité de cet équipage bariolé excita fort la curiosité de Wamba et de Gurth qui reconnurent



aussitôt, dans l'un des cavaliers, le prieur de l'abbaye de Jorvaulx, célèbre à dix lieues à la ronde pour son amour de la chasse et de la bonne table.

Quant à l'étrange aspect de son compagnon et de sa suite, il accaparait à tel point l'attention des deux compères qu'ils n'entendirent pas la demande du prieur de Jorvaulx s'enquérant d'une maison où ils pussent s'arrêter.

— Eh bien, mes garçons ? répéta le moine, dans cet idiome bâtarde mi-saxon, mi-français, qui permettait de se comprendre entre conquérants et conquis. N'y a-t-il pas par ici quelque homme de bien qui, pour l'amour de Dieu et de sa sainte Eglise, offrira l'hospitalité à deux de leurs plus humbles serviteurs ?

« De leurs plus humbles serviteurs ! » murmura en lui-même le prudent Wamba, puis, à haute voix, il répondit :

— A quelques milles d'ici, le prieuré de Brinxworth offrira aux révérends bonne chère et bon gîte.

— Mon brave ami, repartit le prieur, si tu n'avais pas la cervelle détraquée par le carillon de toutes ces clochettes autour de ton bonnet, tu saurais qu'entre gens d'Eglise on ne se réclame jamais l'hospitalité. Nous nous ferions faute de ne pas laisser aux laïques l'occasion d'être agréables à Dieu et de faire œuvre pie.

— J'ai beau n'être qu'un âne portant clochettes, en effet, comme la mule de Votre Eminence, il me semble que la charité de notre sainte mère l'Eglise devrait commencer, comme toute charité, à s'exercer envers elle-même.

— Trêve d'insolences, drôle ! coupa l'autre cavalier. Contente-toi de nous dire le chemin à prendre pour

aller chez... au fait, comment se nomme-t-il donc votre franklin (1), prieur Aymer ?

— Cedric le Saxon.

Et, se tournant vers Gurth :

— Sommes-nous près de sa demeure et quelle est la route ?

— Elle n'est pas commode à suivre... et, chez le noble Cedric, on se couche tôt !

— Belle raison, riposta le chevalier. On ne sera que trop honoré par la visite de voyageurs de notre rang... D'ailleurs, nous ne *demandons* pas l'hospitalité. Elle nous est due.

— Je ne sais alors, répondit Gurth sur un ton revêche, si je dois indiquer le chemin du château de mon maître à des gens qui *exigent* ce que d'autres regardent comme une faveur...

— Tu te permets de discuter, esclave ! cria le chevalier qui fit faire à son cheval une demi-volte et s'avança en levant la baguette qui lui servait de cravache.

Gurth ne recula pas et le dévisagea d'un air farouche.

— Par la Vierge Marie, jeta le prieur, vous n'êtes plus ici en Palestine, frère Brian ! Sur le sol de l'Angleterre, on ne prise guère les coups, sauf ceux, bien entendu, de la sainte Eglise, qui châtie bien ceux qu'elle aime...

Et, se tournant vers Wamba, une pièce d'argent à l'appui de sa demande :

---

(1) Nom donné par les Normands aux anciens thanes, qui formaient la classe des nobles propriétaires terriens.

— Dis-nous le chemin : c'est un devoir de guider le voyageur égaré.

— Eh bien, donc, consentit Wamba, prenez cette avenue, jusqu'à la croix renversée. Vous la verrez par terre, cette croix. Quatre routes s'y coupent ; la bonne, c'est celle de gauche. Et veuille le Ciel que vous arriviez avant l'orage !

Les cavaliers n'en écoutèrent pas davantage et piquèrent des deux.

— Ils auront de la chance, pouffa Gurth, si, par là, ils couchent cette nuit à Rotherwood !

Les deux cavaliers galopèrent toujours en conversant dans le dialecte franco-normand dont se servaient les classes supérieures.

— Pourquoi, frère prieur, m'avoir empêché de châtier ces drôles ?

— L'un est fou. Faut-il attendre de la sagesse d'un fou ? L'autre est de cette race fière et intraitable des Saxons, pour lesquels il n'est de plus grande jouissance que de montrer leur haine à leurs vainqueurs d'hier. Rosser ce pauvre diable n'était pas le moyen d'apprendre le chemin de la demeure de son maître, mais c'était celui d'irriter ce maître contre nous. Cedric, je vous l'ai dit, Brian est d'un caractère altier et susceptible. Il défend avec tant de fermeté les privilèges de sa race, qu'on l'appelle généralement Cedric le Saxon.

— Si ce rustre est tel que vous dites, frère prieur, il faudra que cette Rowena soit bien belle pour que j'aie la patience de supporter le père.

— Cedric n'est pas son père — les aïeux de Rowena sont plus illustres encore. C'est son tuteur, mais elle lui est plus chère qu'une fille. Quant à la

beauté de Rowena, vous jugerez vous-même. Elle vous fera oublier, je gage, les heures du paradis de Mahomet. Mais voici cette croix renversée dont nous a parlé le fou. Il a dit, je crois, de tourner à gauche ?

— Non, à droite.

— Pardon, à gauche. Il a même montré la direction de la pointe de son sabre de bois.

— Qu'il tenait de la main gauche.

La discussion allait s'éterniser quand le chevalier s'avisa de la présence, au pied de la croix, d'un homme endormi, à moins qu'il ne fût mort.

— Hugo ! cria-t-il, chatouille-le donc du bout de ta lance.

— Pourquoi venez-vous troubler ma méditation ? protesta l'inconnu, se levant aussitôt.

— Pour te demander la route de Rotherwood, tout simplement.

— Je m'y rends moi-même ; si j'avais un cheval, je vous guiderais volontiers ; le chemin est compliqué et rien n'est plus facile que de s'y égarer.

La route prise était exactement opposée à celle qu'avait malicieusement indiquée Wamba, mais, grâce à l'extraordinaire connaissance de la forêt dont témoignait l'étranger, Rotherwood fut bientôt en vue. C'était un grand bâtiment de construction irrégulière avec plusieurs cours. La vaste demeure était entourée d'un fossé profond qu'une source voisine alimentait ; une double palissade de pieux en défendait les abords ; du côté de l'ouest, une ouverture était pratiquée dans la palissade et un pont-levis enjambait la douve. Des angles saillants, à droite et à gauche, permettaient aux archers et aux frondeurs d'être maître du passage.

Le Templier arrêta son cheval et sonna du cor. La

pluie, qui menaçait depuis longtemps, se mit, au même instant, à tomber avec violence.

## CHAPITRE II

Dans un immense hall, une longue table était dressée pour le repas du soir, sur cette partie surélevée de la pièce qui portait alors le nom de *dais*. Elle était, suivant l'usage, réservée aux membres de la famille et aux hôtes de marque. De son milieu, dessinant avec elle un T, une autre partait, plus longue, plus étroite, moins somptueusement décorée, qui recevait convives de rang inférieur et domestiques.

A droite et à gauche de ce hall, deux vastes cheminées ; aux murs, des tapisseries, des armes de guerre et de chasse ; des chaises et des fauteuils massifs, en chêne sculpté, pour les privilégiés, des escabeaux et de simples bancs pour les autres, complétaient l'aménagement.

Le premier regard jeté sur le maître de Rotherwood suffisait pour le juger : un homme de caractère aussi impétueux que franc. De taille moyenne, mais robuste et large d'épaules, tout, en lui, annonçait le guerrier et le veneur. De larges yeux bleus, une figure ouverte exprimaient à la fois l'humeur joviale et la brusquerie, l'orgueil aussi et la ténacité à défendre des droits constamment mis en péril. Quoiqu'il approchât de la soixantaine, c'est à peine si quelques fils d'argent se



glissaient dans les longs cheveux blonds, partagés sur le milieu de la tête.

Des valets, dont la livrée tenait le milieu entre la magnificence du thane et la simplicité de Gurth le porcher, quelques commensaux de rang varié, deux ou trois de ces grands lévriers employés alors pour forcer le cerf ou le loup, des dogues à mâchoire puissante et deux petits bassets, qui trottaient dans la pièce, semblaient, hommes et bêtes, partager l'impatience du maître, qui n'était que trop visible.

— A bas, Balder ! cria Cedric au vieux chien-loup, son favori, qui posait sa tête sur ses genoux et lui léchait la main. Je ne suis pas en humeur de jouer !... Que fait donc Lady Rowena ? Pourquoi n'est-elle pas là ?

— Elle change de coiffure, répondit une suivante. Voudriez-vous qu'elle vint souper en cornette ? Elle rentre à l'instant de l'église Saint-Jean.

— J'espère qu'une autre fois elle choisira un temps plus clément pour ses dévotions !... Et Gurth ? par tous les diables, où est-il, lui et son troupeau ? A la merci des outlaws ou des Normands... Et Wamba ? Enlevé, peut-être lui aussi, pour distraire l'ennui des nouveaux seigneurs ? Nous sommes tous plus fous que lui, en vérité, de nous laisser ainsi bafouer. Mais patience, Reginald Front de Bœuf, patience, Philippe de Malvoisin, je me vengerai ! J'ai des amis, des vassaux !...

Sa voix s'étouffa ; il murmura, pour lui-même :

— Hélas ! Je n'ai plus de fils auprès de moi ! Ah ! Wilfred, si tu avais su vaincre ta passion insensée, je ne serais plus seul ici, vieux chêne battu par les orages...

Le son du cor éclatant à l'entrée du château tira Cedric de sa rêverie.

— Courez à la porte, valets, et rapportez-moi les nouvelles ! Quelque pillage, sans doute, quelque nouveau brigandage sur nos terres...

Deux ou trois minutes plus tard, un garde vint annoncer qu'Aymer, prieur de Jorvaulx, et le chevalier Brian de Bois-Guilbert, commandeur de l'ordre des Templiers, accompagnés de leur suite, demandaient l'hospitalité pour la nuit.

— Des Normands, l'un et l'autre, fit Cedric serrant les dents... Mais, Normand ou Saxon, nul ne se voit jamais refuser l'accueil, à Rotherwood... Prenez six hommes avec vous, Hundebert, introduisez les étrangers dans les appartements du château réservés aux hôtes ; veillez à ce qu'ils ne manquent de rien, occupez-vous de leurs chevaux et de leurs mules... Et vous, Elgitha, dites à votre maîtresse qu'elle peut se dispenser de paraître au dîner.

— Lady Rowena, repartit la suivante, serait charmée d'apprendre les dernières nouvelles de la Palestine.

Cedric ne put réprimer un mouvement de dépit.

— La Palestine ! murmura-t-il ; combien d'oreilles s'ouvrent pour écouter les contes merveilleux que colportent sur ce fatal pays des croisés dissolus et d'hypocrites pèlerins !

» Moi aussi, je pourrais poser des questions, le cœur battant... Mais non, le fils qui m'a désobéi n'est plus mon fils. Il m'est aussi indifférent que ces milliers de soldats qui portent l'image de la croix sur l'épaule en répandant le sang et en se livrant à tous les excès, sous l'abominable prétexte d'accomplir la volonté de Dieu !

A l'entrée de ses hôtes, Cedric se leva d'un air noble, fit trois pas — trois pas seulement — à leur rencontre et attendit ; puis, s'adressant à Aymer :

— Excusez-moi, dit-il, si je vous parle dans ma langue maternelle et vous prie de vous en servir vous-même, à supposer que vous la connaissiez. Sinon, je crois savoir assez de normand pour vous comprendre.

— J'emploie volontiers, digne franklin, le langage que parlait ma vénérable aïeule, Hilda de Middleham, qui mourut en odeur de sainteté, comme sa glorieuse patronne, la bienheureuse Hilda de Whitby.

Cette petite harangue conciliatrice terminée, le chevalier du Temple se contenta de répondre avec quelque emphase :

— Je parle toujours le français ; c'est la langue du roi Richard et de sa noblesse : mais j'entends assez l'anglais pour m'entretenir avec les naturels du pays.

Retenant à grand-peine l'un de ces mouvements d'irritation que provoquait toujours en lui la moindre comparaison entre les deux races rivales, Cedric se rappela les lois de l'hospitalité et donna l'ordre de servir.

A cet instant même, Gurth et Wamba faisaient une timide apparition à l'un des bouts de la salle.

La chère n'était point si maigre, ni si pauvrement servie : viande de porc bouillie, volailles, chevreau, gibier de tout poil et de toute plume, poissons variés, brochettes de petits oiseaux, gâteaux, tourtes aux fruits et au miel... Les bons vins ou les cidres mousseux coulaient dans les gobelets d'argent des personnages de marque et dans les larges cornes des autres.

Dès l'entrée de Lady Rowena, accompagnée de ses

quatre suivantes, Brian de Bois-Guilbert s'était penché vers le prieur et lui avait glissé à l'oreille :

— Aymer, vous avez raison ! Elle est très belle !

— Je vous l'avais bien dit ; mais gare, le franklin vous tient à l'œil.

Lady Rowena était, en effet, d'une éblouissante beauté : grande et svelte, un teint éblouissant, de magnifiques yeux bleus, au regard tout ensemble fier et tendre, des cheveux châains portés dans toute leur longueur, en signe de condition libre, et dont les boucles scintillaient de pierres précieuses.

Lorsqu'elle vit les yeux du Templier fixés sur elle avec tant d'insistance, elle abaissa son voile. Cedric vit le geste.

— Sire Templier, dit-il, les joues de nos jeunes filles saxonnes ne sont pas habituées à supporter le regard flamboyant d'un croisé.

— Si j'ai commis une faute, je m'en excuse — ou plutôt, je m'en excuse à Lady Rowena seule. Je ne puis aller au-delà...

— En châtiât l'audace de mon compagnon, Lady Rowena nous punit tous, observa le galant prieur. Espérons qu'au tournoi de demain...

— Il n'est pas certain, coupa Cedric, que nous y soyons présents. Je n'apprécie guère ces vains plaisirs. Quand l'Angleterre était libre, nos pères les ignoraient.

— Laissez-nous l'espoir que vous nous accompagnerez. Les routes sont peu sûres ; l'escorte d'un chevalier tel que sire Brian de Bois-Guilbert n'est pas à dédaigner.

— J'ai, jusqu'ici, parcouru tout ce pays sans autre aide que mon épée et mes fidèles serviteurs. Si nous nous rendons à Ashby, ce sera avec notre voisin et

compatriote, Athelstane de Coningsburg, et une suite suffisante pour braver à la fois barons et outlaws... A votre santé, sire prieur ! Goûtez ce vin, il ne vous déplaira pas, je crois, à moins que, rigide observateur des règles monastiques, vous préféreriez le lait suret...

L'arrivée du portier arrêta la conversation. Un étranger sollicitait l'hospitalité.

— Par un pareil orage, répondit le thane, tout le monde y a droit. Oswald, veille au nécessaire.

Oswald ne tarda pas à reparaitre.

— C'est un Juif, murmura-t-il à l'oreille de son maître, Isaac d'York.

L'homme s'avança, hésitant et craintif, salua avec humilité à la ronde. C'était un vieillard maigre et de haute taille. Il gagna timidement le bas bout de la longue table ; mais nul ne fit mine de lui ménager la moindre place. Alors, le voyant rebuté de partout, le pèlerin, qui s'était installé sous le manteau de la cheminée, l'appela d'un signe de la main, lui céda sa chaise et lui tendit les reliefs de son repas. Cependant, le prieur Aymer et Cedric parlaient vénerie.

— Je m'étonne, disait le prieur, que, malgré votre prédilection pour votre langue énergique, vous n'ayez pas reçu dans vos bonnes grâces le français-normand, en ce qui concerne au moins les termes de chasse. Nulle langue n'en est aussi riche.

— Sache, père Aymer, que je ne me soucie en aucune façon de ces expressions savantes qui viennent d'outre-mer. Je n'en ai pas besoin pour goûter les plaisirs du chasseur.

— Mais, interrompit le Templier avec son habituelle présomption, le français-normand n'est pas seu-



lement le plus parfait langage de la vénerie. Il l'est aussi de l'amour et de la guerre.

— Sire Templier, remplis ton godet, celui du prieur de même ; je vais remonter à une trentaine d'années : l'homme que j'étais alors n'avait cure des fioritures françaises pour se faire entendre d'une belle dame, et les champs de North-Allerton (1) pourraient dire si, à la journée du Saint-Etendard, le cri de guerre des Saxons ne fut pas entendu dans les rangs de l'armée écossaise aussi loin que celui du plus fier baron normand. A la mémoire des braves qui combattirent ce jour-là ! Echanson, remplis les coupes ! Sire Templier, aux vaillants champions, quelles que soient leur nation et leur langue, qui défendent aujourd'hui la Croix !

— Peut-être, dit Bois-Guilbert, ne convient-il pas de répondre à celui qui porte ce symbole sacré sur l'épaule. Il montrait du doigt la croix brodée sur son manteau. Mais à qui accorder la palme, si ce n'est aux chevaliers du Temple ?

— Aux chevaliers hospitaliers, protesta le prieur.

— Je n'attaque pas leur renommée, mais j'estime...

— Et moi, notre oncle, coupa cavalièrement Wamba, j'estime que si Richard Cœur de Lion avait été assez sage pour suivre les avis d'un fou, il serait resté chez lui, avec ses Anglais, et aurait laissé l'honneur de délivrer Jérusalem à ces vaillants chevaliers qui y étaient le plus intéressés.

— N'y avait-il donc dans l'armée anglaise, en Palestine, demanda Lady Rowena, aucun guerrier dont le

---

(1) Où se livra entre Anglais et Ecossais la fameuse "bataille de l'Etendard".

nom méritât d'être cité à côté des chevaliers du Temple et de ceux de Saint-Jean ?

— Pardonnez-moi, belle dame, le roi Richard avait amené avec lui une foule de valeureux champions qui ne le cédaient qu'à ceux qui furent là le rempart même de la Terre sainte.

— Ils ne le cédaient à personne ! s'écria le pèlerin qui avait suivi la discussion en frémissant d'impatience. Je le soutiens : les chevaliers anglais valaient tous ceux qui tirèrent là-bas l'épée pour la délivrance des Lieux saints. Je l'ai vu de mes yeux : après la prise de Saint-Jean d'Acre, Richard, avec cinq de ses chevaliers, a tenu un tournoi contre tous venants ; chacun d'eux fournit trois courses dans cette même journée et fit mordre la poussière à ses trois adversaires. Parmi les assaillants, il se trouvait sept chevaliers du Temple. Sire Brian de Bois-Guilbert sait mieux que personne si je dis la vérité.

Une rage soudaine empourpra le visage du Templier et sa main frémissante se porta involontairement sur la garde de son épée.

— Pèlerin, s'écria Cedric, mon bracelet d'or est à toi, si tu me dis les noms des braves qui soutinrent si dignement la gloire de l'Angleterre.

— Le premier en honneur, en rang, en courage, c'était Richard, roi d'Angleterre.

— Je lui pardonne donc de descendre du tyran Guillaume.

— Le second, le comte de Leicester ; le troisième, sire Thomas Multon de Guilsland.

— Celui-ci, au moins, est de sang saxon, dit Cedric, triomphant.

— Le quatrième, sire Foulk Doilly.

— Encore un Saxon, en tout cas par sa mère. Et le cinquième ?

— Sire Edwin Turneham.

— Un pur Saxon, par l'âme d'Hengist ! Et le sixième ?

— Le sixième répondit le pèlerin après une pause pendant laquelle il parut réfléchir, le sixième était un jeune chevalier de moins grande réputation, qui fut admis dans cette brillante compagnie plutôt pour compléter le nombre que pour aider au succès.

— Alors que vous vous êtes ressouvenu de tant de choses, lança Bois-Guilbert, votre manque de mémoire, sire pèlerin, vient un peu tard. Je dirai moi-même le nom du chevalier devant lequel la fortune de ma lance et la faute de mon cheval me firent succomber. Il s'appelait le chevalier d'Ivanhoé. Des cinq autres, pas un qui eût acquis plus de renom pour son âge. Néanmoins, je le proclame à haute voix, s'il était ici présent et qu'il voulût jouter contre moi au tournoi qui s'ouvre demain dans la lice d'Ashby, je lui donnerais tout avantage d'armes sans redouter le sort du combat.

— S'il était ici, répondit le pèlerin, le chevalier d'Ivanhoé n'hésiterait pas à relever ton défi. S'il revient un jour de Palestine, je gage qu'il se mesurera avec toi.

— Et quelle est ta caution ? demanda le Templier, narquois.

— Ce reliquaire, dit le pèlerin en présentant une petite boîte d'ivoire finement travaillée. Il renferme un morceau de bois de la Croix. Je l'ai rapporté du monastère du Mont-Carmel.

— Que le prieur Aymer accepte donc mon gage avec celui de cet inconnu.

Et le Templier détacha de son cou sa chaîne d'or :

— Lorsque le chevalier d'Ivanhoé rentrera en Angleterre, il répondra au défi de Brian de Bois-Guilbert. Sinon, j'inscrirai son nom comme celui d'un lâche sur les murs de toutes nos commanderies d'Europe.

— Tu n'auras pas ce plaisir, chevalier, s'écria Lady Rowena. Ivanhoé te combattra, j'en réponds !

— Lady Rowena, interrompit Cedric, qui jusque-là s'était tu, ce langage n'est pas convenable. S'il le fallait, quoique justement offensé, je garantirais sur mon propre honneur celui d'Ivanhoé... mais rien ne manque aux gages du combat, n'est-il pas vrai, prieur Aymer ?

— Rien, noble Cedric ; la sainte relique et la chaîne d'or resteront jusqu'à la conclusion du défi dans le trésor de notre couvent.

L'incident clos, on servit à la ronde le coup de grâce et, après un dernier salut à Cedric et à Lady Rowena, les étrangers suivirent les domestiques qui devaient les conduire dans leurs appartements.

— Chien de mécréant, jeta le Templier au Juif, en passant près de lui, iras-tu à ce tournoi ?

— N'en déplaise à Votre Grandeur, répondit Isaac, en s'inclinant jusqu'à terre, telle est bien mon intention.

— Sans doute pour dévorer, par ton usure, les entrailles des nobles seigneurs et ruiner leurs femmes en leur vendant tes colifichets. Je parierais que sous ce grand manteau se cache un sac bourré de shekels d'or.

— Pas un. Pas même une pièce d'argent. Le Dieu

d'Abraham m'en soit témoin. Je me rends à Ashby pour implorer le secours de quelques frères de ma tribu afin de m'acquitter de la taxe qu'on impose aux Juifs.

Le Templier eut un sourire méprisant.

— Que le Ciel te maudisse, impudent menteur.

Et il s'éloigna après avoir jeté quelques ordres en langue sarrasine à ses serviteurs musulmans.

### CHAPITRE III

Le pèlerin longeait une antichambre éclairée par une petite lampe de fer, lorsqu'une suivante de Lady Rowena l'avertit d'un ton autoritaire que sa maîtresse désirait lui parler. Après un premier mouvement d'étonnement, il obéit sans mot dire et, bientôt, il se trouva dans un appartement dont la splendeur répondait au respect que témoignait à la jeune Saxonne le maître du château.

Ses trois suivantes derrière elle, Lady Rowena faisait figure de reine recevant les hommages de ses sujets. Le pèlerin fléchit les genoux.

— Relève-toi, bon pèlerin, fit-elle aussitôt, souriante ; celui qui prend la défense d'un absent a droit au plus aimable accueil de quiconque aime la vérité et honore le courage... Retirez-vous, mes filles. Toi, Elgitha, reste. Pèlerin, reprit-elle après un instant où elle sembla songeuse, ce soir tu as prononcé un nom... Ivanhoé... Et ce nom, tu l'as lancé dans un château où les lois de la nature devraient le faire





entendre avec joie, alors que, tout au contraire, de malheureuses circonstances lui donnent aux oreilles des uns et des autres une pénible résonance ! Où se trouvait Ivanhoé quand tu as quitté la Palestine ? Nous avons appris que sa mauvaise santé l'y avait retenu après le départ de l'armée anglaise et qu'il avait été, dès lors, en butte au parti français dont les Templiers, nous ne l'ignorons pas, sont les tenants.

— Je connais fort peu le chevalier d'Ivanhoé, répondit le pèlerin avec un singulier tremblement dans la voix, et je le regrette, noble dame, puisque son sort vous intéresse. Je sais pourtant qu'il a triomphé de ses adversaires et qu'il était alors en passe de regagner l'Angleterre... Y trouvera-t-il le bonheur ? Peut-être, belle dame, le savez-vous mieux que moi ?...

Lady Rowena ne put retenir un soupir, avant de poser une autre question. A quelle époque ce retour était-il probable et serait-il sans danger ?

— Indiquer une date, je ne le puis ; mais, à coup sûr, Ivanhoé ne court aucun péril en rentrant en Angleterre par Venise, Gênes et la France dont il connaît parfaitement la langue et les usages.

— Plût au Ciel qu'il fût déjà ici, et en état de porter les armes dans ce tournoi où vont se mesurer tous les chevaliers du pays !... Mais, dis-moi encore, la dernière fois que tu le vis, la maladie l'avait-elle abattu ? Était-il vraiment changé ?

— Je vous le répète, noble dame, c'est à peine si je connais Ivanhoé. Il était, m'a-t-on dit, plus maigre, plus bronzé que jamais, et avait le front lourd de soucis...

— Ce n'est pas ici, hélas ! que le chevalier d'Ivanhoé se libérera de ses tourments ! Merci, bon pèlerin,

de tous les renseignements que tu m'as apportés sur le cher compagnon de mon enfance. Je ne veux pas te retenir davantage. Elgitha, offre à ce saint homme la coupe du repos.

Une torche à la main, le valet Anwold attendait dans l'antichambre pour conduire le saint étranger dans une partie presque en ruine du château où de petites pièces, des cellules plutôt, étaient réservées à la basse domesticité et aux voyageurs de pauvre condition.

— Où couche le Juif ? demanda le pèlerin.

— Ce chien de mécréant, grogna le valet, niche dans la chambre à main gauche de la tienne.

— Et Gurth, le porcher ?

— A main droite. C'est toi qui les sépare ! On aurait pu te faire plus d'honneur...

— A travers une cloison de chêne, la souillure d'un Juif n'est guère redoutable !

Sur ces mots, soulignés d'un sourire d'ironie, le pèlerin pénétra dans la cellule et se jeta, tout habillé, sur un grabat où il dormit jusqu'aux premiers rayons de l'aurore. Alors, sa prière dite, il se leva sans faire de bruit et entra dans la cellule du Juif.

A la vue d'un homme dressé près de son lit, Isaac poussa un hurlement de terreur.

— Tais-toi, Isaac, je viens en ami.

— Que le Dieu d'Israël te récompense. Je rêvais... mais Abraham soit béni : ce n'était qu'un rêve !

— Silence, te dis-je, lève-toi et pars à l'instant. Tu es en danger.

— Dieu de Moïse, qui donc aurait intérêt à mettre en péril un misérable tel que moi, qui n'ai pas un shekel en poche ?

— Tu dois le savoir mieux que quiconque. En tout cas, écoute : hier soir, en traversant la salle, j'ai surpris un ordre, donné par le Templier à ses esclaves musulmans ; je comprends le sarrasin. Veux-tu connaître cet ordre ? Epier ton départ, te suivre et s'emparer de toi pour te conduire au château de sire Philippe de Malvoisin, ou à celui de Reginald Front de Bœuf. Est-ce clair ?

— Dieu d'Abraham ! clama Isaac terrifié en se jetant la tête contre la terre aux pieds de son visiteur, le cauchemar disait vrai ! Je sens déjà leurs instruments de torture qui tenaillent ma chair et déchirent mes nerfs ! O saint Moïse ! ô bienheureux Aaron !

— Trêve de lamentations, laisse en paix Moïse et Aaron. Fuis, pendant que tous ici dorment encore. Je connais la forêt comme le garde lui-même. Suis-moi.

Et il entraîna l'homme éperdu dans la chambre opposée.

— Gurth, cria-t-il dès le seuil, lève-toi, ouvre la poterne et fais-nous sortir, moi et ce Juif !

Ebahi plus encore qu'offensé par ce ton impérieux, le porcher se souleva sur le coude, sans quitter son grabat :

— Eh quoi ! le Juif veut partir de Rotherwood de si bon matin et en la compagnie d'un pèlerin ! Eh bien !... Le juif et le chrétien auront la bonté d'attendre qu'on ouvre la grande porte. Nous ne souffrons pas que nos hôtes quittent le château à pareille heure et en catimini.

Alors, le pèlerin se pencha sur le lit du porcher et murmura à son oreille quelques mots de saxon. L'homme se redressa, comme électrisé, les yeux agrandis par la stupéfaction, la bouche ouverte, prêt à crier.

— Pas un mot, Gurth ! Je connais ta prudence et ta discrétion. Va chercher la mule de l'hébreu et amènes-en une autre pour moi, je l'accompagnerai jusqu'à ce qu'il soit en chemin sûr. A Ashby, je rendrai la bête à quelque serviteur de la suite de Cedric.

\*  
\*\*

Quand les deux voyageurs eurent laissé loin derrière eux les bois de Rotherwood, le pèlerin rompit enfin le silence.

— Tu vois ce grand chêne, à demi-mort de vieillesse ; c'est là que finit le domaine de Front de Bœuf et nous sommes, depuis longtemps, sortis de celui de Malvoisin. Désormais, tu es hors de danger.

— Ne m'abandonne pas encore, bon pèlerin. Sur quelque domaine qu'ils me rejoignent, ce Templier et ses Sarrasins ne me feront pas grâce. Quel droit respectent-ils ? Je sais que tu peux me défendre et que tu le feras. Si pauvre que je sois, je saurai te récompenser... non pas avec de l'argent, bien sûr. Abraham en soit témoin, je n'en ai pas, mais...

— Je ne veux rien de toi, Isaac, et pourtant, soit, je t'accompagnerai jusqu'à Sheffield.

Une demi-heure se passa dans un silence complet, puis, du haut d'une colline, Sheffield apparut.

— C'est ici que nous nous séparons, Isaac.

— Pas avant que tu n'aies accepté mes remerciements ; je puis, moi, satisfaire ton désir le plus ardent.

— Et ce désir, c'est ?

— Un cheval et une armure !

Le pèlerin tressaillit :

— Quel démon t'inspire pareille supposition ? Comment peux-tu croire qu'avec l'habit que je porte...

— Hier soir, et ce matin, tu as lâché quelques paroles qui ont été pour moi l'étincelle, jaillie d'un caillou, qui décèle le métal qu'il renferme... et je sais aussi que sous cette robe de pèlerin se cache la chaîne d'or que portent les chevaliers.

Il avait déjà tiré de son sac une plume et une feuille de papier et il tendit bientôt au pèlerin un court billet rédigé en hébreu.

— Tout Leicest<sup>er</sup> connaît le riche Juif Kirgath Jairam, le Lombard. Remets-lui ce mot. Il a en vente six armures de Milan, dont la moindre conviendrait à un roi, et dix chevaux dont le moins beau est digne d'un prince allant livrer bataille pour son trône. Tout ce dont tu auras besoin pour le tournoi, il te le donnera. Tu le lui rendras après la victoire.

— Merci donc, Isaac, de ta courtoisie. C'est moi qui, si Dieu le veut, te récompenserai.

Ils se séparèrent alors et entrèrent dans Sheffield par deux routes différentes.

## CHAPITRE IV

L'Angleterre se trouvait, à cette heure de son histoire, dans une situation très précaire. Le roi Richard était prisonnier du perfide duc d'Autriche ; on ignorait jusqu'au lieu de sa captivité.

Ligué avec Philippe de France, ennemi mortel de Richard, le prince Jean employait toute son influence



sur le duc pour prolonger la captivité d'un frère dont il avait reçu pourtant tant de faveurs, et il fortifiait sa faction en Angleterre, dans le dessein, en cas de mort de Richard, de disputer le trône à l'héritier légitime, Arthur, duc de Bretagne, fils de Geoffroy Plantagenet, frère aîné de Jean. Cette usurpation, comme on sait, il l'exécuta par la suite. Léger, licencieux, perfide, Jean s'attacha facilement, non seulement tous ceux qui avaient lieu de craindre que leur conduite pendant l'absence de Richard n'attirât sur eux sa colère, mais aussi cette foule bariolée d'hommes audacieux et cyniques qui rapportaient des croisades les vices de l'Orient, le goût de la brutalité et l'espoir de réparer les brèches faites à leur fortune, en mettant à profit les troubles civils.

Ajoutait encore aux malheurs publics tout un peuple errant d'outlaws, exaspérés par la tyrannie des seigneurs féodaux et bravant, au fond des forêts devenues leur domaine, la loi et ses ministres.

Et, malgré cette détresse quasi générale, nobles et manants, riches et misérables s'enthousiasmaient à l'unisson pour ce grand tournoi d'Ashby, cette passe d'armes sans pareille dans le siècle, où tous les tenants seraient des champions illustres, et que le prince Jean lui-même honorerait de sa présence.

Tandis que les galeries se remplissaient de nobles et de chevaliers, l'espace inférieur était envahi par les yeomen (1), les bourgeois et les gens de petite noblesse. C'est de là, soudain, que s'éleva une violente algarade.

— Chien de mécréant ! criait un vieillard en tuni-

---

(1) Propriétaires terriens exploitants, venant dans la hiérarchie sociale d'alors immédiatement après les esquires et les gentlemen.

que râpée, mais dont l'épée et la chaîne d'or annonçaient un certain rang, tu oses frôler un chrétien, un gentilhomme normand du sang de Montdidier !

L'homme ainsi apostrophé n'était autre que notre Isaac jouant des coudes pour se pousser, avec la belle Rebecca, au premier rang des spectateurs, mais un Isaac somptueusement vêtu et qui avait, en même temps que ses misérables nippes, dépouillé toute son humilité. N'était-il pas ici en un lieu public, sous la tutelle des lois ? Et ce prince Jean, qui allait assister au tournoi, n'était-il pas précisément en passe de négocier avec les Juifs d'York un bel emprunt dont il fournissait lui-même le principal ?

Sous les injures, Isaac ne broncha donc pas, et ce fut aussitôt autour de lui un concert d'indignations.

Isaac sentit fondre son assurance et il prenait déjà du champ, quand le prince Jean fit son entrée dans l'arène avec une nombreuse escorte de chevaliers, de seigneurs de sa cour, d'ecclésiastiques, aussi parés que des courtisans, et une longue suite bariolée de chefs de bandes, de baronnets, pillards et débauchés, toute la racaille enfin qui formait sa société ordinaire, mêlée de Templiers et d'Hospitaliers.

Dès son entrée dans l'enceinte, il avait remarqué l'altercation et reconnu le Juif, mais c'est la jeune fille, apeurée et cramponnée au bras de son père, qu'il ne quittait plus maintenant des yeux. Rebecca pouvait, en effet, le disputer aux plus fières beautés de toute l'Angleterre.

Le prince Jean s'approcha :

— Quelle est cette belle, Isaac ? Ta fille ou ta femme ?

— Ma fille Rebecca, prince.

— J'aime mieux cela pour toi. C'est plus prudent ! Mais sa beauté mérite une digne place... Allons, tas de rustres et de manants, serrez-vous pour le prince des usuriers et sa charmante enfant.

Les rustres ainsi souffletés, c'étaient Cedric et les siens, tous ses amis, son voisin et allié, Athelstane de Coningsburg, le dernier descendant du dernier roi saxon d'Angleterre !

Sans un mouvement de révolte, celui-ci écarquilla ses grands yeux gris et fixa le prince d'un regard stupéfait quelque peu comique.

Jean n'était point en veine de rire.

— Holà, de Bracy, cria-t-il à l'un des chevaliers qui l'accompagnaient, chatouille-moi donc de ta lance ce porcher saxon, qui joue au dormeur éveillé.

Mais, à peine de Bracy eut-il levé le bras que, prompt comme l'éclair, Cedric avait déjà dégagé du fourreau l'épée courte. D'un seul coup, la lame trancha le bois de la lance, dont le fer tomba à terre.

Tandis qu'une immense acclamation saluait le geste, la fureur empourprait le visage du prince Jean. Jurant et sacrant, il chercha des yeux autour de lui la victime à sacrifier à sa colère. Son regard s'arrêta sur un archer à la tunique vert Lincoln, qui criait son enthousiasme d'une voix de stentor.

— Pourquoi brailles-tu ainsi ? lui lança le prince.

— Je crie toujours « hourra ! » devant un beau coup, dans une bagarre ou à la cible.

— Oui-da ! Et ta flèche à toi va toujours en plein blanc ?

— Mais oui, à distance convenable.

— A cent yards, dit une voix derrière lui, il toucherait la cible de Wat Tyrrel (1).

Cette allusion à la fin tragique de son aïeul Guillaume le Roux porta à son comble la rage du prince.

— Ayez l'œil sur ce fanfaron, ordonna-t-il. Il sera plaisant, par saint Grizzel, de le voir à l'œuvre.

— L'épreuve ne me fait pas peur, répondit le yeoman du ton le plus calme.



Le prince Jean prit place, entouré de sa suite, et le héraut, selon l'usage, proclama les règlements de la chevalerie.

Les cinq tenants doivent accepter pour adversaires tous venants, chacun de ceux-ci choisissant son rival en touchant le bouclier suspendu à la tente. S'il le heurte du talon de sa lance, le combat aura lieu à armes courtoises, la pointe de la lance garnie d'une armature de bois ; s'il le frappe du fer, il sera à outrance, tel que sur le champ de bataille. Quand tous les tenants auront rompu chacun cinq lances, le prince proclamera le vainqueur de la première journée ; celui-ci recevra pour prix un destrier d'une beauté sans défaut ; à lui, de plus, l'honneur de nommer la reine qui décernera le prix du deuxième jour, au cours duquel aura lieu le combat général livré par tous les chevaliers groupés en deux équipes égales. Lorsque le prince en aura marqué la fin, en jetant dans l'arène son bâton de commandement, la reine de la beauté et des amours posera sur la tête du chevalier vainqueur

---

(1) Courtisan de Guillaume le Roux qui tua ce prince à la chasse, par accident ou volontairement ; le fait n'a jamais été éclairci.

la couronne d'or laurée. Les jeux chevaleresques seront clos et le troisième jour sera réservé aux divertissements de la joute à l'arc et des combats de taureaux, qui font toujours la joie du populaire.

Les barrières s'ouvrirent, et cinq chevaliers, choisis par le sort, s'avancèrent dans l'arène au pas lent de leurs chevaux. Tous étaient splendidement armés. Ils gagnèrent l'autre extrémité de la lice et s'y rangèrent en ligne, tandis que les tenants, Brian de Bois-Guilbert en tête, sortaient de leur tente, montaient à cheval et quittaient la plate-forme pour engager le combat contre les tous-venants qui avaient, au passage, frappé leur bouclier.

Au signal des clairons et des trompettes, les deux lignes s'élancèrent dans un galop furieux. Pour les rivaux des tenants ce fut, presque aussitôt, le désastre : les adversaires de Bois-Guilbert, de Malvoisin et de Front de Bœuf roulèrent au sol, désarçonnés. Quant à celui de Grantmesnil son attaque fut si maladroite, qu'au lieu d'atteindre de sa lance le casque ou le bouclier de son ennemi, il la lui brisa sur le corps, commettant la plus grave des fautes selon le code de la chevalerie. Seul, le cinquième soutint l'honneur de son parti.

Sans plus de succès, un second groupe de chevaliers vint provoquer les tenants, qui remportèrent une seconde victoire aussi aisée que la première. A la troisième rencontre, trois compétiteurs seulement se présentèrent ; encore se gardèrent-ils d'affronter Bois-Guilbert et Front de Bœuf. Ils furent pareillement désarçonnés et une longue pause suivit. La foule murmurait de dépit devant ce triomphe de Bois-Guilbert et de Front de Bœuf dont l'orgueil et la tyrannie sou-

levaient depuis longtemps l'exécration de tous les Saxons.

Déjà, le prince Jean donnait l'ordre de préparer le banquet et se disposait à proclamer le vainqueur de cette première journée, lorsque, soudain, une trompette retentit à la porte du Nord.

Tous les yeux se tournèrent vers la barrière qui s'ouvrait devant le nouveau champion.

C'était un chevalier de moyenne taille, plus élancé que bâti en force. Il portait une cuirasse damasquinée d'or ; sur son bouclier, nulles autres armoiries qu'un jeune chêne déraciné et, pour devise, en espagnol ce simple mot : *Desdichado* (le Déshérité). Au pas d'un splendide cheval noir il traversa le champ clos salua le prince Jean et les dames, puis il piqua droit vers le pavillon du centre et heurta du fer de sa lance le bouclier de Bois-Guilbert. Il demandait le combat à outrance.

Une immense exclamation de surprise s'éleva de la foule et nul ne fut plus stupéfait que le Templier lui-même quand il sortit de sa tente et aperçut le champion inconnu.

— Es-tu en état de grâce, demanda-t-il avec un sourire dédaigneux, pour venir ici risquer ta vie ?

— Je suis mieux que toi préparé à la mort. Mais, insolence pour insolence, prends un cheval frais et une lance neuve. Sur mon honneur, il te faut l'un et l'autre.

Sur ce défi, le Déshérité fit descendre son cheval à reculons et le contraignit à traverser ainsi l'arène tout entière ; exploit équestre qui déclencha une rafale d'applaudissements.

Malgré sa suffisance, Bois-Guilbert ne négligea pas





le conseil du Déshérité ; il choisit un cheval frais, et s'arma d'une nouvelle lance.

Tous les vœux allaient au chevalier Déshérité, quand, au signal de la trompette, les deux combattants foncèrent l'un sur l'autre avec la rapidité de l'éclair. Ils se heurtèrent au centre de la lice, dans un fracas de tonnerre ; les deux lances volèrent en éclats, et le choc fut si violent que les deux chevaux plièrent sur les jarrets. Seules, la poigne et l'adresse des cavaliers évitèrent la chute. Une seconde, Bois-Guilbert et le Déshérité se regardèrent avec des yeux dont l'éclat étincelait à travers les visières, puis ils se retirèrent aux extrémités de l'enceinte où chacun d'eux reçut une nouvelle lance des mains de son écuyer.

Aux acclamations, succéda un profond silence, quand, après une brève pause, retentit de nouveau l'appel de la trompette. La seconde charge fut aussi rapide que la précédente, et le heurt aussi brutal ; mais l'issue en fut tout autre. Le Templier, qui tenait sa lance pointée vers le centre du bouclier de son adversaire, l'atteignit avec une telle précision et une telle force que le Déshérité en fut couché sur la croupe de son destrier. Le terrible coup ne lui fit pourtant pas perdre selle et, changeant de tactique, dans un nouvel assaut, il ne visa plus, comme il avait fait jusqu'ici, le cœur de l'écu, mais le casque ; le coup porta et, si le Templier tint bon, la sangle du cheval se rompit net. Monture et cavalier roulèrent dans la poussière. Se dégager des étriers fut pour Bois-Guilbert l'affaire d'une seconde. Ivre d'une rage que fouettaient les bravos prodigués à son vainqueur, il était déjà debout, l'épée tirée. Le Déshérité releva le défi et le duel à mort allait commencer, lorsque les maréchaux, arbi-

tres du tournoi, arrivèrent à toute bride pour croiser leurs lances entre les adversaires. Les lois de la chevalerie interdisaient un combat en pareille circonstance.

— Nous nous retrouverons, lança Bois-Guilbert.

— Toujours et partout, tu me trouveras prêt à te combattre !

Tandis que le Templier regagnait la porte du Nord et rentrait sous sa tente pour y remâcher sa fureur jusqu'au soir, le Dëshérité ouvrait le ventail de son casque et demandait une coupe de vin.

— A l'honneur des cœurs anglais, s'écria-t-il, et à la confusion des tyrans !

Et la coupe à peine vidée, il donna l'ordre à son trompette de sonner un défi aux cinq tenants. Il les combattrait sur l'heure, l'un après l'autre, dans l'ordre qu'ils choisiraient eux-mêmes.

Le premier qui releva l'extraordinaire défi, ce fut le gigantesque Front de Bœuf ; mais, malgré sa taille et sa musculature herculéennes, en dépit de l'arrogante devise : *Prends garde, me voici*, gravée sur son écu où une tête de taureau se dessinait sur fond d'argent, après une brève passe d'armes à chances égales, il perdit les étriers sous le dernier assaut du *Desdichado*. Philippe de Malvoisin connut après lui le même sort ; son casque fut rabattu d'un coup de lance. Dans la rencontre avec sire Hugues de Grantmesnil, l'invincible inconnu conquit, une fois de plus, tous les suffrages en faisant montre d'autant de courtoisie que d'art du combat. Refusant de profiter des incartades d'un cheval mal dressé qui mettait son cavalier à sa merci, il eut l'élégance de raser le casque de Grantmesnil d'un coup de lance, qui, deux centi-

mètres plus bas, l'eût infailliblement jeté à terre. Puis, il fit volter son destrier, revint se poster à l'entrée du Nord et chargea le héraut de demander à Grantmesnil s'il lui plaisait de reprendre la joute. Mais son adversaire se déclara doublement vaincu, par la noblesse du chevalier Déshérité autant que par son art du combat.

Ralph de Vipont se présenta alors comme dernière victime. Il fut renversé, vomissant le sang par la bouche et par le nez, et les écuyers ne relevèrent qu'un homme inanimé.

Lorsque les maréchaux du tournoi vinrent prier le Déshérité de permettre qu'on lui détachât son casque pour recevoir le prix des mains du prince Jean, il déclara devoir, à son regret, s'y refuser. Avant d'entrer en lice, il en avait dit les raisons aux hérauts d'armes. Les maréchaux n'insistèrent pas. Parmi les vœux, souvent singuliers, que faisaient en ce siècle les chevaliers, il n'en était pas de plus fréquent que celui de garder l'incognito, jusqu'à ce qu'ils eussent accompli tel exploit ou mené à bien telle aventure. Quand on vint rapporter à Jean le refus du vainqueur, la curiosité atténua en lui le dépit causé par la défaite de ses cinq favoris, infligée par la main de cet unique assaillant, sur qui on ne savait d'où.

— Par Notre-Dame ! s'écria-t-il, qui d'entre vous, messires, démasquera ce mystérieux inconnu ?

— Certes, ce n'est pas moi, dit de Bracy. Qui eût dit que, dans toute l'Angleterre, il existât un champion pour vaincre en une seule joute cinq de nos meilleurs chevaliers ?... Le comte de Salisbury, peut-être. Il est de même taille.

— Oui, mais avec un autre embonpoint, interrompit Fitzurse. J'opinerai plutôt pour sire Thomas Multon.

— Et si c'était le roi lui-même ! lança quelqu'un.

— Richard Cœur de Lion ! répétèrent tous les autres d'une voix étouffée.

— Le Ciel nous en garde ! s'écria Jean, soudain pâle et frissonnant... Sinon, mes braves chevaliers, rappelez-vous votre serment !

— Allons donc ! protesta Fitzurse, oubliez-vous, prince, que votre frère Richard est un géant, de trois pouces au moins plus grand que l'inconnu ? Et la largeur de son torse ? Sous le poids du roi Richard, le cheval du Déshérité n'aurait pas fourni une seule course... Je ne me charge pas de deviner. L'une de ces bonnes lances, sans doute, qui ont suivi le roi en Palestine et qui en reviennent en chevaliers errants... Mais, Votre Grâce, n'est-ce point manquer d'égards envers le vainqueur que de le faire pareillement attendre ?

Lorsque les maréchaux eurent amené le Déshérité au pied du trône, où piaffait le splendide coursier qui était le prix du combat, Jean tremblait encore de reconnaître dans la réponse du chevalier à son éloge, la voix mâle et sonore de son frère Richard. Mais le chevalier Déshérité se contenta de s'incliner profondément et se tut ; puis, s'appuyant sur le pommeau de sa selle, il s'enleva sans se servir de l'étrier et, la lance haute, il fit deux fois le tour de l'enceinte, en émerveillant la foule de toutes les virtuosités de l'art équestre.

Au second passage, sur un signe du prince, il immobilisa son cheval en plein galop avec une extraordinaire soudaineté et se tint devant Jean, la lance basse.

— Sire chevalier Déshérité, dit le prince, puisque

ce nom est le seul sous lequel tu veuilles te faire connaître, une des prérogatives de ta victoire est de choisir la dame qui présidera demain le tournoi, comme reine de la beauté et des amours. Tu es étranger, je pense, en ce pays. Sache seulement qu'Alicie, fille de notre brave chevalier Waldemar Fitzurse, passe à la cour pour être la première en charme et en distinction... Mais, encore une fois, ton choix est libre... Et maintenant, lève ta lance !

Le chevalier obéit et reçut, sur le fer de sa lance, la couronne de satin, brodée d'un cercle d'or ; alors, il refit, à pas lents, le tour des galeries. Devant celle où Alicia trônait dans tout l'orgueil de sa beauté, le Dés-hérité ne fit même pas mine de ralentir le pas de son cheval, mais, à la hauteur de Lady Rowena, il s'arrêta net et demeura quelques secondes immobile : puis, il baissa lentement le fer de sa lance et déposa la couronne aux pieds de la belle Saxonne. Alors, retentirent la fanfare des trompettes et les cris des hérauts proclamant la reine de la beauté et des amours, tandis que Cedric, dans sa joie, lançait dans l'arène tout l'or et l'argent qu'il avait en poche, et que, de tous côtés, montaient les acclamations en l'honneur de la race de l'immortel Alfred.

Dominant son déplaisir, le prince Jean poussa son cheval vers la partie de la galerie où Lady Rowena était assise, la couronne encore à ses pieds.

— Belle dame, lui dit-il du ton qu'exigeait la galanterie, prenez cet insigne de votre royauté. Nul n'y rend hommage avec plus de plaisir que moi ; et, s'il vous plaît, ainsi qu'à vos nobles amis, d'embellir aujourd'hui de vos charmes le banquet du château d'Ashby, nous vous en rendrons mille grâces.



Cedric ne laissa pas à sa pupille le temps de répondre :

— Prince, dit-il, Lady Rowena ignore, ainsi que moi et le noble Athelstane de Coningsburg, le langage et les manières de vos ancêtres. Veuillez nous excuser ; mais, demain, Lady Rowena tiendra le rôle qui lui a été confié par le chevalier vainqueur, aux acclamations du peuple.

A ces mots, il ramassa lui-même la couronne et la plaça sur la tête de la jeune Saxonne.

— Fort bien, murmura Jean... Mais vous, du moins, chevalier, vous vous assoirez à notre festin ?

D'une voix à peine perceptible, le Déshérité s'excusa de même, prétextant son besoin de repos après une telle journée et à la veille d'autres combats aussi rudes.

— Nous ne sommes guère habitués à de tels refus, répliqua Jean d'un ton hautain ; nous tâcherons cependant d'être des convives sans tristesse.

Puis, il quitta aussitôt l'enceinte, suivi de son étincelant cortège.



Le chevalier Déshérité ne fut pas plus tôt rentré sous sa tente que pages et écuyers s'empressèrent pour le désarmer, lui offrir des vêtements et le rafraîchissement du bain. Chacun brûlait de percer son secret ; il les remercia, mais répondit n'avoir besoin que de son écuyer, un garçon de tournure campagnarde, le torse couvert d'un surtout de feutre d'un brun foncé, et coiffé d'une toque normande, enfoncée jusqu'au ras des yeux. L'homme semblait aussi jaloux que son maître de garder l'incognito.

Un frugal repas se terminait à peine et, déjà, la nuit tombait, quand les écuyers des cinq tenants se présentèrent à l'entrée de la tente, menant par la bride les chevaux de leurs maîtres, chargés de leurs armures.

— Conformément aux lois de la chevalerie, dit le premier, moi, Baudoin d'Oyley, écuyer du redoutable chevalier Brian de Bois-Guilbert, je viens te faire offre, à toi, te disant le chevalier Déshérité, du cheval et de l'armure dont s'est servi ledit Brian de Bois-Guilbert dans la passe d'armes qui vient d'avoir lieu, laissant à ta générosité de les garder ou d'en fixer la rançon, car telle est la loi des armes.

Les autres écuyers prononcèrent tour à tour la même formule et attendirent la décision du vainqueur.

— Je n'ai qu'une même réponse à vous faire, dit le chevalier Déshérité en s'adressant seulement aux quatre derniers écuyers. Portez mes compliments à ces honorables chevaliers. Je ne me pardonnerais pas de les priver de leur cheval et de leur armure, qui ne peuvent appartenir à de plus braves champions ; cependant, force m'est de les prier de vouloir bien les racheter, car à peine puis-je dire que l'armure que je porte soit à moi.

— Nous sommes chargés, dit l'écuyer de Front de Bœuf, d'offrir chacun une rançon de cent sequins pour les chevaux et les armes de nos maîtres.

— Je n'accepte que la moitié de cette somme : quant au surplus, sires écuyers, vous en garderez une partie pour vous ; vous distribuerez l'autre aux hérauts, aux poursuivants d'armes et aux ménestrels...

Puis, se tournant vers l'écuyer du Templier :

— Quant à toi, apprends à ton maître que je ne

veux de lui ni cheval, ni armure, ni rançon. Notre querelle n'est pas close. Il m'a lui-même défié au combat à mort. Je ne l'oublierai jamais.

— Mon maître sait rendre courtoisie pour courtoisie, mépris pour mépris, coup pour coup. Puisque tu refuses de lui la rançon que tu acceptes des autres, je laisse ici le cheval et l'armure ; car il ne voudra plus jamais ni monter l'un, ni porter l'autre.

— Bien parlé, brave écuyer, mais ramène à ton maître le cheval et les armes. S'il n'accepte pas de les reprendre, garde-les pour toi. Ils sont à toi. Je te les donne.

Quand les écuyers se furent éloignés :

— Eh bien, Gurth ! demanda le Déshérité, ai-je terni la gloire des chevaliers anglais ?

— Pour un porcher saxon, ai-je bien joué le rôle d'un écuyer normand ?

— A merveille ; mais je tremblais toujours que ta gaucherie ne te démasquât.

— Je ne crains d'être reconnu par personne au monde, sauf par l'ami Wamba... et pourtant, si jamais j'étais découvert !

— Tu sais ma promesse... En attendant, prends ces dix pièces d'or.

— Me voici plus riche que ne le fut jamais gardien de pourceaux.

— Et, maintenant, cours à Ashby, emporte ce sac d'or, informe-toi de la demeure d'Isaac d'York, ramène-lui le cheval, et qu'il se paie du prix de l'armure.

Gurth prit sur-le-champ la route d'Ashby et apprit sans peine qu'Isaac, Rebecca et leurs gens avaient

établi leurs quartiers dans une maison de campagne appartenant à l'un de leurs riches coreligionnaires.

Dans un appartement assez exigü, mais luxueusement meublé, décoré dans le goût de l'Orient, Rebecca était assise parmi les coussins brodés sur une sorte de plate-forme qui faisait le tour de la pièce à la manière des estrades espagnoles. D'un regard où s'exprimait une tendresse infinie, elle suivait tous les mouvements de son père tandis qu'il allait et venait à grands pas.

La nuit tombait. Un domestique annonça qu'un "Nazaréen" — c'était le terme dont les Juifs désignaient entre eux tout chrétien — demandait à être reçu sans délai.

Isaac reposa sur la table la coupe où il venait de tremper ses lèvres et, selon l'usage, Rebecca se voila.

A peine avait-elle eu le temps d'abaisser sur son visage son voile d'argent que le visiteur se présenta : c'était Gurth, enveloppé dans sa houppe-lande normande.

— Es-tu Isaac d'York ? demanda-t-il sans autres façons.

— Oui... mais toi-même, quel est ton nom ?

— Mon nom ne te regarde pas. Je viens te payer une dette.

— Me payer une dette ? oh ! cela change tout... Et de la part de qui ?

— De la part du vainqueur du tournoi d'aujourd'hui, le chevalier Déshérité. J'apporte le prix de l'armure, fournie par Jairam, de Leicester. Quant au cheval, il est déjà dans tes écuries. Quelle somme te dois-je ?

— Que disais-je, Rebecca, que ce chevalier est un

brave jeune homme... Tiens mon garçon, un coup de vin ne te fera pas de mal.

Et il tendit à Gurth un gobelet d'argent ciselé, plein à ras bord d'une liqueur comme le porcher n'en avait jamais bu...

— Allons, compte-moi quatre-vingts sequins.

Se souvenant que le chevalier lui avait recommandé de ne pas discuter, Gurth n'insista pas, aligna les pièces et empocha le reçu. Isaac recompta lentement.

— Quatre-vingts, conclut-il, en envoyant le dernier sequin rejoindre les autres... Il te reste bien quelques pièces dans ce sac ?

Gurth fit une grimace, ce qui lui arrivait toutes les fois qu'il croyait sourire.

— A peu près autant que tu viens d'en compter !

Sur ce, il saisit le flacon de vin grec, se servit, sans en être prié, une troisième rasade, vida le tout d'un trait et fila sans cérémonie.

— Un peu effronté, cet Ismaélite, fit Isaac, ne trouves-tu pas, Rebecca ?

Ne recevant pas de réponse, il se retourna : Rebecca avait disparu.

Gurth avait déjà dégringolé l'escalier et cherchait une issue à tâtons dans une antichambre obscure, quand une femme en vêtements blancs, une petite lampe d'argent à la main, se montra soudain et lui fit signe de la suivre. Il se trouva bientôt devant Rebecca.

— Mon père, lui dit-elle, n'a voulu que plaisanter, mon ami. Il doit à ton maître dix fois plus que son armure ne vaut. Combien as-tu payé ?

— Quatre-vingts sequins.

— En voici cent, dans cette bourse. Tu remettras

au chevalier ce qui lui revient. Le reste est pour toi, mais prends garde à toi en quittant la ville. Les rues ne sont pas sûres et les environs encore moins.

— Par saint Dunstan ! s'écria Gurth en s'éloignant, cette jeune fille est un ange descendu du ciel ! Journée bénie : dix sequins de mon bon maître, vingt de cette perle de Sion. Un autre coup semblable, et Gurth se rachète de son servage, dit adieu à ses pourceaux, envoie au diable corne et bâton de porcher et suit jusqu'à la mort son brave chevalier, l'épée au côté, sans cacher ni son nom ni sa figure !

## CHAPITRE V

Le jour se levait, radieux, quand les maréchaux reçurent les cinquante chevaliers qui se présentaient pour le combat général, et inscrivirent leurs noms. Chacun choisissait sa bannière, mais la composition des deux camps n'en devait pas moins maintenir l'égalité des chances.

La règle voulait que le vainqueur de la première journée fût le chef d'une des deux troupes. Le chevalier Déshérité reçut donc un commandement, Brian de Bois-Guilbert, qui s'était, après lui, le plus couvert de gloire, reçut l'autre.

Vers 10 heures, la plaine d'Ashby fourmillait de spectateurs accourus de toutes parts dès le lever du soleil, et bientôt les fanfares annoncèrent l'arrivée du prince Jean et de sa suite.

A son entrée, accompagné de Lady Rowena, Cedric



ne fut pas peu surpris — et courroucé — de voir qu'Athelstane s'était rangé du côté du Templier. Il ne se priva pas de lui faire de violentes remontrances, auxquelles le baron ne répondit qu'évasivement. La vérité, qu'il n'osait pas avouer, c'est que, malgré les refus qu'elle lui avait jusqu'ici opposés, il ne renonçait pas à la main de la belle Saxonne et que son dépit était cuisant d'avoir vu le chevalier Déshérité la proclamer reine de la beauté et des amours. Bien plus qu'à prêter à celui-ci l'appui de son bras, il était prêt, à l'occasion, à lui faire sentir le poids de sa hache d'armes.

Dès que le prince Jean vit arriver la reine du jour, il s'avança à sa rencontre, ôta sa toque de riche fourrure et lui offrit la main pour l'aider à descendre de son palefroi.

Il la conduisit solennellement à la place d'honneur qui lui avait été réservée en face de son trône. Les dames de la cour se rangèrent autour d'elle, les fanfares éclatèrent de nouveau et le héraut d'armes rappela, selon l'usage, les règles du tournoi.

Un chevalier pouvait se servir de la masse ou de la hache d'armes, mais le poignard était formellement interdit. Tout chevalier désarçonné pouvait renouveler le combat, à pied, avec un adversaire se trouvant dans le même cas ; mais aucun combattant à cheval ne pouvait alors l'attaquer. Lorsqu'un chevalier parvenait à repousser son adversaire jusqu'à l'extrémité de l'arène et à lui faire toucher la palissade, celui-ci était obligé de s'avouer vaincu. Son armure, ainsi que son cheval, étaient à la disposition du vainqueur. Si un chevalier était renversé, et qu'il fût hors d'état de se relever, il était permis à son écuyer, ou à son page,

d'entrer dans l'arène et d'emporter son maître hors de l'enceinte ; mais, dans ce cas, ce chevalier était vaincu, il perdait son cheval et ses armes. Enfin, le combat devait cesser dès que le prince Jean, pour empêcher l'effusion de sang, jetterait dans l'arène son bâton de commandement.

Tout combattant manquant aux lois de la chevalerie était dépouillé de ses armes et contraint à s'asseoir sur les barreaux de la palissade, exposé aux risées du public.

La proclamation achevée, le héraut se retira, et les chevaliers allèrent se camper, sur une double ligne, aux deux bouts du champ clos.

Spectacle imposant et, tout ensemble, terrifiant, que celui de ces cinquante chevaliers aux armures étincelantes, assis sur leurs selles de guerre comme autant de piliers d'airain, et dont les magnifiques destriers hennissaient déjà et piaffaient d'impatience. Au signal du « Laissez aller ! », les cinquante chevaliers abaissèrent leurs lances, puis, les éperons dans le flanc des chevaux, ils foncèrent. Lorsque les deux premiers rangs adverses se heurtèrent, au centre de l'arène, le choc fut si terrible qu'il s'entendit à plus d'un mille.

Dès que les nuages de poussière se dissipèrent, on vit que, dans chaque camp, la moitié au moins des cavaliers avaient été désarçonnés. Les uns gisaient sur le sol, incapables de se relever pour reprendre le combat, d'autres, grièvement blessés, quittaient l'arène ; ici et là, le duel se poursuivait à pied. Quant aux chevaliers qui avaient soutenu le choc, leurs lances rompues, ils avaient dû mettre l'épée à la main.

C'est alors que, de chaque côté, le second rang,

jusque-là tenu en réserve, se précipita dans la mêlée. « Beauséant (1) ! pour le Temple ! » clamait le parti de Brian de Bois-Guilbert. « *Desdichado* ! » répondaient ceux qu'entraînait le Déshérité. Un même et furieux enthousiasme jetait en avant les uns et les autres.

Sachant bien que de leur propre victoire ou de leur défaite dépendait le sort des leurs, Bois-Guilbert et le chevalier Déshérité s'efforcèrent, dès le début, de se joindre en combat singulier ; mais, telle était la confusion, qu'à chaque instant séparés, ils n'y réussirent pas aussitôt. Ce fut seulement lorsque les chutes des uns et les blessures des autres eurent éclairci les rangs qu'ils purent enfin s'affronter, avec tant d'adresse dans l'attaque et dans la défense, qu'ils se partageaient les hourras des spectateurs et des spectatrices plus enflammées encore.

Le premier engagement n'en tournait pas moins à l'avantage du parti de Bois-Guilbert. Le bras gigantesque de Front de Bœuf et la force herculéenne d'Athelstane exerçaient des ravages ; tous ceux qui s'offraient à leurs coups étaient successivement terrassés. Débarrassés de leurs adversaires, ils n'eurent alors qu'une pensée : voler à l'aide du Templier, fondre sur son rival, le Normand sur la droite, le Saxon sur la gauche. Le Déshérité eût succombé sous ce double assaut, si la foule, prenant parti pour un combattant aux prises avec trois adversaires, dans une lutte inattendue et inégale, ne l'avait averti à temps du danger qui le menaçait : « Garde-toi, chevalier Déshérité ! » cria-t-on de toutes parts.

---

(1) "Beauséant" était le nom de la bannière mi-noire, mi-blanche des Templiers.

Voyant le péril, celui-ci déchargea un terrible coup sur l'armure de Brian de Bois-Guilbert et, dans un brusque recul, s'effaça pour laisser passer en trombe, l'un à droite, l'autre à gauche, Athelstane et Front de Bœuf qui ne purent arrêter à temps leurs chevaux. Mais, quelques secondes plus tard, ses trois adversaires étaient regroupés face à lui.

Sans la résistance et la rapidité de mouvements de son destrier, le Déshérité eût été infailliblement perdu. Par bonheur pour lui, le cheval du Templier était blessé, et ceux de Front de Bœuf et d'Athelstane donnaient déjà des signes de fatigue sous le poids de leurs cavaliers lourdement armés. Il joua aussitôt de ces avantages avec une suprême habileté, et fit voler son cheval avec tant de souplesse qu'il réussit à tenir ses rivaux séparés, à se lancer tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, à feindre et à esquiver avant que ses assaillants n'aient pu concerter leur action.

Et, pourtant, malgré tant d'art du combat, tant d'habiles et promptes manœuvres, peu de chances lui restaient d'échapper à la défaite ! Déjà, les seigneurs de la suite de Jean conjuraient le prince de jeter dans l'enceinte son bâton de commandement pour épargner à un aussi valeureux chevalier une disgrâce que l'inégalité du combat rendait imméritée.

— Non, par le Ciel ! répondit-il. Ce chevalier qui cache son nom et dédaigne notre hospitalité a remporté hier le prix. Qu'il laisse aujourd'hui place aux autres.

A peine avait-il achevé qu'un incident imprévu vint changer la face des choses.

Dans le parti du Déshérité se trouvait un chevalier

revêtu d'une armure noire, monté sur un destrier pareillement noir et dont le bouclier ne portait aucune devise. Il était de haute taille et paraissait robuste ; pourtant, son attitude avait été jusque-là bien singulière : semblant presque indifférent au combat, il se contentait de repousser les assaillants, n'en poursuivait aucun, n'attaquait jamais. On eût dit un témoin bien plus qu'un combattant, et la foule lui avait déjà trouvé un sobriquet : le *Noir-Fainéant*.

Et voici que, soudain, à la vue de son chef en si critique situation, ce Noir-Fainéant s'élance en clamant d'une voix de tonnerre : « Désdichado à la rescousse ! » Il n'est que temps : à la seconde où le Déshérité serre de près Brian de Bois-Guilbert, Front de Bœuf l'aborde, l'épée haute. Il va frapper. En un éclair, le Noir-Fainéant est sur lui, et le géant roule avec son cheval dans la poussière. Déjà, le nouveau partenaire se retourne vers Athelstane. Ayant brisé son épée sur l'armure de Front de Bœuf, il arrache des mains du Saxon, stupéfait, la hache d'armes que celui-ci vient de lever, et lui en assène un tel coup sur la tête qu'Athelstane s'effondre auprès de son compagnon. Alors, reprenant son allure nonchalante, jugeant son rôle achevé, le Noir-Fainéant regagne à pas lents l'extrémité du champ clos.

Le Déshérité et Brian de Bois-Guilbert demeuraient seuls, face à face. Désormais, ce fut bref. Au premier choc, le cheval du Templier, grièvement blessé, plia sur les jarrets, et Brian de Bois-Guilbert roula au sol avec lui, le pied pris dans l'étrier. Son adversaire, à terre, le tenait à sa merci ; mais, plus ému du sort du Templier qu'il ne l'avait été tout à l'heure de celui d'un homme assailli de trois côtés, le prince Jean

lança son bâton dans l'arène et sauva son tenant favori de l'humiliation de s'avouer vaincu.

C'est ainsi que se termina le plus brillant tournoi du siècle : si quatre chevaliers seulement périrent dans la lice — l'un d'eux fut suffoqué sous son armure par la chaleur — plus de trente autres, parmi lesquels cinq moururent peu après, reçurent de profondes blessures. *La belle et joyeuse passe d'armes d'Ashby*, écrivirent les vieilles chroniques anglaises !

Il ne restait plus qu'à proclamer le vainqueur. Jean voulut que l'honneur de la journée appartînt à ce mystérieux Noir-Fainéant, sans le bras duquel le chevalier Déshérité et son parti eussent été vaincus ; en vain lui objecta-t-on que le Déshérité avait jeté à terre six adversaires et désarçonné leur chef, de Bois-Guilbert. Il refusa toute raison et les hérauts appelèrent le vainqueur.

A la surprise générale, il ne se présenta pas.

Certains l'avaient vu, dès la fin du combat, s'enfoncer lentement dans la forêt, de l'allure nonchalante qui lui avait valu son surnom. En vain, les trompettes sonnèrent à deux reprises ; il fallut bien que Jean reconnût les droits du Déshérité.

— Chevalier Déshérité, puisque tel est le seul nom que tu consentes à faire connaître, nous proclamons que tu as le droit de recevoir, des mains de la reine de la beauté et des amours, la couronne qu'a méritée ta valeur.

— Honneur aux braves ! gloire aux vainqueurs !

L'enceinte retentissait du cri traditionnel des hérauts, lorsque les maréchaux conduisirent le chevalier au pied du trône de Lady Rowena. Tous le remarquèrent : il chancelait en traversant l'arène.



Enfin, il s'agenouilla sur la dernière marche, et Lady Rowena s'apprêtait à déposer la couronne sur le heaume, quand l'un des maréchaux arrêta son geste.

— La tête du chevalier, dit-il, doit être découverte.

Le Déshérité murmura d'une voix faible quelques mots qui semblaient un refus, mais, déjà, le heaume lui avait été ôté.

Alors apparut le visage charmant d'un jeune homme de vingt-cinq ans. Il était pâle comme la mort et portait des traces de sang.

Lady Rowena ne put retenir un cri ; puis, se dominant aussitôt :

— Wilfrid d'Ivanhoé, dit-elle, jamais couronne de chevalerie ne fut posée sur un front plus digne de la porter !

Le Déshérité inclina la tête et baisa la main de la reine..., puis il s'affaissa à ses pieds, évanoui.

D'abord frappé de stupeur en reconnaissant le fils banni, Cedric s'élança vers lui ; mais les maréchaux du tournoi l'avaient prévenu et enlevaient en hâte son armure. La pointe d'une lance avait pénétré profondément dans le côté.

Le nom d'Ivanhoé ne fut pas plus tôt lancé qu'il vola de bouche en bouche jusqu'aux oreilles du prince Jean, dont le front se rembrunit soudain.

— Sire prieur, dit-il, que penses-tu de la doctrine des philosophes anciens sur les sympathies et antipathies innées ? Avant d'apprendre qui se cachait sous l'armure de ce Desdichado, j'avais comme senti la présence du fidèle compagnon de mon frère Richard !

— Ce pauvre Front de Bœuf ! s'écria de Bracy, il

ne lui reste plus qu'à restituer au Dëshérité son fief d'Ivanhoé.

— Front de Bœuf est homme à s'approprier trois domaines semblables plutôt qu'à en rendre un seul.

— Et d'ailleurs, fit Waldemar, avec ses blessures, notre jeune héros n'est guère en état de disputer le sien à Front de Bœuf.

— Quoi qu'il en soit, coupa Jean, c'est le vainqueur du jour. Serait-il dix fois notre ennemi, ou l'ami dévoué de mon frère — ce qui revient au même — notre devoir est de lui assurer tous les soins que son état réclame... mais quelle est donc, messires, cette Lady Rowena dont on nous rebat les oreilles ?

— Une très riche héritière saxonne, répondit Aymer, une rose de beauté, la plus belle d'entre les belles, un vase de myrrhe et d'aromates !

— Eh bien ! nous veillerons, le cas échéant, à la consoler. Nous l'anoblirons en la mariant à un Normand... Que t'en semble, de Bracy ?

A peine achevait-il qu'un homme de sa suite se présenta porteur d'un billet.

— De quelle part ? demanda Jean.

— Je l'ignore, prince. D'un voyageur, arrivé, dit-on, de très loin. C'est un Français qui l'a remis.

Le cachet montrait l'empreinte de trois fleurs de lis. Jean ouvrit le pli d'une main fébrile.

La lettre ne se composait que d'une seule phrase : *Prends garde à toi, le diable est déchaîné.*

Jean devint blême, comme s'il eût entendu sa sentence de mort.

— Lisez ! dit-il, et il passa le pli à Waldemar et à de Bracy, qui, d'un coup d'œil, en prirent connaissance.

— Peut-être une fausse alarme, dit celui-ci, peut-être même une fausse lettre.

— Non, mes amis, elle est bien de la main du roi de France, et je reconnais son sceau.

— Alors, s'écria Fitzurse, plus une heure à perdre ! Cessons ces divertissements puérils et rassemblons nos partisans. A York ou dans quelque ville du centre.

— Au plus tôt, fit de Bracy, mais ne commettons pas la maladresse de priver les yeomen du plaisir attendu.

— Tout peut s'accorder, coupa Waldemar, la journée n'est pas encore très avancée. Que le concours de l'arc ait lieu immédiatement, et ce troupeau de serfs sera content.

— Bonne idée, décida Jean. Et puis nous avons un compte à régler avec le rustre qui nous a nargués hier. Ce soir, le banquet ; dès demain, les affaires sérieuses.

Plus de trente yeomen se présentèrent pour disputer le prix. La plupart étaient des gardes forestiers des chasses royales de Nedwood et de Charnwood ; mais, lorsqu'ils se furent reconnus, plus de vingt d'entre eux se retirèrent pour éviter une défaite certaine et il ne resta, en définitive, que huit compétiteurs.

Jean cherchait des yeux, autour de l'enceinte, l'objet de son ressentiment ; l'homme était debout à la même place que la veille, avec le même air tranquille et modeste.

— J'aurais juré, lui cria-t-il, que ton adresse à l'arc n'était pas à la hauteur de ton insolence !

— Sauf votre respect, prince, répliqua le yeoman d'un ton paisible, pour me tenir à l'écart j'ai une tout autre raison que la peur de la défaite.

— Vraiment ? Et laquelle ?

— Ces archers et moi, nous n'avons pas l'habitude des mêmes buts... et je craindrais aussi que Votre Grâce ne vît pas d'un bon œil le prix remporté, pour la troisième fois, par quelqu'un qui n'a pas l'heur de lui plaire.

— Quel est ton nom ? dit Jean qui rougit.

— Locksley.

— Eh bien ! Locksley, tu tireras après tous ces archers. Si tu gagnes, au cor d'argent, au baudrier de soie et à la médaille de saint Hubert, patron des chasseurs, j'ajoute vingt nobles (1). Si tu perds, on te dépouille de ton habit vert et on te chasse de l'enceinte à coups de corde d'arc. Voilà qui guérira ta fanfaronnerie.

— Ce n'est pas m'offrir chances égales que de m'obliger à me mesurer avec les meilleurs archers de Strafford et de Leicester, avec menace, si je suis vaincu, d'être si indignement traité. Néanmoins, j'obéirai.

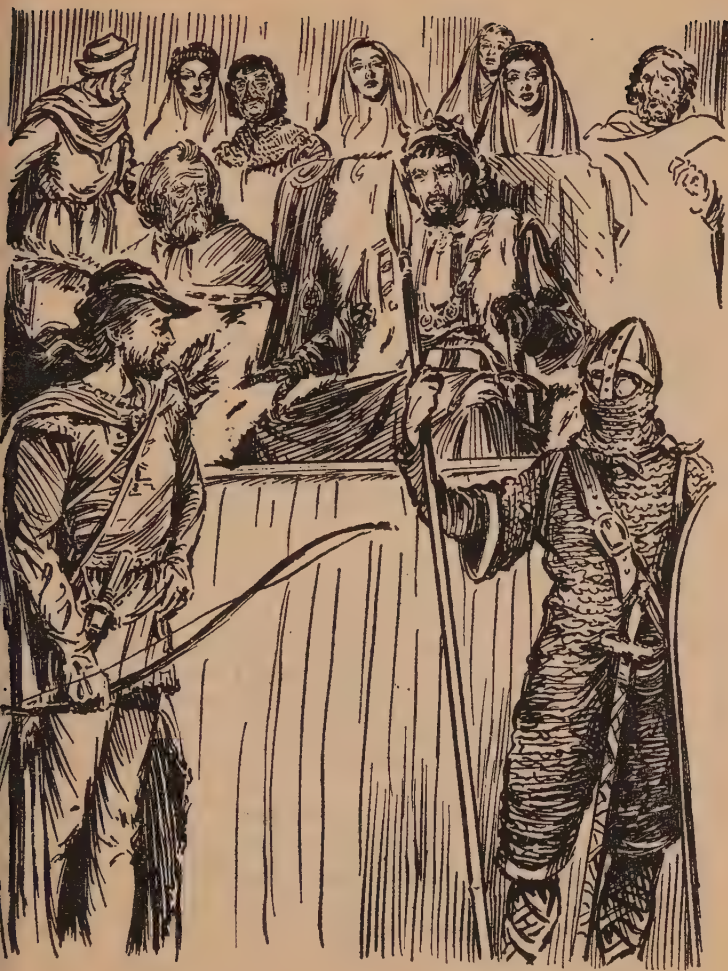
Un bouclier fut placé à distance considérable et les rangs tirés au sort. Chaque concurrent avait droit à trois flèches. Sur les vingt-quatre traits, dix frappèrent le but et les autres en passèrent si près, qu'à telle distance la proue était encore belle. Mais le plus brillant tireur avait été le garde-chasse de Malvoisin, Hubert : deux de ses flèches s'étaient plantées dans le cercle tracé au centre du bouclier.

— Alors, Locksley, fit le prince en ricanant. Te sens-tu de force, ou préfères-tu t'avouer vaincu ?

— Puisque je ne puis faire autrement, Votre Grâce,

---

(1) Monnaie d'or.



je tente le sort. Mais à une condition : lorsque j'aurai tiré deux flèches au but indiqué par Hubert, il en tirera une, à son tour, à celui que je proposerai.

— Rien de plus juste ! accordé !

Et se tournant vers Hubert :

— Si tu gagnes, je remplirai ton cor de chasse de sous d'argent.

— Tout homme ne peut faire que de son mieux. Mon bisaïeul a été l'un des plus fameux archers d'Hastings ; je tâcherai d'être digne de lui.

Une nouvelle cible fut mise en place, Hubert fit un pas en avant, haussa l'arc et banda la corde jusqu'à son oreille. La flèche siffla et alla s'enfoncer dans le cercle intérieur, mais pas exactement en son centre.

— Tu n'as pas pris garde au vent, Hubert, dit Locksley, sinon tu aurais fait mieux.

Et, tout en parlant, nonchalamment, sans paraître même viser, il lâcha la corde. Il n'avait pas achevé sa phrase que le trait se plantait deux pouces plus près du centre que celui d'Hubert.

— Par le Ciel ! s'écria Jean, l'œil dur, gare à toi, Hubert, ou ce sera les galères !

Ce coup-ci, le garde-chasse de Malvoisin tint compte du conseil du yeoman, calcula l'effet du souffle d'air et lança sa flèche avec une telle précision, qu'elle se ficha vibrante au cœur du bouclier.

— Qu'en dis-tu ? Locksley, fit Jean avec un rire de mépris.

— J'en dis, répliqua l'autre sans se troubler, que je vais faire une entaille à cette flèche.

Déjà, son trait partait. La flèche d'Hubert volait en morceaux.

Ce fut dans toute l'enceinte une rafale de hourras.



— Et maintenant, dit Locksley se tournant vers Jean, je demande la permission à Votre Grâce de planter un but semblable à ceux dont nous nous servons dans le nord.

Il s'éloigna de quelques pas et revint, tenant à la main une baguette de saule d'environ six pieds de long, parfaitement droite, d'un pouce de diamètre. Sans se presser, il se mit à l'écorcer, en confiant à ses voisins que, dans son pays, un archer se serait cru déshonoré de prendre pour cibles d'aussi larges boucliers.

— Mais un but comme celui-ci, ajouta-t-il en gagnant le bout de l'avenue pour y enfoncer en terre la baguette de saule, qui l'atteint à trente pas est digne de porter arc et carquois devant un roi, fût-ce devant le grand Richard !

— Mon bisaïeul, répondit Hubert, qui n'en démordait pas, a tiré à Hastings certaine flèche qui lui valut bien de l'honneur, mais il ne se serait jamais avisé de prendre une pareille cible. Ni moi non plus. Autant viser un fétu ou un rayon de soleil !

— Tu te récules, poltron ! pesta le prince Jean. Alors, Locksley, à toi, lance ta flèche.

Cette fois, Locksley prit son temps. Il remplaça la corde, qui n'était plus d'une rondeur parfaite, et vérifia l'arc ; puis, il le banda, mesura bien sa distance, lança la flèche.

La baguette de saule se fendit net en son milieu.

— Le cor est à toi, s'écria Jean, tandis que les acclamations retentissaient, le cor et les vingt nobles d'or. Je t'en compterai même cinquante autres si tu veux entrer à mon service comme archer de ma garde.

— Que Votre Grâce m'excuse, mais j'ai fait un ser-

ment. Si jamais je prends du service ce ne sera qu'après de votre frère, le roi Richard. Que Votre Grâce, aussi, me permette de remettre à Hubert ces vingt nobles. Il ne s'est pas moins distingué aujourd'hui que son aïeul d'Hastings et, si sa modestie ne lui avait pas fait refuser le défi, il eût, j'en suis sûr, touché le but aussi bien que moi.

Sur ce, ne se souciant pas d'attirer plus longtemps l'attention, Locksley se perdit dans la foule.

## CHAPITRE VI

Jamais araignée ne prit plus de peine à réparer sa toile brisée que Waldemar Fitzurse à rassembler les membres épars du parti de Jean. Nul ne s'était attaché à la fortune du prince par estime ou sympathie. Seul avait joué l'intérêt.

Fitzurse dut s'ingénier de cent manières à convaincre les uns et les autres qu'un retour de Richard n'était rien moins que vraisemblable, et que, se produisit-il, leur attitude n'en devait pas changer. Il avait triomphé de toutes les résistances et obtenu des barons qu'une assemblée se tiendrait à York, pour hâter le couronnement de Jean, lorsqu'il rentra, épuisé, au château d'Ashby. Sa stupéfaction fut extrême d'y retrouver de Bracy dans un étrange accoutrement : casaque et haut-de-chausses de gros drap vert, couvre-chef de cuir, couteau de chasse au côté et cor suspendu à l'épaule, arc en main et flèches à la ceinture.

— Que signifie cette mascarade ? C'en est bien le

moment, quand le destin de Jean se joue à cette heure ! Mieux vaudrait me seconder, face à ces poltrons qui flageolent sur leurs jambes au seul nom de Richard.

— Chacun ses affaires, Fitzurse, je songe aux miennes ! Sache donc que, cette nuit même, sous ce déguisement qui t'éberlue, cher ami, je tombe sur le troupeau de porcs saxons qui vient de quitter Ashby... et j'enlève la belle Rowena !

— Es-tu fou ? A l'heure où Jean a plus que jamais besoin de la sympathie du peuple, un tel coup d'audace contre des Saxons, encore riches, encore puissants, que ce peuple vénère !

— Ne crains rien. Toute la responsabilité de l'affaire retombera sur les outlaws qui infestent la forêt d'York. Comprends-tu maintenant, cher Waldemar, le pourquoi de cette mascarade ? Nos Saxons couchent cette nuit au couvent de Saint-Withold ; demain, des hommes à moi fondent sur eux : je surviens, un chevalier courtois délivre la belle, l'emmène au château de Front de Bœuf... ou en Normandie, et sa famille ne la revoit que dame et épouse de Maurice de Bracy...

— Admirable plan... mais tes hommes sont à York.

— De Bois-Guilbert me prête les siens et me seconde dans l'attaque. Il s'empare de la belle et, mon costume d'outlaw au diable, j'entre en scène et la sauve...

— Bien combiné... tu réussiras sans doute à enlever la damoiselle, mais l'arracher ensuite des serres de Bois-Guilbert, c'est une autre affaire. Ce faucon-là ne lâche pas facilement sa proie !



Tandis que les'hérauts d'armes, suivis des fanfares, appelaient en vain le triomphateur de la seconde journée du tournoi, le chevalier, auquel la foule avait donné le sobriquet de Noir-Fainéant, remontait vers le nord et, loin des chemins battus, coupait à travers bois.

Après avoir passé la nuit dans une petite auberge où un ménestrel lui apprit les dernières nouvelles, il repartit à la pointe du jour avec l'espoir de faire une longue course ; mais les sentiers de l'immense forêt étaient si tortueux qu'il n'était encore que sur la lisière du West-Riding de l'Yorkshire, quand, de nouveau, la nuit tomba. Ne sachant plus quelle route choisir dans le lacis forestier, il décida de s'en fier à l'instinct de son cheval. Et bien lui en prit.

Le sentier s'élargit peu à peu et le tintement d'une clochette annonça bientôt au chevalier qu'il approchait de quelque ermitage. L'instant d'après, le clair de lune lui découvrait, en effet, une haute paroi rocheuse à laquelle s'adossait une cabane de troncs d'arbres et de torchis que surmontait une croix faite de deux branches de sapin.

Ce ne fut qu'après avoir frappé deux fois qu'il obtint une réponse, et fort peu engageante.

— Qui que tu sois, passe ton chemin ! fit une voix brutale ; ne trouble pas dans ses dévotions le serviteur de Dieu et de saint Dunstan. Je n'ai rien ici qu'un chien voulût partager avec moi.

— Ouvre au moins ta porte et, si tu ne peux pas plus pour moi, indique-moi la route à travers ces ténèbres.

— La route est facile. Le sentier en face conduit à un marécage, bordé par un ruisseau. Le gué traversé,

suis la rive gauche, mais prends garde : elle est assez escarpée, en plusieurs endroits effondrée. Ensuite, droit devant toi...

— Un marécage, un chemin crevé, messire ermite, tu ne me persuaderas pas de m'aventurer ainsi dans cette nuit noire. Ouvre ta porte ou, par le Ciel, tu m'obligeras à l'enfoncer.

— Ami voyageur, ne m'oblige pas, à mon tour, à user de certaines armes que le Ciel m'a accordées pour ma défense.

Aussitôt, à son appel, des aboiements répondirent ; mais, perdant patience, le chevalier frappa si violemment la porte du pied que le montant en fut ébranlé.

— Je t'ouvre, bon voyageur ! cria aussitôt l'anachorète, pour ne pas exposer sa cabane à un second assaut, je t'ouvre, mais tu ne t'en féliciteras pas !...

Couvert de son froc et de son capuchon, un vigoureux gaillard se montra aux yeux du chevalier. D'une main, il tenait une torche allumée, de l'autre un bâton de pommier sauvage qui méritait plutôt le nom de massue. A ses côtés, deux mâtins n'attendaient qu'un signe pour bondir sur l'arrivant. Mais, dès qu'il aperçut face à lui un chevalier sous les armes, l'ermite changea de ton, s'excusa sur l'heure tardive, l'insécurité des temps ; de guerre lasse, il ouvrit largement la porte.

— La pauvreté de ta cellule, s'écria le chevalier, à la vue d'un lit de feuillages, d'une table grossière de planches brutes et de deux escabelles, te met pourtant, bon père, à l'abri des brigands. Sans compter ces deux mâtins de taille à terrasser un cerf...

Ils s'assirent et, pendant quelques instants, se regardèrent d'un air grave.

— J'ai trois prières à t'adresser, révérend père, dit enfin le chevalier : une place pour mon cheval, quelque morceau pour mon souper, une couche pour y dormir.

De la main l'ermite désigna deux coins de sa cellule :

— Voilà l'écurie... et voilà le lit. Quant au souper...

Il prit, sur une planche, une assiette où dansaient deux poignées de pois chiches :

— Le voici !

— Comme il plaît à Dieu, répondit le chevalier en haussant les épaules.

Il fit entrer son cheval qu'il avait laissé attaché à un arbre, le déharnacha et lui jeta sur le dos son propre manteau.

Touché sans doute par tant de sollicitude, son hôte sortit une minute et revint avec une botte de foin et une généreuse ration d'avoine. Après avoir étendu sur le sol une couche de fougères sèches, destinée au cavalier, il entonna un *Benedicite* qui n'en finissait plus, où le latin ne figurait que par d'incompréhensibles syllabes ; puis, donnant l'exemple, il introduisit une demi-douzaine de pois dans une vaste bouche armée de dents aussi blanches et aussi aiguës que celles d'un sanglier. Pauvre mouture pour un si puissant moulin !

Pour lui faire raison, le chevalier se débarrassa aussitôt de son casque et de son corselet et laissa voir un visage auréolé de boucles blondes, des yeux bleus au regard droit, une moustache d'un roux ardent, le visage hardi de l'homme qu'annonçait la haute stature.

En réponse à la confiance de son visiteur, l'ermite



rejeta son capuchon sur sa nuque et, sous une calotte de cheveux sombres et crépus, il découvrit un large front, d'épais sourcils et des joues aussi rubicondes que celles d'un trompette, d'où descendait une longue barbe noire et frisée.

— Permettras-tu à un humble pécheur de te demander ton nom ?

— Oui-da. On me nomme dans ce canton l'ermite de Copmanhurst. On ajoute l'épithète de saint, mais je m'en juge indigne. Et toi, me diras-tu le nom de mon hôte ?

— Oui-da, ermite de Copmanhurst. On me nomme, dans ce canton, le Chevalier Noir. On ajoute l'épithète de fainéant. Pas plus que toi, je ne tiens à l'épithète.

— Tu es un sage, je le vois, sire Chevalier Fainéant, mais je me rappelle à l'instant que le charitable garde forestier m'a laissé, à son dernier passage, quelques victuailles auxquelles je n'ai pas touché, par égard pour ma règle.

— Je l'aurais parié, saint ermite. A voir ta mine gaillarde, j'étais sûr qu'il se trouvait dans ton ermitage quelque solide nourriture.

L'ermite jeta sur son hôte un long regard qui exprimait une comique incertitude ; enfin il prit son parti, courut au fond de sa cellule et, d'une armoire soigneusement dissimulée, il tira un énorme pâté qu'il plaça sur la table. Le chevalier eut tôt fait de l'éventrer de la pointe du poignard qu'il portait à la ceinture, et de faire connaissance avec son contenu.

— Y a-t-il longtemps, mon bon père, que cet honnête garde t'a fait visite ? demanda-t-il entre deux bouchées.

— Deux mois environ, répondit l'étourdi.

— Par le Ciel, tout est miraculeux sous ton toit ! J'aurais juré que le gibier qui a fourni ce savoureux pâté trottait encore, il y a huit jours, à travers ces bois !

La remarque déconcerta l'ermite, qui voyait, par ailleurs, avec envie son hôte livrer au pâté une attaque vigoureuse à laquelle son vœu d'abstinence lui interdisait de se joindre.

— Mais, à propos, s'écria le chevalier, compatissant, je me rappelle qu'en Palestine l'usage veut qu'on goûte soi-même aux mets présentés à l'hôte. Loin de moi de te soupçonner de mauvaises intentions, mais fais-moi, sire ermite, la grâce d'obéir à l'usage !

— Soit, sire chevalier, je me départirai donc pour une fois de ma règle.

Et ses doigts plongèrent aussitôt dans les entrailles du pâté.

La glace rompue, l'hôte et le convive rivalisèrent d'appétit ; mais, bien que le second eût jeuné depuis plusieurs jours, le premier gagnait de loin.

— Dis-moi, ermite de Copmanhurst, reprit le chevalier, je parie mon cheval contre un sequin que ton brave homme de garde forestier, à qui nous devons ce succulent pâté, a dû te laisser quelques bouteilles de bon vin pour l'arroser. En cherchant bien...

Déjà l'ermite se levait, mi-souriant, mi-gêné ; mais au diable la contrainte, maintenant ! De l'armoire au pâté, il sortit une grande bouteille de cuir — qui pouvait bien en contenir huit de taille normale — et posa sur la table deux coupes de corne, cerclées d'argent.

— *Waës haël !* s'écria-t-il en saxon. A ta santé, Chevalier Fainéant !

— *Drink haël !* brave ermite, à la tienne ! Mais explique-moi comment un gaillard bâti comme toi — et qui s'y entend à vider les pots — peut moisir dans la solitude. Il t'irait beaucoup mieux, à mon avis, de défendre un château fort, de manger gras et de boire sec. A tout le moins, si j'étais toi, je me divertirais à chasser les daims du roi. Et il y en a dans cette forêt !...

— Ami Fainéant, coupa l'ermite en fronçant les sourcils, bois, mange, régale-toi tout ton saoul ; mais point de questions indiscrètes, sinon...

— Sur ma foi, tu piques plus que jamais ma curiosité et j'aimerais te connaître mieux avant de te quitter... Quant à tes menaces, saint anachorète, sache que tu parles à un homme dont le métier est d'affronter tous les dangers... Au fait, quelles sont donc tes armes, vaillant ermite de Copmanhurst ?

— Depuis les ciseaux de Dalila et le clou de Jaël, jusqu'au cimeterre de Goliath, il n'en est pas avec laquelle je ne sois capable de te tenir tête ; mais, si tu m'en laisses le choix, mon digne ami, que dis-tu de ces deux joujoux ?

Ce disant, il ouvrit une seconde armoire et en tira deux boucliers et deux épées bien affilées ; mais le chevalier avait eu le temps, d'un coup d'œil, d'apercevoir quelques arcs, une arbalète, des traits, des flèches — sans compter une harpe — qui ne semblaient guère à l'usage d'un cénobite.

— J'en ai vu assez, frère ermite, pour n'avoir plus de questions à te poser. Referme ton arsenal, c'est avec cette harpe que j'entends jouer contre toi !

## CHAPITRE VII

Au spectacle de son fils tombant dans le champ clos d'Ashby, le premier mouvement de Cedric avait été de donner l'ordre à ses gens de courir lui prodiguer leurs soins. Mais reconnaître, aux yeux de tous, ce fils chassé de sa maison, frappé de la sentence d'exhérédation ! L'ordre expira sur ses lèvres ; il se borna à commander à Oswald de ne pas perdre Ivanhoé de vue et de le transporter à Ashby, dès que la foule se serait dispersée.

Ce fut en vain qu'Oswald chercha le blessé sous sa tente. Ivanhoé n'y était plus. Disparu, comme par magie. En revanche, Oswald se trouva soudain face à face avec un homme dont le costume rappelait vaguement celui d'un écuyer : c'était Gurth, désespéré devant cette énigme et cherchant son maître, sans souci de sa propre sécurité. Le devoir ordonnait à Oswald de s'assurer de la personne du serf en fuite ; il le fit sur-le-champ. Peu après, interrogeant de droite et de gauche, il réussit à apprendre que le chevalier Déshérité avait été recueilli dans la litière d'une spectatrice du tournoi et emporté hors de la lice. Dans quelle direction ? Nul ne put le lui dire.

Le thane saxon avait attendu dans la plus grande inquiétude le retour de son échanson ; mais, quand il sut Ivanhoé entre des mains étrangères, son orgueil reprit le dessus

— Qu'il aille au diable ! cria-t-il ; que ceux pour

l'amour desquels il a reçu ses blessures les pansent !

Cedric et Athelstane se disposaient à quitter Ashby, quand, dans le brouhaha du départ, Gurth le déserteur fut tout à coup découvert par les yeux du maître.

— Qu'on le garotte ! s'écria Cedric.

Tandis qu'on le ligotait, les mains derrière le dos, le pauvre Gurth ne fit pas entendre une plainte, mais en lançant à son maître un regard de reproche, il ne craignit pas de murmurer :

— Il en est ainsi, noble Cedric, pour cette seule raison que j'aime votre sang plus que le mien propre.

— A cheval et en avant ! cria Cedric qui feignit de ne pas entendre.

— Oui, il n'est que temps, opina Athelstane ; sinon, le souper du digne abbé Waltheof ne sera bon qu'à jeter aux chiens.

On força donc le train de manière à prévenir pareille catastrophe, et le souper du couvent fut splendide. Il se continua fort avant dans la nuit, et les voyageurs ne firent, au réveil, leurs adieux à l'abbé, qu'après un aussi somptueux déjeuner.

Ils venaient de traverser une large plaine et pénétraient dans une zone forestière, hantée par ces bandes de paysans et de yeomen d'origine saxonne que l'oppression normande et la détresse vouaient au brigandage ; mais ces outlaws, qui se riaient de la maigre police du temps, n'en respectaient pourtant pas moins, en général, les personnes et les biens de leurs compatriotes.

En abordant ces parages dangereux, Cedric et Athelstane comptaient donc tout ensemble sur leurs forces et sur les égards que leur assurait le sang saxon, quand ils furent soudain alertés par des plaintes et des

gémissements. A l'endroit d'où partaient ces cris, ils trouvèrent une litière fermée dont on avait dételé les chevaux, une jeune fille en larmes, richement vêtue à la mode juive, et un vieillard, coiffé de la toque jaune, qui se tordait les mains de désespoir en invoquant tous les patriarches de l'Ancien Testament.

Faisant trêve enfin à ses lamentations, Isaac d'York put faire le récit de ses malheurs : il avait loué à Ashby une escorte et des mules pour gagner Doncaster, mais, à l'orée de ces bois mal famés, les lâches les avaient abandonnés, en emmenant, pour comble, la plupart des bêtes. Il conclut, en suppliant ces voyageurs envoyés par le Ciel de les prendre sous leur sauvegarde.

Rebecca vint se jeter aux pieds de lady Rowena, et baisa le bas de sa robe à la manière des suppliants orientaux :

— Permits, je t'en implore, que nous continuions le voyage sous votre protection. Ce n'est pas pour moi que je te demande cette grâce, ni même pour ce vieillard, mon père ; mais, dans cette litière, est couché un blessé, un chrétien comme toi, et si, par ton refus, il lui arrivait quelque malheur, sache-le bien, tu ne t'en consolerais de la vie !

L'accent était si déchirant que la belle Saxonne se tourna aussitôt vers Cedric.

— Cette jeune fille est aussi émouvante que belle, ce vieil homme est sans défense et il y a là, étendu, un blessé qui souffre. Soyons des chrétiens !

Cedric acquiesça d'un signe de tête.

Le tohu-bohu, causé par la nouvelle distribution des bagages et le chargement des mules, fournit à l'astucieux Gurth une magnifique occasion de se plaindre



à l'ami Wamba d'être, en vérité, bien à l'étroit dans ses liens, et le fou s'empressa d'y remédier en leur laissant un tel jeu que Gurth ne tarda pas à s'évanouir dans l'épaisseur des taillis, sans que nul s'en aperçût.



Le sentier dans lequel les voyageurs s'engageaient devint bientôt si étroit, que deux cavaliers pouvaient à peine y passer de front ; il aboutit enfin à un terrain marécageux que coupait un ruisseau bordé de vieux saules. A peine eurent-ils gagné l'autre bord, qu'ils se trouvèrent soudain enveloppés par une telle nuée d'hommes en armes qu'aucune résistance n'était possible. « Dragon blanc ! saint Georges et l'Angleterre ! » vociféraient les assaillants, pour accentuer la vérité de leur rôle d'outlaws. Et de nouveaux venus renforçaient sans cesse leur bande.

Cedric fit front aux deux premiers qui se présentèrent ; d'une javeline, il cloua l'un contre le tronc d'un chêne et chargea l'autre, l'épée haute, avec une telle furie qu'il brisa la lame contre une maîtresse branche ; mais, déjà, trois hommes se jetaient sur lui et le renversaient de cheval. Quant à Athelstane, l'éternel indécis, il se demandait toujours s'il attaquerait sur sa droite ou sur sa gauche, quand il fut fait prisonnier avant d'avoir eu le temps de se mettre en garde.

Les deux chefs saxons capturés, nul n'échappa, sauf Wamba, une fois encore plus malin que les gens sensés. Après un inutile effort pour délivrer son maître, il se laissa glisser de son cheval et s'enfonça subrep-

ticement dans les fourrés. Une voix chuchota soudain à son oreille :

— Wamba !

En même temps, un chien bondissait et lui prodiguait ses amitiés : Fangs.

— Est-ce toi, Gurth ?

— Oui... Que signifie ce charivari ?

— La banale aventure de chaque jour en forêt. Notre maître, Lady Rowena, Athelstane, Hundibert, Oswald, etc., tous prisonniers ! Cedric a mis trop de précipitation à combattre, Athelstane n'en a pas mis assez et les autres n'en ont pas mis du tout !

— Ton cœur, s'écria Gurth, enflammé, vaut mieux que la tête. Nous ne sommes que deux ; mais une attaque brusquée contre des gens qui ne s'y attendent pas peut réussir. Suis-moi.

Ils se prépararaient à partir, quand un tiers surgit, qui leur ordonna de ne pas bouger. A son costume et à ses armes, Wamba l'aurait pris pour l'un des outlaws qui venaient d'arrêter Cedric, mais à son riche baudrier et au cor qui s'y balançait, à son calme imposant, il reconnut dans l'ombre le glorieux vainqueur du prix de l'arc, Locksley.

— Que veut dire ce vacarme ? demanda le survenant, et qui s'avise de faire des prisonniers dans ces bois ?

— Voyez leurs casaques. Sont-elles celles de tes garçons ou non ? Deux pois verts ne se ressemblent pas davantage.

— J'en aurai le cœur net. Attends ici. Oui, sur ta vie, n'en bouge pas avant mon retour.

Il déboucla son baudrier, détacha la plume qui flottait sur son bonnet et les confia à Wamba ; puis

il tira un masque de sa poche, s'en couvrit le visage et s'éloigna. Il fut vite de retour.

— Ami Gurth, dit-il, je les ai vus, je leur ai parlé. Je les connais et je sais où ils vont. Mais ils sont en nombre, ce serait folie à trois hommes de les attaquer. Il nous faut réunir des forces et je sais où les trouver. Vous êtes tous deux, je crois, de fidèles serviteurs de Cedric, venez ! il ne sera pas dit que l'ami de l'Angleterre et des Anglais manquera de bras pour le secourir dans le danger ; mais le temps presse.

A ces mots, il les entraîna dans l'épaisseur du bois.

\*  
\*\*

Ce ne fut qu'après trois heures d'une marche rapide que Wamba, Gurth et leur guide mystérieux arrivèrent à une clairière au centre de laquelle s'élevait un chêne énorme. Cinq ou six yeomen dormaient sous ses branches touffues, tandis qu'un septième montait la garde au clair de lune.

Au bruit de leurs pas, celui-ci donna l'alarme et ses camarades, soudain debout, saisirent leurs arcs. Mais, Locksley s'étant fait reconnaître, les marques de respect succédèrent aux attitudes menaçantes.

— Où est Allan-a-Dale ? demanda l'archer.

— Du côté de Watling, avec quatre hommes. Il guette le prieur de Jorvaulx.

— Bonne idée... Où est le frère ?

— Dans sa cellule.

— Je vais le trouver. Vous, dispersez-vous et ramenez le plus de compagnons possible. Soyez ici une heure avant la pointe du jour... Ah ! j'oubliais : que deux d'entre vous prennent immédiatement la route de Torquilstone. Une bande, déguisée sous notre

costume, conduit des prisonniers à Front de Bœuf. Notre honneur est en jeu. Serrez-la de près, et que le meilleur marcheur m'apporte des nouvelles.

Ils s'égaillèrent aussitôt et, suivi de Gurth et de Wamba, Locksley s'engagea sur le chemin de la chapelle de Copmanhurst.

— Par mes clochettes de fou, s'écria Wamba, devant l'ermitage, si c'est là la demeure d'un voleur, le proverbe dit vrai : *Plus on est près de l'église et plus on est loin de Dieu*. Gurth, écoute ce psaume !

L'anachorète et son hôte chantaient à pleine gorge une chanson à boire.

Mais, en heurtant la porte d'un poing solide, Locksley troubla la fête.

— Par mon chapelet, fit l'ermite, s'arrêtant dans son jovial refrain, voici des voyageurs égarés. Pour l'honneur de mon capuchon, je ne voudrais pas qu'ils nous surprissent en ces pieux exercices... Reprends ton armure, sire Fainéant, et fais chorus avec moi, tandis que je rentre dans l'armoire, pâté, bouteilles et gobelets.

Sur ce, il entonna un sonore *De Profundis* qu'accompagna le chevalier.

— Prêtre fou, vas-tu ouvrir à Locksley ?

— Oh ! alors, tout va bien, dit l'ermite au chevalier. Rien à craindre.

Les chiens, qui s'étaient mis d'abord à aboyer, reconnaissant la voix du nouveau venu, grattaient joyeusement à la porte.

Celle-ci s'ouvrit, et Locksley entra, suivi de Gurth et de Wamba.

— Tiens, fit Locksley à la vue du chevalier, où as-tu pêché ce nouveau compagnon ?



— C'est un frère de notre ordre ; nous avons passé la nuit en oraisons.

— Un membre de l'Eglise militante, je vois ça, comme il en court tant aujourd'hui dans les champs. Mais au but : aujourd'hui, nous avons besoin de tous nos hommes, clercs ou laïcs, jusqu'au dernier. Quitte ton froc et ton rosaire. Prends ton arc et ta javeline.

Puis, tirant l'ermite à l'écart :

— Pourquoi laisser rentrer chez toi un chevalier que tu ne connais pas ?

— Que je ne connais pas ! Je le connais aussi bien que le mendiant son écuelle.

— Brave archer, dit le chevalier, point de reproches à mon joyeux hôte. Il n'a pas pu me refuser l'hospitalité, car je l'y aurais contraint...

— Contraint ! protesta l'ermite ; attends un peu que j'aie quitté ce froc pour ma casaque verte, et, si ce bâton ne te sonne pas minuit sur la caboche, je veux bien être ni bon moine ni bon coureur des bois.

Ce disant, il apparaissait déjà en justaucorps et en caleçon de bougran noir et enfilait casaque et haut-de-chausses verts.

La glace était rompue entre Locksley et le nouveau venu.

— Tu ne diras pas non, sire chevalier, c'est ton bras qui a décidé de la victoire, au second jour du tournoi.

— Et, si c'est oui, que s'ensuit-il ?

— Que je te tiens pour prêt à prendre le parti du faible. J'attends de toi que tu te montres aussi bon Anglais que bon chevalier : l'affaire dont je vais te parler, si elle est un devoir pour tout homme d'honneur, l'est surtout pour un Anglais.



— Les intérêts de l'Angleterre et du dernier des Anglais me sont plus chers qu'à personne au monde.

— Jamais l'Angleterre n'eut autant besoin de ceux qui l'aiment. Ecoute : une bande de coquins, ayant pris le costume d'hommes qui valent mieux qu'eux, viennent de s'emparer d'un noble Anglais, Cedric le Saxon, de sa pupille, de son ami Athelstane de Coningsburg, et de toute leur suite. Ils les emmènent au château de Torquilstone. Comme chevalier et comme Anglais, veux-tu nous aider à les délivrer ?

— J'y suis tenu par mes vœux... mais toi-même, qui es-tu ?

— Un homme sans nom, mais qui aime son pays. Contente-toi, pour l'heure, de cette réponse ; sache-le cependant : ma parole est aussi sacrée que si je portais des éperons d'or.

— Je te crois. J'ai l'habitude de lire sur les visages ; je lis sur le tien courage et franchise.

## CHAPITRE VIII

Torquilstone était une petite forteresse dont le donjon carré, d'une hauteur considérable, s'entourait de constructions moins élevées bordant une cour circulaire. Autour du mur de clôture, un fossé profond recevait l'eau d'un ruisseau voisin. Front de Bœuf, à qui sa brutalité avait suscité un monde d'ennemis, avait, à chaque angle, ajouté une tour. Comme dans tous les châteaux du temps, on pénétrait dans Tor-

quillstone par une barbacane flanquée de deux tourelles.

Cedric n'eut pas plus tôt aperçu les créneaux chargés de mousse et de lierre, qu'aucun doute ne lui resta sur le sort qui l'attendait, lui et ses compagnons.

Lorsqu'ils atteignirent la porte du château, le cor de de Bracy sonna trois fois, des hommes d'armes accoururent, le pont-levis s'abaissa et la cavalerie entra dans la cour. Toute résistance eût été vaine. Cedric et Athelstane pénétrèrent aussitôt dans une immense pièce, que soutenaient deux rangées de piliers massifs, et Lady Rowena, séparée de sa suite, fut conduite dans une autre aile du château. Ainsi en fut-il pour Rebecca, au désespoir d'Isaac qui s'épuisa, sans succès, en supplications et offres d'argent.

La porte s'ouvrit ; un écuyer tranchant entra, tenant en main la baguette blanche, insigne de sa dignité. Il s'avança d'un pas grave, suivi de quatre domestiques qui portaient une table couverte de mets dont la vue et l'odeur firent instantanément oublier tous ses malheurs à Athelstane. Ecuyer et domestiques étaient masqués.

— A quoi rime cette mascarade ? dit Cedric. Votre maître croit-il que nous ignorons où nous sommes et qui nous retient prisonniers ? Dites à Reginald Front de Bœuf qu'il ne peut avoir d'autre motif pour nous traiter ainsi que son insatiable cupidité. Eh bien ! nous cédon's à sa rapacité, comme devant un brigand. Qu'il fixe la rançon.

L'écuyer tranchant ne répondit que par une inclination de tête respectueuse.

Les prisonniers n'avaient pas encore fini leur repas que le son d'un cor se fit entendre à la porte et, par

trois fois, retentit avec éclat. Les deux Saxons coururent à la fenêtre, mais sans pouvoir satisfaire leur curiosité : toutes les croisées donnaient sur la cour. Le bruit n'en devait pas moins annoncer quelque événement important, à en juger par le tumulte qui régna aussitôt dans le château.

\*  
\*\*

Le malheureux Isaac avait été jeté dans un souterrain dont le sol était au-dessous du niveau du fossé et où ne pénétrait, par un étroit soupirail, qu'une lumière crépusculaire. Une rangée de barres de fer, à demi rongées par la rouille, étaient au-dessus d'un foyer garni de charbon.

Un tel spectacle aurait fait frémir une âme mieux trempée que celle d'Isaac et, pourtant, face au danger, il demeurerait plus maître de lui qu'à l'heure de ses craintes imprécises. Et puis, jour après jour plongés dans l'épouvante, les juifs d'alors n'avaient-ils pas l'esprit préparé à tout ce que la persécution la plus cruelle pouvait imaginer contre eux ?

Depuis trois mortelles heures, il était là, passif et résigné, assis sur une grosse pierre, quand la porte cria sur ses gonds et qu'un athlète au visage de brute, zébré de cicatrices, pénétra, suivi des deux esclaves sarrasins du Templier. Front de Bœuf s'approcha de la pauvre silhouette recroquevillée. Il s'arrêta à trois pas et fit signe à l'un des esclaves. Le Noir tira d'un panier des poids et des balances qu'il déposa aux pieds de son maître.

— Tu vois ces balances, chien maudit ? Pèse-moi mille livres d'argent, au titre de la Tour de Londres.

Tout le monde te sait riche, Isaac d'York, très riche.

— Je vous jure, sire chevalier...

— Ne te parjure point et ne t'imagines pas que je ne veux que t'épouvanter. Par l'Évangile, ce cachot n'est pas un lieu où plaisanter. Des milliers de prisonniers, qui te valaient dix mille fois, sont morts entre ces murs sans que jamais nul ait connu leur destin, mais leur mort fut une partie de plaisir, comparée à celle qui t'attend.

Sur un signe, les esclaves sarrasins ouvrirent un second panier et en tirèrent du charbon de bois, un flacon d'huile et un soufflet. En quelques secondes, un brasier rougeoya.

— Regarde, Isaac, contemple ces barres de fer au-dessus de cette fournaise. Voilà le lit douillet sur lequel on va t'allonger nu comme un ver. L'un de ces fidèles serviteurs entretiendra le feu sous toi, un autre te frottera de cette bonne huile. Allons, choisis, Isaac, cette couche bien chaude... ou mille livres d'argent.

Isaac poussa un long gémissement :

— J'espère, dit-il qu'une pareille rançon rachète aussi mes compagnons de voyage ? Peut-être m'aideront-ils à la payer.

— Occupe-toi de tes affaires, juif, ne t'inquiète pas de celles des autres.

— Laissez-vous libre, au moins, le jeune homme blessé que j'emmenais à York ?

— Je te le répète, Isaac, ne te soucie pas d'autrui. Pense à toi et compte les shekels.

— Il me faut alors envoyer ma fille, Rebecca, à York, avec un sauf-conduit.

— Ta fille ? Par le Ciel, Isaac, j'aurais aimé savoir

cela plus tôt. Je l'ai donnée au vénérable Templier Brian de Bois-Guilbert...

Isaac poussa un cri déchirant, se roula aux pieds de Front de Bœuf et embrassa ses genoux.

— Exigez dix fois plus, tout ce que je possède ; réduisez-moi à la mendicité, couchez-moi sur ce brasier ; mais, ma fille ! délivrez ma fille !

— Que ne l'ai-je su plus tôt ! je croyais que ta race n'aimait que l'argent. A l'avenir, je le saurai, mais ce qui est fait est fait. J'ai donné ma parole à mon compagnon d'armes ; je n'y faillirai pas pour dix juifs et cent Rebecca. D'ailleurs, où est le mal pour ta fille d'être la captive du chevalier de Bois-Guilbert ?

— Où est le mal ? s'écria Isaac en se tordant les mains. Quel Templier respecta jamais l'honneur d'une femme ?

— Chien ! ne blasphème pas le saint ordre du Temple, paie ou malheur à toi !

— Brigand ! assassin ! hurla Isaac, hors de lui ; si ma fille ne m'est pas rendue, tu n'auras pas une demi-once d'argent, et tu pourras dire qu'un juif, sous la torture, a su braver un chrétien.

— Qu'on l'empoigne, qu'on l'enchaîne sur ce brasier !

Isaac tenta quelques efforts dérisoires pour résister à ses bourreaux, et les deux Sarrasins lui arrachaient déjà ses vêtements, quand le son du cor retentit trois fois. Au même instant, de tous côtés, des voix appelèrent Front de Bœuf.

— Suivez-moi, ordonna-t-il aux esclaves.

Il se précipita hors du caveau, sans plus se soucier d'Isaac, qui rendait grâce au Dieu d'Abraham de ce sursis providentiel.

L'appartement où Lady Rowena attendait de connaître son sort avait été autrefois celui de l'épouse de Front de Bœuf ; ainsi montrait-on à la pupille du noble Cedric une déférence particulière ; mais la pièce était depuis tant d'années inhabitée, que la tapisserie aux couleurs fanées se détachait des murs et que tout y portait la marque du temps et de l'abandon.

Dans l'espoir de conquérir la main et la fortune de la belle et riche Saxonne, de Bracy s'était paré comme un petit-maître d'alors : toque de velours et cheveux bouclés, manteau de fourrure et broderies d'or, souliers à pointe relevée en corne de bœuf. Sur le premier coup de midi, il se présenta de la plus galante manière et, dès son entrée, la trouvant droite et immobile à son approche, il esquissa le geste de la conduire vers un siège.

— Si je suis en face de mon geôlier, sire chevalier, répondit-elle en secouant la tête, et tout me porte à le croire, il convient à sa prisonnière de rester debout jusqu'à ce que son destin lui soit signifié.

— C'est moi ton prisonnier, belle Lady Rowena, et non pas ton geôlier ; c'est ta charmante bouche qui décidera de mon sort.

— Je ne te connais pas ! lança-t-elle, indignée d'une si insolente familiarité envers une femme de sa naissance. Ton jargon de troubadour ne peut servir d'excuse à un brigandage de grand chemin !

— La disgrâce est cruelle d'être inconnu de Lady Rowena, quand tant de hérauts d'armes ont fait retentir dans les tournois le nom de de Bracy et



quand les ménestrels ont si souvent chanté ses hauts faits sur les champs de bataille de la Palestine.

— Chanteront-ils, chevalier, ta victoire sur un vieillard et quelques serfs sans armes, sur une fille sans défense ?... Crois-m'en, quand la courtoisie des paroles ne sert qu'à masquer la bassesse des actes... mieux vaut conserver l'habit et le langage d'un bandit.

— Je suivrai ton conseil, Lady Rowena. Avec une brutalité de paroles digne de mes actes, je te le déclare donc : tu ne sortiras de ce château qu'épouse de Maurice de Bracy. Je n'ai pas pour habitude d'échouer dans mes entreprises, et un noble Normand n'a que faire de justifier sa conduite envers une Saxonne. En lui offrant sa main, il l'honore. Ne te flatte pas que Richard remonte jamais sur le trône, moins encore que ce Wilfrid d'Ivanhoé, son cher favori, te conduise jamais à ses pieds comme épouse. Prisonnier ici même en ce moment, il est à la merci de Reginald Front de Bœuf.

— Wilfrid ici ! s'écria Lady Rowena, soudain blême.

— L'ignorais-tu ? Ne savais-tu pas qu'il voyageait dans la litière du juif... lui, le croisé, dont le bras devait conquérir le Saint Sépulcre !

Il eut un rire méprisant.

— Si telle est la vérité, répliqua Lady Rowena, feignant l'indifférence, qu'a donc Ivanhoé à redouter de votre baron, si ce n'est un emprisonnement qui se terminera avec le paiement d'une rançon, selon vos lois de chevalerie ?

— Peux-tu croire que Front de Bœuf n'écartera pas pour toujours de sa route, par n'importe quel moyen, quiconque fera obstacle à ses prétentions sur la belle baronnie d'Ivanhoé ?... Mais accorde-moi ton

sourire, et le blessé n'aura plus rien à craindre... Sinon, pleure-le.

— Pour l'amour du Ciel, sauve-le, s'écria Lady Rowena dont la fermeté d'âme céda brusquement.

— Certes non, continuait de Bracy, dédaignant la supplication, il n'en coûtera pas à Reginald de se débarrasser d'un rival. Cedric lui-même...

— Cedric, mon noble tuteur !

— Son destin, à lui aussi, dépend de toi.

Elle avait jusque-là soutenu cette scène déchirante avec un courage admirable, en partie, d'ailleurs, parce qu'elle n'avait pas considéré la gravité et l'imminence du danger ; mais, dès que ses yeux s'ouvrirent sur les périls courus par les deux êtres qui lui étaient les plus chers au monde, elle défaillit.

Promenant son regard autour d'elle, en quête d'un secours inespéré, elle fondit en larmes et s'abandonna à sa douleur. Malgré lui, de Bracy en fut ému. Un court moment.

« Me laisser attendrir par cette belle éplorée, pensait-il aussitôt, qu'en récolterais-je, sinon la perte de toutes mes espérances ? Que n'a-t-elle jusqu'au bout gardé sa fierté première... ou que n'ai-je, comme Front de Bœuf, le cœur bardé d'un triple airain ! »

Il s'efforçait pourtant de calmer cet affreux chagrin dont il était la cause et protestait que l'excès de sa passion l'avait poussé à des menaces qu'il rougirait d'exécuter, quand il fut interrompu par le triple son de cor qui venait de jeter l'alarme dans le château.

\*\*

Deux de ses ravisseurs avaient poussé Rebecca dans la tour la plus éloignée et la plus sombre. La pièce

n'offrait aucune chance d'évasion. L'unique fenêtre qui l'éclairait lui donna d'abord quelque espoir ; elle ouvrait sur une terrasse extérieure d'environ trois pieds de large, ménagée pour recevoir un petit groupe d'archers, en cas d'attaque de ce côté ; mais cette étroite plate-forme était sans communication avec les autres bâtiments du château.

Quand elle entendit résonner un pas dans l'escalier qui conduisait à sa chambre, elle changea de visage, plus encore quand, la porte s'ouvrant, elle vit entrer un homme de haute taille, vêtu du costume des brigands qui avaient attaqué le convoi. Détachant aussitôt son splendide collier et deux des plus beaux bracelets qui ornaient son bras, elle les lui tendit.

— Prends, mais pitié pour mon père et pour moi. Si tu nous laisses sortir d'ici, sains et saufs, tu en recevras cent fois autant.

— Je n'ai que faire de ce collier et de ces bracelets, répondit l'homme en repoussant sa main.

— Jamais outlaw ne refusa l'or ni les bijoux.

— Tu as deviné juste, répondit Bois-Guilbert, et il abaissa le collet de son manteau. Je ne suis pas un outlaw ; je suis un chevalier normand, et qui se complaira bien davantage à te parer de diamants et de perles qu'à te dépouiller de ceux que tu possèdes.

— Que peut-il y avoir entre une juive et un chrétien ? Une telle union est-elle permise par les lois de l'Eglise et celles de la Synagogue ?

— Non, bien sûr ! s'écria en riant le Templier, serais-tu la reine de Saba... mais oublies-tu, belle juive, que tu es ma captive ?

— Je te méprise, lâche, et défie ta malice.

Elle ouvrit brusquement la fenêtre qui surplombait le précipice :

— Un pas de plus, et je te le jure, à toi que je ne peux plus appeler chevalier, je me jette dans ce gouffre...

Il hésita ; lui qui n'avait jamais écouté une prière, il ne put se retenir d'admirer tant de simple héroïsme.

— Rentre dans cette chambre. Par le Ciel, je ne t'offenserai plus.

— Qu'est-ce pour toi un serment, et devant une juive ?

— Jamais je n'ai manqué à ma parole. Ecoute, Rebecca. Je ne suis pas né dur et inflexible. C'est une femme qui a semé en moi la cruauté, une femme qui ne te valait pas, la fille d'un petit baron, qui n'avait pour tout domaine qu'une tour branlante, un misérable vignoble, quelques arpents de terre dans la lande gasconne. Par mes exploits de chevalier, dans les tournois et sur les champs de bataille, le nom d'Adélaïde de Montemart, dame de mes pensées, devint illustre depuis la cour de Castille jusqu'à celle de Byzance. Quelle fut ma récompense ? A mon retour de Palestine, je la trouvai mariée à un obscur écuyer gascon dont la réputation n'avait jamais dépassé l'enceinte de son petit domaine ! Je l'aimais ; je jurai de me venger, je rompis tous les liens qui attachent à la vie. Ma vieillesse sera sans foyer. Ma tombe sera solitaire. Nul fils ne me survivra pour porter le vieux nom de Bois-Guilbert. J'ai déposé mon indépendance aux pieds de mon supérieur. Serf auquel il n'en manque que le nom, le Templier ne peut posséder ni biens ni terres ; il ne vit, n'agit, ne respire que par le bon plaisir de son grand Maître.

— Quels avantages pour de tels sacrifices ?  
— L'espoir de la vengeance, et l'ambition.  
— Maigre prix pour l'abandon de tout ce qui est le plus cher au cœur des hommes !

— La vengeance, c'est le plaisir des dieux. Et l'ambition, cette soif de la puissance et de la gloire, je n'attendais qu'une âme aussi ardente que la tienne, Rebecca, pour la satisfaire avec elle. Un jour, sache-le, les pauvres soldats du Temple poseront le pied sur les couronnes des rois de la terre, ils leur arracheront le sceptre des mains et, ce jour-là... Mais je ne puis soulever davantage le voile qui couvre mes desseins. Ce cor, que tu entends, m'appelle hors d'ici. Réfléchis. Je ne te demande pas de me pardonner la menace dont je t'ai effrayée ; sans elle, je n'aurais pas connu ta noblesse. A bientôt !

## CHAPITRE IX

Quand le Templier regagna la grande salle du château, de Bracy l'y attendait avec impatience.

— C'est ce cor, sans doute, qui a mis fin à ton duo d'amour, comme au mien ? Ah ! Brian, depuis la Grecque Niobé, vit-on jamais tel déluge de larmes ? A croire que cette beauté saxonne est possédée par un démon des eaux...

— Et ma juive par une légion de diables... Mais où est Front de Bœuf ? Que signifie ce cor, qui sonne pour la troisième fois ?

Reginald entraînait, une lettre à la main

— C'est du saxon, je crois, dit-il

— Donne ! dit Bois-Guilbert. Nous autres, Templiers, nous sommes un peu clercs... Mais, par Notre-Dame, c'est un défi ! le cartel le plus extravagant qui ait jamais passé un pont-levis de château. Ecoutez plutôt :

— *Moi, Wamba, fils de Witless, fou du noble Cedric de Rotherwood, et moi, Gurth, fils de Beowulph, gardien des pourceaux...*

— Plaisantes-tu ? coupa Front de Bœuf.

— Par saint Luc ! je lis ce qui est écrit.

*Et moi, Gurth, fils de Beowulph, gardien des pourceaux dudit Cedric, avec l'aide de nos alliés et confédérés, notamment du brave chevalier nommé, quant à présent, le Noir-Fainéant, et du vaillant yeoman Locksley, faisons savoir à toi, Reginald Front de Bœuf, et à tes complices, quels qu'ils soient, qu'attendu que, sans déclaration d'hostilité, et sans en avoir fait connaître la cause, vous vous êtes, illégalement et par force, emparés de la personne de notre seigneur et maître, ledit Cedric, comme aussi de la personne de noble et libre damoiselle Lady Rowena d'Hargottsland-Steede, et de celle de noble et libre homme Athelstane de Coningsburg, et enfin des personnes de certains hommes libres, leurs gardes, comme aussi de certains serfs, leurs esclaves-nés ; et de plus, d'un certain juif, nommé Isaac d'York, de sa fille, et d'un inconnu blessé, transporté dans une litière, et de chevaux, mules et bagages leur appartenant ; nous demandons et requérons que lesdites personnes nous soient remises dans l'heure qui suivra la réception des présentes, ou à ceux que nous chargerons de les recevoir, sans qu'il leur ait été fait tort ni injure dans leurs personnes ou leurs biens, faute de quoi, nous déclarons*



*que nous vous tenons pour traîtres ou brigands, et que nous travaillerons de cœur et de corps, par combat, siège ou autrement, à votre destruction. Sur quoi nous prions Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.*

*Signé par nous, la veille de la fête de saint Withold, sous le grand chêne d'Hart Hill Walk, les présentes étant écrites par le révérend frère en Dieu, serviteur de Notre-Dame et de saint Dunstan, l'ermite de Copmanhurst.*

La lecture achevée, de Bracy et de Bois-Guilbert se regardèrent d'un air stupéfait, puis ils éclatèrent de rire.

— Mieux vaudrait, gronda Front de Bœuf, penser à ce qu'il nous reste à faire !

— Tu ne supposes pourtant pas que cette bande d'outlaws soit en nombre pour enlever de force Torquilstone ?

— Non, sans doute. S'ils ont un chef entreprenant, ils manquent de machines de guerre et d'échelles. Mon château peut braver tous leurs efforts. Il n'en faut pas moins envoyer sur-le-champ un messenger à York, rappeler tous nos hommes, et faire au cartel de ces cyniques coquins la réponse qu'il mérite.

— Je préférerais riposter, s'écria de Bois-Guilbert, avec la pointe d'une lance qu'avec celle d'une plume, mais à ta guise !

Il s'assit pour écrire et, dans son parler normand, Front de Bœuf dicta :

*Sire Reginald Front de Bœuf et les nobles chevaliers, ses alliés, ne reçoivent point de défi de la part d'esclaves, de serfs et de proscrits. Quant aux prisonniers que nous avons faits, nous vous invitons, par*

*charité chrétienne, à leur envoyer un prêtre, pour les réconcilier avec Dieu, notre intention bien déterminée étant de les faire décapiter aujourd'hui même. Leurs têtes, exposées sur nos murailles, prouveront quel cas nous ferons de ceux qui ont embrassé leur défense.*

La lettre fut remise au porteur du défi qui repartit aussitôt.

Au quartier général des outlaws, établi sous un chêne vénérable, à trois portées de flèche du château, Wamba, Gurth, le Chevalier Noir, Locksley et le jovial ermite attendaient la réponse à leur sommation. Autour d'eux, plus de cent yeomen étaient réunis. Sans cesse, il en arrivait d'autres.

Une autre troupe, mais moins disciplinée, se rassemblait dans les parages. La nouvelle de l'emprisonnement de Cedric s'était répandue ; tous ses serfs accouraient, suivis de paysans des villages voisins. La plupart n'étaient armés que de faux, de fléaux et de socs de charrue ; car les conquérants normands interdisaient aux Saxons de conserver ou de porter des armes. Si cette troupe n'était donc pas très redoutable en elle-même, elle n'en augmentait pas moins la force des assiégeants en ajoutant à leur nombre.

— Par la houlette de saint Dunstan, s'esclaffa le chapelain de Copmanhurst, dès qu'il eut jeté les yeux sur la réponse de Front de Boeuf, je n'entends goutte à ce charabia de France ou d'Arabie.

L'un après l'autre, Gurth, Wamba et Locksley se montrèrent pareillement incapables de la déchiffrer, et de main en main, le papier arriva au Chevalier Noir qui le lut et le commenta en saxon.

— Décapiter Cedric ! s'écria Wamba. Par la sainte Croix, tu ne te trompes pas, sire chevalier ?

— Non, mon digne ami, j'ai traduit fidèlement.

— Alors, dit Gurth, enlevons le château, dussions-nous, de nos ongles, le démanteler pierre à pierre...

— Mettre Cedric à mort ? coupa Locksley ; ils n'oseront pas commettre un crime qui appellerait une vengeance terrible !

— Qui sait ? répondit le Chevalier Noir. Le mieux, c'est que l'un de nous se glisse chez l'ennemi et reconnaisse ses forces et ses préparatifs. Quelle plus belle occasion pour notre saint ermite d'exercer son pieux ministère, en recueillant les renseignements dont nous avons besoin ?

— La peste t'étouffe, toi et ton avis, protesta le chapelain. Je t'en répète, sire Chevalier Fainéant, quand je quitte mon froc, je laisse derrière moi latin et sainteté. Ma casaque verte sur le dos, j'aime mieux dix daims que de confesser un chrétien.

— Il n'y aura donc personne parmi nous, s'écria le Chevalier Noir, pour se charger de l'affaire ?

Tous se regardèrent en silence.

— Allons ! soupira Wamba d'un ton comique, je le vois bien, le fou doit toujours être fou, et il lui faut risquer son cou dans l'aventure qui fait peur aux sages.

— Crois-tu, Locksley, demanda le Chevalier Noir, qu'il ait assez de bon sens pour jouer le rôle ?

— S'il ne réussit pas, ce sera la première fois qu'il n'aura pas tiré bon parti de sa folie.

— Endosse donc le froc, mon brave garçon, et reviens au plus tôt nous rapporter ce que t'aura appris Cedric. Ils ne doivent être là-dedans qu'une poignée d'hommes ; une brusque attaque nous en rendra maîtres. Mais le temps presse.

— En attendant, dit Locksley, serrons la place de si près que pas une mouche n'en sorte pour porter leur appel aux leurs.

— *Pax vobiscum*, répondit Wamba qui avait déjà revêtu son déguisement monacal

Et, de la démarche imposante d'un prieur de couvent, le fou se dirigea vers le château.

\*\*

Le courage de Wamba s'évanouit dès qu'il fut en présence du redoutable Reginald, et ce fut d'une voix beaucoup moins ferme qu'il répéta son *Pax vobiscum*. Mais le Normand était si habitué à voir trembler quiconque devant lui que l'émoi du prétendu moine n'éveilla pas ses soupçons

— Qui es-tu, père, demanda-t-il, et d'où viens-tu ?

— Je suis un pauvre serviteur de saint François. En traversant ces bois, je suis tombé entre les mains des outlaws — *quidam viator incidit in latrones*, dit l'Écriture — ; ils m'ont donné l'ordre de venir ici et d'y remplir les devoirs de mon ministère auprès de deux personnes condamnées par votre honorable justice.

— Quel est le nombre de ces bandits ?

— *Nomen illis legio*, vaillant chevalier. Ils sont légion.

— Leur nombre ? clairement ! sinon, gare à ma colère, malgré ton froc et ton cordon.

— Hélas ! *eructavit cor meum*, j'avais l'esprit bouleversé par la terreur. Je crois bien que, yeomen et paysans, ils pouvaient être un demi-millier.

— Quoi ? s'écria de Bois-Guilbert, qui entrait à cet

instant, les guêpes se rassemblent en tel nombre ! Il n'est que temps d'exterminer cette engeance.

Prenant Front de Bœuf à part, il ajouta :

— Connais-tu ce moine ?

— Je ne l'ai jamais vu. Il doit appartenir à quelque couvent éloigné.

— Eh bien ! que ce tondu fasse son métier auprès de ces pourceaux de Saxons ! Nous lui confierons ensuite un message pour la compagnie franche de de Bracy.

La détention avait attisé la colère de Cedric ; il arpentait la pièce à grands pas, tantôt monologuant, tantôt apostrophant Athelstane, qui attendait avec stoïcisme le dénouement de l'aventure en digérant son déjeuner sans se soucier du reste.

— *Pax vobiscum*, dit Wamba en entrant, et en déguisant sa voix.

— *Salvete et vos*, répondit Cedric. Dans quel dessein viens-tu mon père ?

— Pour vous préparer l'un et l'autre à la mort.

— A la mort ! Si scélérats soient-ils, ils n'oseront pas.

— Compter sur leur humanité, mes frères ! autant brider un cheval fougueux avec un fil de soie. Songez plutôt aux péchés que vous avez commis.

— Mieux vaut mourir en homme que vivre en esclave. Prépare-nous donc, saint prêtre, ajouta Cedric, à ce passage d'une vie dans l'autre.

— Un moment, dit le bouffon, reprenant sa voix naturelle, un moment, notre oncle. Il faut y regarder à deux fois avant de faire le grand saut.

— Sur mon âme ! s'écria Cedric, cette voix...

— Ouf, mon noble maître, c'est bien celle de ton fou fidèle.

Il releva son capuchon.

— Si tu avais suivi les avis de ce fou, tu ne te trouverais pas dans un tel embarras... mais, grâce à ce fou, tu n'y resteras pas longtemps.

— Que veux-tu dire ?

— En prenant ce froc, ce capuchon et ce cordon, tu vas sortir du château tout à ton aise, mon bon maître. Tu me laisseras ton manteau et ta ceinture pour exécuter à ta place la dernière pirouette.

— Ils te pendront, mon pauvre Wamba.

— Cela ne sera pas un déshonneur pour toi.

— Wamba, parle franc : un secours apparaît-il prochain ?

— Il s'agit bien d'apparence ! A deux pas d'ici, cinq cents hommes sont rassemblés ; ce matin, j'étais l'un de leurs chefs ; ma marotte était un bâton de commandement. Pars, mon maître, adieu ! Sois indulgent au pauvre Gurth et au chien Fangs, et accroche mon bonnet à clochettes dans la grande salle de Rotherwood en souvenir d'un fou fidèle.

La voix de Wamba avait pris un accent mi-comique, mi-ému, qui tira des larmes des yeux du rude Saxon.

— Tant que le dévouement sera honoré sur terre, ta mémoire vivra, mon bon Wamba, mais confiance ! Je trouverai le moyen de vous sauver tous, Lady Rowena, Athelstane, et toi avec eux.

Soudain, une idée lui vint :

— Sauf quelques mots de leur maudit normand, je ne parle que le saxon : comment me faire passer pour un frère ?

— Rien de plus simple, mon maître. *Pax vobiscum*





est un merveilleux talisman, même pour eux. Allez et venez, buvez et mangez, bénissez ou excommuniez. *Pax vobiscum*. La formule est aussi efficace pour un moine que le balai pour une sorcière. *Pax vobiscum*. On varie le ton, et le tour est joué.

— *Pax vobiscum*, je n'oublierai pas. Adieu donc, Athelstane, adieu, mon pauvre fou, dont le cœur vaut mieux que la tête. Ou je vous sauve, ou je reviens mourir avec vous.

Après avoir quitté ses compagnons, Cedric suivait un passage voûté, étroit et ténébreux, quand une femme, soudain, surgit devant lui

— *Pax vobiscum*, marmotta-t-il en se rangeant du côté de la muraille.

— *Et vobis, quaeso, domine reverendissime, pro misericordia vestra*, continua l'inconnue.

Il n'était pas rare, à l'époque, qu'un prêtre fût « sourd de son oreille latine ».

S'oubliant, Cedric répondit en parfait saxon :

— Je n'entends pas très bien...

Il se tut aussitôt, maugréant en lui-même :

— La peste soit de Wamba et de son talisman. A la première passe je romps ma lance !

La femme semblait saisie d'étonnement.

— Viens avec moi, mon père, tu ne connais pas ce château, je te guiderai. Il faut que je te parle.

Dès qu'elle eut fait entrer Cedric, qui ne l'avait suivie qu'à contrecœur, dans une petite chambre dont elle ferma soigneusement la porte, la femme posa deux coupes sur une table, et elle le dévisagea, les yeux étincelants :

— Tu es Saxon, mon père. Inutile de le nier. Quoique je ne les entende que bien rarement, les sons de

ma langue maternelle ne trompent pas mon oreille.

— Je suis Saxon, j'en conviens, mais je suis indigne du nom de prêtre. Laisse-moi partir, je t'enverrai un de nos pères plus en état que moi d'entendre ta confession.

— Non, reste quelques instants ; le froid de la mort aura bientôt glacé ma langue et je ne veux pas mourir, comme j'ai vécu, en brute. Je ne suis pas née dans l'état misérable où tu me vois. J'étais de haute naissance, riche, heureuse, chérie, honorée ; je ne suis plus qu'une esclave avilie. J'ai été le jouet des maîtres de ce château tant qu'a duré ma beauté ; dès qu'elle s'est flétrie, je suis devenue l'objet de leur dérision. Seras-tu surpris, mon père, que je haïsse le genre humain, cette race des Normands, surtout, cause de mes malheurs ? La vieille femme décrépète, dont la rage s'exhale devant toi en vaines malédictions, peut-elle oublier qu'elle est fille du noble thane de Torquilstone, dont un froncement de sourcils faisait trembler mille vassaux ?

— Toi, Ulrique, la fille de Torquil Wolfganger, de l'ami, du compagnon d'armes de mon père ?

— De ton père ! C'est donc Cedric qui est devant moi ? Car Hereward de Rotherwood n'avait qu'un fils. Si tu es Cedric de Rotherwood, pourquoi cet habit religieux ?

— Qui que je sois, continue ton récit, plein d'horreurs, sans doute, et de crimes.

— Oui, de crimes, de crimes épouvantables, pour lesquels il n'est point de pardon. Oui, dans ce château, teint du sang noble de mon père et de mes frères, avoir vécu esclave et complice de leur assassin, c'était respirer le crime et la malédiction avec l'air pur

du ciel. Quand j'entendais prononcer le nom de Cedric, toute dégradée que j'étais, je me réjouissais à la pensée qu'il existait au monde un homme qui pouvait venger notre nation. Moi-même, j'ai goûté quelques instants de vengeance. J'ai réussi à semer la haine entre un exécrable père et son fils, non moins barbare, ce Reginald ! Elle a éclaté au milieu d'un repas nocturne : à sa propre table, mon bourreau a succombé sous les coups de son fils... Ecroulez-vous, murs qui nous entourez ! s'écria-t-elle en promenant autour d'elle des regards de folle, ensevelissez sous vos ruines tous ceux qui furent témoins de ces horreurs !

— Et que puis-je pour toi, fille du crime et du désespoir ?

— Ecoute : des forces ennemies se rassemblent autour de ce château maudit ; cours te mettre à leur tête. Quand tu verras un drapeau rouge flotter sur la tour de l'est de ce donjon, ordonne l'assaut et tu auras la victoire. Pars vers ton destin, et laisse-moi au mien !

Avant que Cedric ait pu la prier de s'expliquer, la voix de Front de Bœuf résonna :

— A quoi s'amuse donc ce fainéant de prêtre ?

— Va-t'en, dit Ulrique, va pousser le cri de guerre des Saxons !

A ces mots, elle s'enfuit par une porte dérobée, et Reginald parut.

Montrant le chemin au prétendu frère, il le fit sortir par la poterne.

— Tu vois, sire moine, ce troupeau de pourceaux saxons qui a le front de cerner mon château ? Dis-leur tout ce qui te passera par la tête sur la faiblesse de cette forteresse pour les retenir ici vingt-quatre heures,

et porte sur-le-champ cet écrit... Mais, sais-tu lire, messire prêtre ?

— Rien d'autre que mon bréviaire dont je connais les caractères ; la sainte messe, je la sais par cœur, grâce à Notre-Dame et à saint Withold.

« C'est le messager qu'il fallait », songea Front de Bœuf. Il ajouta à haute voix :

— Porte cette lettre au château de Philippe de Malvoisin.

Il lui mit dans la main un besant d'or :

— Prends ceci, mais si tu manques à ta parole, je t'arracherai ton froc, et la peau avec !

— Soit, répondit Cedric en s'éloignant à grands pas, à moins que tu ne trouves, quand nous nous reverrons, que je mérite un autre traitement.

Quand il se vit à distance du château, il se retourna vers Front de Bœuf, et jeta le besant d'or au fossé.

Front de Bœuf vit le geste qui lui parut suspect.

— Archers, cria-t-il, une flèche dans le froc de ce moine... Mais non, il n'oserait pas me trahir ! Holà ! Giles, qu'on m'amène Cedric de Rotherwood et cet autre rustre, Athelstane de Coningsburg, je crois.

Front de Bœuf n'avait vu Cedric qu'en de très rares occasions ; la salle était sombre, et Wamba se cachait le visage de sa toque et de son manteau. Le Normand ne s'aperçut pas sur-le-champ que le principal prisonnier lui avait échappé.

— Eh bien ! mes braves Saxons, s'écria-t-il railleur, que dites-vous de Torquilstone ? De par Dieu et saint Denis ! si vous ne me payez riche rançon, je vous ferai pendre par les pieds aux barreaux de ces fenêtres, jusqu'à ce que les corbeaux et les vautours aient nettoyé vos deux carcasses. Allons, quelle somme

m'offrez-vous ? Vous, d'abord, sire de Rotherwood ?

— Pas un zeste, répondit Wamba. Depuis ma naissance, j'ai toujours marché la tête en haut : or, on prétend que j'ai le cerveau tourné ; si vous la placez en bas, voilà qui le remettra peut-être d'aplomb. C'est à voir.

— Sainte Geneviève ! tonna Reginald, qui diable est cet homme ?

D'un revers de main, il fit sauter la toque du bouffon ; ouvrant son manteau, il aperçut le collier de cuivre.

— Giles ! Clément ! chiens de vassaux ! qui m'amenez-vous là ?

— Je crois pouvoir te l'apprendre, dit de Bracy qui entraînait en cet instant ; le fou de Cedric !

Nul ne put dire à Front de Bœuf ce qu'était devenu Cedric.

— Parbleu ! s'écria de Bracy, c'est lui qui a décampé sous les habits du moine.

— Et c'est moi qui lui ai ouvert les portes ! Wamba, ta folie a berné la sagesse de plus bête que toi : je te conférerai les saints ordres, avec la tonsure. Qu'on lui arrache la peau de la tête et qu'on le précipite du haut des murs. Hop là ! bouffon, va bouffonner !

— Tu me traites mieux que tu ne l'avais annoncé, noble sire ; je suis entré dans ton château simple moine ; par la calotte que tu me promets, je vais en sortir cardinal.

— Pauvre bougre, dit de Bracy en pouffant de rire, jusqu'à la mort fidèle à sa vocation ! Grâce pour lui, donne-le-moi, Front de Bœuf, il fera la joie des hommes de ma compagnie franche.



— Perds-tu l'esprit toi-même d'écouter les sornettes d'un fou quand Torquillstone est en danger ? Ne vois-tu pas que notre message n'arrivera pas ? que nous n'avons plus de secours à attendre ? L'attaque va avoir lieu d'une minute à l'autre !

— Alors, aux murailles ! Qu'on appelle de Bois-Guilbert ! Toi, Front de Bœuf, viens leur montrer ta taille de géant. De mon côté, je ne me ménagerai pas. Mais du calme, Reginald : ces outlaws auraient plus vite fait d'escalader le ciel que d'enlever Torquillstone. Aussi bien, si tu préfères traiter avec eux, pourquoi ne pas prendre pour médiateur ce franklin dont le regard caresse si amoureusement les flacons de vin ? Tiens, Saxon, rince-toi le gosier avec cette noble liqueur, et propose ta rançon.

— Mille marcs d'argent, répondit Athelstane, pour mes compagnons et moi-même.

— J'accepte si tu nous garantis la retraite de toute cette racaille. Mais l'accord ne comprend pas le juif.

— Ni sa fille, ajouta de Bois-Guilbert, qui survenait.

— Ni Lady Rowena, dit de Bracy. On ne m'enlèvera une si belle prise qu'à la pointe de la lance !

— Ni ce misérable fou, conclut Front de Bœuf. Je veux en faire un exemple à épouvanter tous les rebelles présents et futurs.

— Je suis chrétien, répliqua Athelstane, d'un ton ferme, je n'ai pas stipulé pour les infidèles. Faites d'eux ce qu'il vous plaira, mais Lady Rowena est ma fiancée, et vous m'écarterez à quatre chevaux avant que je ne renonce à elle. Quant à Wamba, il a sauvé aujourd'hui la vie de son maître, je perdrai la mienne plutôt que de souffrir qu'on fasse tomber un cheveu de sa tête.

— Ta fiancée ! s'écria de Bracy. Lady Rowena, la fiancée d'un vassal ! Tu rêves, Saxon.

Front de Bœuf avait ouvert une fenêtre qui donnait sur une plate-forme. Il s'exclama :

— Par saint Denis ! Ils sont en train de placer devant nos murs mantelets et pavois. A la lisière du bois c'est un nuage d'archers !

Il sonna du cor et rassembla ses hommes.

— De Bracy, ordonna-t-il, à toi la défense du côté de l'est ; toi, Bois-Guilbert, celle de l'ouest. Moi, je garde la tour haute. C'est partout à la fois, mes amis, que nous devons être ! Pour donner confiance à nos gens, sur tous les points où l'affaire sera chaude, il faudra nous multiplier.

Bois-Guilbert suivait du regard les travaux des assiégeants avec plus d'attention que cette brute sans cervelle de Reginald et cet étourneau de de Bracy.

— Sur ma foi, s'écria-t-il, ces gaillards mènent l'approche avec plus de science militaire que je ne m'y serais attendu.

— Regarde, lança de Bracy, là-bas... ce casque et cette armure, cet homme de haute stature, qui fait ranger les archers... Par saint Denis ! Reginald, c'est bien celui qui t'a fait, à Ashby, vider les arçons. C'est le Noir-Fainéant !

— Dieu soit loué, répliqua Front de Bœuf, s'il vient me donner ma revanche !

## CHAPITRE X

Alors qu'Ivanhoé, blessé et tombant d'épuisement, semblait abandonné du monde entier, Rebecca avait supplié son père de faire transporter le jeune chevalier dans la maison qu'Isaac habitait alors dans un faubourg d'Ashby.

A cette époque, juifs et juives exerçaient l'art de la médecine et, à voir les cures extraordinaires qui leur étaient attribuées, il y a lieu de croire qu'ils possédaient certains secrets jalousement gardés. Révérée par les gens de sa race, Rebecca était l'une de ces femmes favorisées de Dieu dont parlent les Ecritures.

A son arrivée chez Isaac, Ivanhoé était toujours sans connaissance. Ce ne fut que vers le soir qu'il recouvra ses esprits, mais il ne sortit de son long évanouissement que pour demeurer en un état de stupeur et de confusion tel, qu'il était incapable de se rappeler les circonstances qui avaient précédé sa chute.

Après un effort douloureux pour écarter les rideaux du lit, il se vit, à sa grande surprise, dans un appartement splendide meublé à l'orientale, et sa stupéfaction redoubla à l'entrée d'une femme très jeune et très belle.

Sans un mot, il se laissa panser, et ce ne fut qu'à la minute où l'apparition allait s'évanouir qu'il se décida à lui adresser la parole :

— Voudrais-tu me dire, noble demoiselle...

Elle l'interrompit :

— Je ne suis pas noble. Sache dès maintenant, sire chevalier, que celle qui te soigne n'est qu'une juive, la fille d'Isaac d'York.

Le regard d'admiration mêlée de tendresse qu'Ivanhoé avait jeté sur l'inconnue se glaça brusquement et n'exprima plus qu'une reconnaissance de commande, celle qu'un homme dans sa situation doit à quiconque, même à l'individu d'une race proscrite.

Il y avait trop de douceur dans l'âme de Rebecca pour qu'elle lui fit grief de partager les préjugés du siècle, et elle continua à lui prodiguer les soins les plus attentifs. Elle lui fit part ensuite de l'obligation où se trouvait son père de partir pour York et de leur intention de l'y garder lui-même jusqu'à complète guérison.

— Mais ne peut-on trouver, dans les environs d'Ashby, demanda-t-il aussitôt, quelque franklin saxon, quelque riche paysan, qui consente à recevoir sous son toit un compatriote blessé ?

— La plus humble des chaumières, murmura-t-elle avec un sourire attristé, te paraît donc préférable à la maison d'un juif ? Tu ne peux pourtant pas, sire chevalier, changer de demeure sans congédier le médecin, et notre famille possède de précieux secrets dont tu as déjà éprouvé l'efficacité.

— Combien de temps cette cure mystérieuse demande-t-elle encore ?

— Huit jours, si tu t'abandonnes à mes soins avec docilité.

— Si tu tiens ta promesse, par la Vierge, je te donnerai plein mon casque de besants d'or !

— D'ici huit jours tu revêtiras ton armure, mais c'est une autre grâce que je te prie de m'accorder.

— Laquelle ?

— De croire, à l'avenir, qu'un juif peut rendre service à un chrétien sans attendre de lui des besants d'or.

— Dès aujourd'hui, ce serait un crime d'en douter... mais, dis-moi, que sont devenus le Saxon Cedric, les hommes de sa suite... et cette noble demoiselle ?...

Il s'arrêta, comme s'il eût craint de profaner le nom de Lady Rowena en le prononçant dans la maison d'un juif.

— Et le prince Jean ? reprit-il, et mon fidèle écuyer ?

— Sire chevalier, je t'en supplie, du calme, tandis que je répondrai : le prince Jean a brusquement mis fin au tournoi et est reparti à toute bride vers York... Son dessein est, dit-on, de s'emparer sur l'heure de la couronne de son frère.

— De Richard ! cria Ivanhoé, et il fit un effort pour se soulever. Ne restât-il à Richard dans toute l'Angleterre qu'un seul fidèle, ce sera moi. Je défierai le plus brave des champions de Jean. S'il le faut, j'en combattrai deux en champ clos !

— Il faut d'abord ne pas tant t'agiter, dit-elle en lui touchant doucement l'épaule, repose-toi pour supporter demain les fatigues de la route.

Le départ eut lieu, en effet, dès le matin, et le voyage, sur l'ordre d'Isaac, s'effectua à marches forcées, à tel point que les gens de l'escorte le prirent mal et abandonnèrent voyageurs et bagages.

C'est dans cet embarras qu'Isaac, Rebecca et Wilfrid furent rencontrés par Cedric et Athelstane pour

tomber, peu après, avec eux, entre les mains de de Bracy.

Malgré ses défauts et ses vices, de Bracy avait gardé quelques principes de l'honneur chevaleresque. Il ne souffla mot à Front de Bœuf de l'étrange capture. Il posta deux de ses écuyers de chaque côté de la litière, avec consigne de n'en laisser approcher personne. Dès l'arrivée à Torquilstone, Ivanhoé fut transporté dans une chambre écartée et confié aux soins d'Ulrique. Mais, toute à ses projets de vengeance, la vicille Saxonne n'eut rien de plus pressé que de se faire remplacer par Rebecca elle-même au chevet du blessé.

\*  
\*\*

En tâtant le poulx d'Ivanhoé, elle frissonna, épouvantée, éperdue.

— Est-ce toi, chère Rebecca ?

La question du blessé la rappela à elle-même.

— Vois-tu, Rebecca, reprit-il, la douleur se supporte mieux que l'inquiétude. Comment porter secours à Lady Rowena et à mon père ?

Le bruit qui, au son du cor, s'était élevé dans la forteresse, se changeait maintenant en tintamarre. Des pas lourds et précipités retentissaient dans les passages voûtés et sur les escaliers menant aux barbicanes. Le cliquetis des armes couvrait les voix des hommes.

De se voir écarté du combat qui s'annonçait, Ivanhoé frémit de colère.

— Si seulement je pouvais me traîner jusqu'à cette fenêtre, suivre la bataille... des yeux au moins !

Il serra les poings.



— Non, il ne le faut pas, mais je vais m'y placer moi-même et je te dirai tout.

— Alors, couvre-toi de ce bouclier. Montre-toi le moins possible...

Le gros des assiégeants se massait face à la barbacane et, du premier coup d'œil, Rebecca vit que là serait le centre de la bataille.

— Une énorme foule d'archers, dit-elle en se retournant vers le blessé, se tient campée à la lisière du bois. Je vois un chevalier à l'armure noire dont tous semblent recevoir les ordres.

— Quelles armes sur son bouclier ?

— Une barre de fer et un cadenas, il me semble, bleu sur fond noir.

— Des chaînes et un cadenas... Qui diable peut porter ces armes ? Elles pourraient être les miennes, ajouta-t-il d'une voix amère. Pas d'autres chefs ?

— Non, pas par ici ; mais l'autre côté du château doit être attaqué, lui aussi... Ah ! les archers s'ébranlent...

Les appels aigus des cors saxons donnaient le signal de l'assaut et, des hautes murailles de Torquilstone, les trompettes et les cymbales des Normands leur répondaient.

— Et rester ici, couché, s'écria Ivanhoé, vautré sur un lit comme un moine fainéant, à l'heure où les autres se battent pour ma liberté... Les archers avancent-ils ?

— Je ne vois plus rien qu'une pluie de flèches qui éblouit les yeux.

— Des flèches contre les murs et des boulevards de pierre ! qu'en espèrent-ils, grand Dieu ?... Et le chevalier au cadenas ?

— Je ne l'aperçois plus... Ah ! si, le voilà... Il marche sur la barbacane... Ses hommes abattent à la hache les pieux et les palissades... La brèche est ouverte... Ils s'y précipitent... Ah ! Front de Bœuf est au premier rang des défenseurs ; je le reconnais à sa taille de géant... Les assaillants reculent... Ils reviennent à l'assaut, homme contre homme. On dirait la rencontre de deux flots que les vents jettent l'un contre l'autre.

Elle détourna la tête.

— Rebecca, Rebecca, regarde encore.

— Dieu de Jacob, s'écria-t-elle aussitôt, le Chevalier Noir ! Oui, Front de Bœuf et lui sont en corps à corps... Le Ciel protège les captifs et les opprimés !...

Et tout à coup, poussant un grand cri :

— Il est à bas ! Il est à bas !

— Qui est à bas, Rebecca, au nom de la Vierge !  
Qui est à bas ?

— Le Chevalier Noir !...

Puis, presque aussitôt, avec un autre cri, de joie celui-ci :

— Il se relève ! Il frappe comme s'il avait à lui seul la force de vingt guerriers... Dieu ! son épée s'est brisée... Ah ! il saisit la hache d'un yeoman, il presse Front de Bœuf. Le géant vacille comme un chêne sous la cognée du bucheron... il est tombé...

— Qui ? s'écria Ivanhoé.

— Front de Bœuf. Ses hommes d'armes se précipitent à son secours, le Templier en tête. On l'emporte dans le château... Le Chevalier Noir s'arrête...

— Sa troupe est-elle à l'intérieur de la palissade ?

— Oui... Tous ! Ils acculent les assiégés contre les dernières barrières, ils plantent les échelles, ils grim-



pent sur les épaules les uns des autres... Du haut des murs on précipite sur eux des pierres, des poutres, des troncs d'arbres... Ah ! les Normands renversent les échelles... ils ont le dessus !

— Par saint Georges ! Les Saxons ne lâchent pas la partie ?

— Non, ils reviennent à la charge... Le Chevalier Noir aborde la poterne, la hache à la main. Il pleut des pierres sur sa tête, mais il ne s'en soucie pas plus que si c'était du duvet.

Ivanhoé s'était soulevé sur sa couche.

— Rebecca ! dans toute l'Angleterre, il n'y a qu'un homme pour se battre ainsi !

— La porte de la poterne est brisée. Elle est enfoncée, elle est aux mains des assaillants !

— Mais le pont ? Le pont qui communique avec le château ?

— Le Templier vient d'en faire sauter les planches et se retire avec ses hommes.

— Et maintenant ? Regarde, Rebecca, regarde !

— Nos amis se fortifient à l'intérieur de la barrière... Ils ne lâcheront plus désormais.

— Non, c'est certain ; ah ! tout mon espoir est dans ce chevalier dont la hache a terrassé Front de Bœuf. Une barre de fer et un cadenas sur champ de sable ? Qui peut-il être ?

— Son armure est noire comme l'aile du corbeau... Il s'élance de nouveau dans la mêlée. Quel spectacle magnifique, et terrible aussi, cet homme seul triomphant d'une multitude.

— Tu viens de faire, Rebecca, le portrait du Héros. Je le jure par la dame de mes pensées, dix ans de

captivité pour combattre une seule journée à côté d'un tel chevalier !

— Calme-toi ! cette fièvre impatiente, cette soif de gloire qui te tourmente retardent ta guérison.

— Ah ! tu ne peux comprendre, Rebecca. Il n'est pas possible, à l'homme nourri de l'esprit de chevalerie, de se voir enchaîné dans l'inaction, à l'heure où de pareilles prouesses s'accomplissent presque sous ses yeux. La chevalerie, Rebecca, c'est ce qui rend la vie moins chère que l'honneur, c'est elle qui vole au secours des faibles et qui abat les tyrans. La lance et l'épée sont les seuls protecteurs de la liberté.

— Je suis fille d'une race dont le courage a fait ses preuves pour la défense de son pays ; mais, au temps où elle avait une patrie, elle n'a jamais combattu que sur l'ordre de Dieu. Le son de la trompette guerrière, hélas ! n'éveille plus Judas, et ses enfants gémissent dans la servitude... tu as raison, chevalier, il ne convient pas à une juive de parler guerres et combats...

« Qu'il connaît mal ce cœur, ajouta-t-elle en elle-même, s'il s' imagine qu'il n'est que bassesse et lâcheté ! »

Elle tourna ses yeux vers Ivanhoé.

— Il dort, murmura-t-elle, la nature a été la plus forte. Est-ce un crime de le regarder, quand c'est peut-être pour la dernière fois ?... Mon père, faut-il que ces boucles blondes me fassent t'oublier !

Elle s'enveloppa de son voile, s'assit à quelque distance du blessé et se tourna vers la fenêtre. Il lui faudrait désormais moins de courage pour affronter les dangers qui la menaçaient que pour résister aux sentiments qui envahissaient son cœur.

## CHAPITRE XI

A cette première phase de la bataille, un répit succéda. Les assiégeants se préparaient à pousser leur avantage, les assiégés à organiser la défense. Dans la grande salle du château, Brian de Bois-Guilbert et de Bracy prenaient en hâte leurs dernières dispositions.

— Est-ce vrai ? demanda Brian, Front de Bœuf est mort ?

— Non, il vit encore. Mais le dernier coup de hache qu'il a reçu ne pardonne pas. Dans quelques heures, il aura retrouvé les ombres de ses ancêtres ! C'est une grosse perte pour Jean... Mais, au présent ! Comment cette canaille d'yeomen s'est-elle battue de votre côté ?

— Comme une bande de démons !

— Vous avez pourtant, n'est-ce pas, gardé vos positions ? Par ici, malgré Front de Bœuf, nous avons perdu la barrière.

— C'est grave. Maintenant à couvert, ils vont pouvoir attaquer de plus près, s'introduire par quelque ouverture mal gardée. Le moyen d'être partout à la fois ? Nous sommes trop peu. Ne vaudrait-il pas mieux faire de nécessité vertu, traiter avec ces drôles et leur rendre les prisonniers ?

— Le château m'ensevelira sous ses pierres avant que je consente à capituler.

— Alors, aux murailles ! Jamais homme, Turc ou



Templier, n'a fait aussi peu cas que moi de la vie.

Du haut des murs, ils comprirent aussitôt que le point le plus exposé se trouvait face à la barrière, désormais aux mains des assiégeants. Le château en était, à la vérité, séparé par un fossé, et il fallait le franchir avant d'attaquer la poterne de la forteresse ; mais — Brian et de Bracy pensaient de même — l'adversaire exercerait là une poussée violente pour y fixer toutes les forces du château et pénétrer sur un autre point par surprise. De Bracy aurait donc la défense de la poterne, et de Bois-Guilbert, avec un corps de réserve d'une vingtaine d'hommes, se tiendrait prêt à se porter partout où sa présence serait nécessaire.

La barbacaë avait été enlevée au premier assaut. L'important, aux yeux du Chevalier Noir, était désormais de rendre impossible une sortie des assiégés qui leur eût rendu la maîtrise des fortifications extérieures. Mais, quelle que fût la bravoure des Saxons, ils étaient mal armés, sans discipline, sans entraînement à de telles manœuvres. Face à ces vieux guerriers normands, rompus aux combats de forteresse et munis d'armes de toute sorte, que leurs chances étaient faibles ! Le Chevalier Noir se hâta donc de faire construire un pont de bois qui permit le franchissement du fossé, en dépit de la résistance adverse.

— Braves Anglais, ordonna-t-il, dès l'ouverture de la poterne, jetez le pont sur le fossé. Suivez-moi, et sus à la porte. Que ceux qui resteront à l'arrière criblent de flèches tout homme apparaissant sur les remparts... mais toi, noble Cedric, tu n'as ni haubert ni cotte de mailles ; ce n'est pas avec ce léger casque et ce petit bouclier...

— Je n'en serai que plus leste pour escalader ces murs. Un Saxon, tu vas le voir, sire Chevalier, peut s'offrir au combat la poitrine nue, aussi hardiment qu'un Normand sous sa cuirasse d'acier.

La porte qui conduisait de la barbacane au fossé venait de s'ouvrir brusquement ; mais le pont ne livrait passage qu'à deux hommes de front. Ne comptant plus, dans l'impossibilité de surprendre l'ennemi, que sur la rapidité de l'assaut, le Chevalier Noir s'élança, suivi de Cedric. Ils atteignirent l'un et l'autre, sans incident, le bord opposé et commencèrent à la hache l'attaque de la porte de Torquillstone. Eux-mêmes, pour le moment, se trouvaient abrités des traits et des jets de pierres par les planches de l'ancien pont — détruit sur l'ordre de Front de Bœuf — qui restaient encore suspendues en arcs-boutants contre la muraille ; mais, derrière eux, leurs hommes étaient exposés de toutes parts. Les deux premiers tombèrent dans le fossé, criblés de flèches, les autres durent rentrer précipitamment dans les barrières.

La position devenait dangereuse pour Cedric et le Chevalier Noir ; elle l'eût été plus encore si les archers saxons, postés dans la barbacane, n'eussent tiré sans relâche sur les remparts pour empêcher leurs occupants de faire pleuvoir les flèches sur les deux chefs. Le péril n'en augmentait pas moins de minute en minute.

— Honte à vous, criait de Bracy à son entourage, des arbalétriers ? vous qui vous montrez impuissants devant deux hommes ! Si vous ne pouvez rien de mieux, démolissez alors ce parapet. Précipitez-en les pierres sur leurs têtes. Des pieux, des leviers ! Commencez par ce créneau.

Il désignait un énorme bloc sculpté qui dominait la poterne.

C'est à cet instant même qu'apparut sur la tour de l'ouest le drapeau annoncé par Ulrique. Locksley fut le premier à l'apercevoir.

— Saint Georges, s'écria-t-il, saint Georges et l'Angleterre ! Laissez-vous le Chevalier et Cedric attaquer seuls ? Allons, l'ermite, prouve que tu sais te battre aussi bien que dire ton rosaire. En avant ! Voyez le signal ! Torquilstone est à nous. Songez à l'honneur et songez au butin !

Il banda son arc. Sa flèche alla transpercer l'homme d'armes qui, sur l'ordre de de Bracy, s'efforçait d'ébranler la pierre du parapet. A peine le combattant le plus proche eut-il arraché l'épieu des mains du mourant, qu'atteint par un nouveau trait, il roulait dans le fossé. Nul n'osa se présenter pour prendre sa place. Chaque flèche lancée par Locksley apportait la mort.

— Bande de couards, hurla de Bracy. Un levier, Montjoie Saint-Denis !

Il se mit lui-même à l'ouvrage. Le bloc était de taille, non seulement à fracasser les planches qui abritaient Cedric et le Chevalier Noir, mais à rompre le pont jeté sur la douve. En vain, Locksley décocha coup sur coup trois flèches. Elles s'émoussèrent sur l'armure impénétrable de de Bracy. Le bloc, déjà, se détachait, quand la voix de Brian de Bois-Guilbert résonna derrière de Bracy et immobilisa son bras à la seconde du dernier effort.

— Tout est perdu, le château brûle !

— Par tous les saints du paradis, un chandelier de l'or le plus pur à saint Nicolas de Limoges, si...

— Rengaine tes vœux et écoute-moi. Réunis tous tes hommes. Fais une sortie par la poterne. Sur le pont, il n'y a que ce chevalier d'enfer et, avec lui, je ne sais qui ; jette-les dans le fossé et attaque la barbacane. Avec le reste de la garnison, je sors par la porte principale, j'attaque de l'autre côté...

De Bracy rassembla son monde et se rua vers la poterne. Au moment où il y arrivait, elle craquait sous les coups de Cedric et du Chevalier Noir.

Dans le duel qui s'engagea aussitôt, de Bracy soutint la réputation qu'il avait acquise au cours des guerres civiles. Le passage voûté, auquel conduisait la poterne, retentit d'effroyables coups, et ce fut un corps à corps sauvage entre le Normand, l'épée en main, et le Chevalier Noir, brandissant sa lourde hache d'armes. Puis, tout à coup, de Bracy vacilla : la hache, après avoir heurté le bouclier, s'était abattue sur son casque. Il tomba à la renverse.

— Rends-toi, Maurice de Bracy, dit le Chevalier Noir. Rends-toi ou tu es mort.

— Ton nom ? sinon frappe. Jamais Maurice de Bracy ne se rendra à un inconnu.

Le Chevalier Noir se pencha et murmura quelques mots à l'oreille du vaincu.

Alors, stupéfait, de Bracy répondit :

— Je me rends !

— Maintenant, reprit le Chevalier Noir, cours à la barbacane et attends mes ordres.

— Laissez-moi d'abord *vous* dire ce qu'il faut que *vous* sachiez. Wilfrid d'Ivanhoé est blessé et prisonnier dans ce château. Si l'on ne vole sur l'heure à son secours, il va périr dans l'incendie.

— Ivanhoé prisonnier ! La vie de tous ceux qui

sont entre ces murs me répondra d'un seul cheveu de sa tête. Où est-il ?

— L'escalier tournant mène à sa chambre. Je vais vous conduire.

— Non. Attends mes ordres dans la redoute. Je ne me fie pas à toi.

Demeuré seul, de Bracy suivit son vainqueur d'un regard humilié : « Il ne se fie pas à moi !... lui ai-je donné sujet de s'y fier ? » Il ôta son casque en signe de soumission ; puis il se dirigea, tête basse, vers la barbacane et rendit son épée à Locksley.

\*  
\*\*

L'incendie faisait rage, et déjà la fumée gagnait la chambre où Rebecca donnait des soins à Ivanhoé.

— Le feu ! s'écria-t-elle soudain.

— Fuis, Rebecca, fuis à l'instant. Personne ne peut plus rien pour moi.

— Nous serons sauvés tous les deux, chevalier, ou nous périrons ensemble... mais, mon pauvre père, Dieu d'Abraham !

La porte de l'appartement s'ouvrit. De Bois-Guilbert parut. Son aspect était effrayant ; son armure dorée était brisée, défoncée, ruisselante de sang.

— Ah ! Rebecca, je te trouve, enfin ! Je tiens ma parole, tu le vois, de partager avec toi la bonne ou la mauvaise fortune. J'ai bravé cent dangers pour arriver à toi... Viens, suis-moi...

— Pas seule ! Si ton cœur n'est pas d'acier, sauve aussi mon père et sauve ce chevalier blessé.

— Que la mort se présente à la pointe d'une lance ou dans les flammes, un chevalier doit savoir la regar-

der en face. Quant à un juif ! Qui pourrait se soucier d'un vieux juif ?

— Alors, barbare, plutôt que te devoir le salut, je mourrai dans les flammes.

— Tu n'as pas la liberté du choix, Rebecca ; tu m'as échappé une première fois, tu ne m'échapperas pas une seconde.

Il la saisit dans ses bras et l'emporta sous les imprécations d'Ivanhoé qui le poursuivait dans sa fuite :

— Tout ton sang, chien de Templier, me répondra de cet outrage.

Mais, déjà, le Chevalier Noir se précipitait dans la chambre.

— Sans ces cris que tu viens de pousser, Wilfrid, je ne t'aurais jamais retrouvé.

— Si tu es un chevalier, ne songe pas à moi, poursuis cet infâme, sauve Lady Rowena et le noble Cedric.

— Chacun son tour, répondit placidement le chevalier au Cadenas. Pour l'instant, c'est le tien.

Il enleva le blessé sur son épaule et, chargé de son fardeau, courut jusqu'à la poterne, où il le confia aux soins de deux archers, puis il rentra dans le château en flammes.

Les parties de l'édifice sur lesquelles l'incendie n'exerçait pas encore ses ravages étaient le théâtre d'un spectacle non moins affreux. Les assiégeants, vainqueurs, poursuivaient les défenseurs de pièce en pièce et assouvissaient dans le sang la haine qui les animait contre les hommes de Front de Bœuf. L'air retentissait du fracas des armes, des gémissements des mourants ; les planchers étaient inondés de sang.



Parmi ces scènes d'horreur et de confusion, Cedric et Gurth cherchaient partout Lady Rowena. Ils eurent le bonheur de la trouver à l'instant où, renonçant à tout espoir, elle pressait sur son cœur la croix qu'elle portait à la poitrine et adressait au Ciel les prières qu'elle croyait être les dernières. Cedric chargea Gurth de veiller sur elle et continua ses recherches. Où était Athelstane, le dernier rejeton de la dynastie saxonne ? Mais, déjà, l'astucieux génie de Wamba avait découvert le chemin de la liberté pour lui-même et pour son compagnon d'infortune.

Pendant le second assaut, au plus fort de la mêlée, le fou s'était mis à hurler de toute la force de ses poumons :

— Saint Georges et l'Angleterre ! le château est à nous !...

Et, pour confirmer la victoire, il entrechoquait les vieilles armures suspendues autour de la salle en un impressionnant tintamarre. Saisi d'épouvante, le garde placé à la porte courut porter la nouvelle au Templier, tandis que les deux prisonniers en profitaient pour disparaître.

La cour du château offrait un spectacle tragique. Bois-Guilbert avait fait baisser le pont-levis, mais le passage était difficile et dangereux ; un gros d'assailants avait déjà pris position devant la grande porte, prêt à foncer à l'intérieur, avant que le feu n'ait tout consumé.

Soulevée par le désespoir et par l'exemple de Bois-Guilbert, une poignée de Normands se battait avec fureur. A cheval, entourée des esclaves sarrasins du Templier, muette et figée par la terreur, Rebecca se tenait au milieu des combattants. Monté sur son

destrier, Bois-Guilbert se portait comme la foudre, partout où les siens réclamaient son bras, revenait auprès de la belle juive, la couvrait de son bouclier, puis, poussant son cri de guerre, s'élançait de nouveau.

En apercevant, dans le tumulte, cette femme voilée que le Templier protégeait avec tant de soin, Athelstane ne douta pas que ce fût la pupille de Cedric. Saisissant une hache d'armes échappée de la main d'un mourant, frappant à droite, frappant à gauche, il fut bientôt face à face avec celui qu'il cherchait :

— Abject renégat, cria-t-il, laisse libre celle que tu es indigne de toucher et défends-toi, chef de voleurs et d'assassins.

— Chien, lui jeta le Templier, je t'apprendrai à blasphémer le saint ordre du Temple de Sion !

Il fit faire demi-volte à son cheval, s'élança contre Athelstane et, dressé sur ses étriers, lui asséna sur la tête un effroyable coup.

Le Templier avait frappé avec une telle violence, que le manche de la masse d'armes d'Athelstane avait été brisé comme une baguette de saule. Le jeune Saxon gisait à terre, les yeux fermés, sans mouvement.

— Beauséant ! Beauséant ! s'écria Bois-Guibert. Périssent ainsi quiconque ose injurier le Temple !

Et, profitant de la consternation des assiégeants, il gagna la barbacane, suivi de ses Sarrasins et de quelques cavaliers. De Bracy, espérait-il, devait en être déjà maître. Il le héla de loin.

— Oui, Brian, je suis ici... mais prisonnier.

— Que puis-je pour toi ?

— Rien. Je me suis rendu. Je tiendrai ma parole.

Toi, sauve-toi. Les faucons sont lâchés. Mets la mer entre l'Angleterre et toi.

— Puisque telle est ta volonté, reste donc, mais n'oublie pas qu'envers toi j'ai tenu mon serment de chevalier. Quant aux faucons, peu m'importe. Les murs de Templestowe offriront au héron une retraite où il bravera leurs serres.

Sur ces mots, Brian de Bois-Guilbert prit le galop et disparut avec sa suite.

Le feu ravageait maintenant le château tout entier. Ses défenseurs avaient été massacrés jusqu'au dernier. Au sommet d'une des tours, pareille à une furie de la mythologie scandinave, environnée de flammes, Ulrique clamait l'un de ces chants guerriers que faisaient jadis entendre sur les champs de bataille les scaldes des Saxons païens. Ses longs cheveux gris flottaient au vent. L'ivresse de la vengeance se mêlait dans ses yeux au feu de la démence.

La tour sur laquelle la Saxonne s'était campée résista la dernière ; longtemps encore, on vit la femme tendre ses bras d'un air de triomphe sauvage. Enfin, la tour s'écroula avec un formidable fracas, et un silence d'horreur suivit, que Locksley fut le premier à rompre.

— Poussez vos cris de joie, archers. Le repaire des tyrans est à bas. Payez-vous de votre bravoure et portez tout le butin sous le grand chêne d'Hart Hill Walk.

## CHAPITRE XII

L'aube pointait sur les clairières quand, après une nuit passée à se reposer d'une aussi violente affaire, les outlaws se rassemblèrent autour du grand chêne d'Hart Hill Walk. Le butin était considérable. Tout fut mis scrupuleusement en commun pour que le chef en fit lui-même la distribution, selon le strict code de l'association.

Locksley prit place sur un tertre de gazon, sa troupe en demi-cercle devant lui ; il avait invité le Chevalier Noir à s'asseoir à sa droite, Cedric à sa gauche.

— Excusez ma liberté, leur avait-il dit ; dans ces forêts, le roi c'est moi... J'ai fait deux parts, noble Cedric, choisissez celle qui vous plaira pour les largesses dues à vos vassaux qui nous ont si vaillamment secondés.

— Mon âme est en deuil, brave yeoman : Athelstane de Coningsburg n'est plus. C'était le dernier rejeton du saint roi confesseur. Avec lui, toute espérance est morte. Mes gens n'attendent rien d'autre que ma présence pour transporter ses restes dans la demeure de ses ancêtres. Lady Rowena désire retourner à Rotherwood, et il lui faut une bonne escorte. Je vous aurais donc déjà quittés, si je n'avais tenu à vous voir tous réunis ici pour vous remercier, vous et vos courageux compagnons, d'avoir sauvé la vie de ma pupille, et son honneur... Mais toi, mon pauvre fou, ajouta Cedric en se tournant vers Wamba et en le serrant dans ses bras, comment te récompenser, toi

qui n'as pas tremblé de te charger des chaînes de ton maître et de sacrifier ta vie pour la sienne ?

Une larme brillait dans l'œil du thane.

— Si tu paies mes services avec des pleurs, mon bon maître, il va me falloir pleurer aussi. Et que devient, là-dedans, ma profession ? Si tu veux m'offrir une récompense, mon bon oncle, pardonne à mon camarade Gurth d'avoir dérobé une semaine à ton service pour la donner à ton fils.

— Lui pardonner ! Il mérite autre chose qu'un pardon. Approche, Gurth, mets un genou à terre... Dès cette heure, tu n'es plus serf ! Te voici homme libre, et je te donne dix acres de terre dans mon domaine de Walbrugham.

— Un forgeron et une lime ! s'écria Gurth en bondissant. Qu'on arrache ce collier du cou d'un homme libre ! Tu as doublé mes forces, mon noble maître, je combattrai maintenant pour toi avec un double courage !

Des pas de chevaux se firent entendre et, aussitôt, on vit paraître Lady Rowena, montée sur un splendide palefroi, entourée d'une escorte nombreuse d'écuyers en armes. Elle s'avança vers Locksley. Ainsi que tous les archers, il se leva pour la recevoir.

— Dieu et la Vierge te récompensent ! dit-elle, toi et tes amis, pour avoir, au péril de vos jours, embrassé la cause des opprimés. Si jamais quelques-uns de vous ont faim, Lady Rowena les nourrira. S'ils ont soif, il y a dans les caves de Rotherwood plus d'un tonneau de stout. Si les Normands vous chassent de cette forêt, Lady Rowena en possède dix autres où vous pourrez chasser le daim à votre guise.

— Merci, noble demoiselle, répondit Locksley. Dans ces bois, nous ne faisons pas toujours œuvre pie, mais la délivrance de Lady Rowena efface aujourd'hui bien des actions... d'un autre genre...

Avant de partir à son tour, Cedric voulut témoigner sa reconnaissance au mystérieux Chevalier Noir et le pressa de l'accompagner à Rotherwood.

— Je sais, lui dit-il, vous autres chevaliers, il vous plaît de promener votre fortune de par le monde à la pointe de votre lance. Mais la gloire des armes est une infidèle amante. Le jour où elle te trahira, viens dans ma demeure, non comme un hôte, mais comme un fils, ou comme un frère.

— Tu m'as appris, Cedric, à connaître la vertu des Saxons. Oui, tu me verras à Rotherwood. Bientôt, même. Mais, présentement, les affaires m'appellent d'un tout autre côté. Quand j'irai chez toi, noble thane, il se peut que je te demande un don qui mettra ta générosité à l'épreuve.

— Il est octroyé d'avance, s'agirait-il de la moitié de mes biens.

— Pas de promesse à la légère, répliqua le Chevalier au Cadenas, et, en attendant, reçois mes adieux.

Lady Rowena et Cedric disparaissaient déjà sous le couvert de la forêt.

— Vaillant guerrier, dit Locksley au Chevalier Noir, choisis dans ces dépouilles tout ce qui te plaira.

— Je n'accepte que ceci : disposer à mon gré de Maurice de Bracy.

— N'est-il pas à toi ? Il t'appartient. Heureusement pour lui ! Sinon, il se balancerait déjà à la plus haute branche de ce chêne.





— De Bracy, dit alors le Chevalier Noir, tu es libre. J'oublie le passé. Mais prends garde à l'avenir.

De Bracy s'inclina en silence. Locksley détacha le cor et le boudrier gagnés à la passe d'armes d'Ashby.

— Noble chevalier, daigne accepter ce cor que j'ai porté, et garde ce boudrier en souvenir de la journée d'hier. Si jamais — ce qui peut arriver au plus brave — si jamais tu as besoin d'un secours dans l'une des forêts qui s'étendent entre le Trent et le Tees, sonne trois notes de ce cor : *Wa, sa, ha !* et les défenseurs accourront.

Et, sonnait lui-même, il répéta les trois notes à plusieurs reprises pour les graver dans la mémoire du chevalier.

— J'accepte, brave archer. En cas d'extrême besoin, je ne chercherai pas de meilleurs alliés que toi-même et tes compagnons.

Il prit le cor à son tour et fit retentir la forêt de l'appel dont Locksley venait de lui révéler le secret.

Il venait de prendre congé lorsqu'une voix de stentor éclata :

— Place, mes bons amis, braillait l'ermite, place à votre père spirituel et à son prisonnier. Et, se frayant un passage sous les rires, il parut, tenant d'une main une pertuisane et, de l'autre, une corde dont le bout était noué autour du cou du pauvre Isaac d'York, courbé par la douleur et claquant des dents.

— Quoiqu'il soit encore bien tôt, bon ermite, s'es-claffa Locksley, je vois que tu as déjà dit, ce matin, une messe sans eau. Mais, par saint Nicolas ! quel gibier nous amènes-tu là ?

Et, s'approchant d'Isaac :

— Qu'offres-tu pour ta rançon ? Pendant que j'interrogerai un prisonnier d'une autre espèce, réfléchis, Isaac.

Et l'on vit s'avancer Aymer, prieur de Jorvaulx, encadré de deux archers. Il avait été fait prisonnier par les yeomen peu avant l'attaque du château.

— Ne serait-il pas équitable, suggéra l'un des lieutenants de Locksley, de faire fixer par le juif la rançon du prieur, et celle du juif par le prieur ?

— Idée de fou, mais elle est drôle ! Avance, Isaac. Regarde ce révérend père. C'est le prieur de la riche abbaye de Jorvaulx. Quelle rançon, d'après toi ? Tu connais, bien sûr, les revenus du couvent.

— J'ai traité plus d'une affaire avec les bons pères ; je leur ai acheté du froment, de l'orge et de la laine. Ah ! c'est une opulente abbaye ; on y fait bonne chère ; on y boit les meilleurs vins du monde. Si je possédais pareils revenus, je donnerais pour me racheter des sacs d'or et d'argent ! Six cents couronnes au moins.

— Six cents couronnes, répéta gravement Locksley. Bien parlé, Isaac. Tu as entendu, sire prieur : six cents couronnes. Jugé !

— Perdez-vous la tête ? protesta le prieur. En vendant le Christ et les chandeliers d'argent du maître-autel, c'est à peine si je trouverais la moitié de la somme. Au surplus, il me faut d'abord aller à Jorvaulx : je vous laisserai mes deux frères en otage.

— Non, sire prieur ; tu vas envoyer tes deux frères chercher ta rançon à Jorvaulx, et c'est toi que nous gardons jusqu'à leur retour.

— Si vous le préférez, suggéra Isaac, j'enverrai chercher chez moi, à York, ces six cents couronnes... dont

le révérend père me donnera, bien entendu, bon et valable reçu.

— Il te le donnera, Isaac... Par la même occasion, fais donc venir ta rançon avec la sienne !

— La mienne, mes braves seigneurs, s'écria le vieil homme, changeant de couleur. Je ne suis qu'un pauvre gueux n'ayant plus devant les yeux que la ruine et le désespoir.

— Qu'en dis-tu, père Aymer ? Le juif est-il en mesure de payer convenable rançon ?

— Si vous le tenez quitte à moins de mille couronnes, vous vous volerez vous-mêmes.

— Mille couronnes ! Dieu de mes pères, gémit Isaac. Vous voulez me réduire à la plus noire misère ? Hier, j'ai perdu ma chère enfant, aujourd'hui, vous m'arrachez tout moyen de subsister.

— Ta fille, demanda l'un des outlaws, n'a-t-elle pas des cheveux noirs et ne porte-t-elle pas un voile de soie brodé d'argent ?

— Oui, cria le vieillard, tremblant d'émotion. Que la bénédiction de Jacob descende sur ta tête, si tu peux me dire ce qu'est devenue Rebecca.

— C'est elle, à coup sûr, qu'enlevait à cheval l'orgueilleux Templier, quand il a percé nos rangs. J'avais déjà bandé mon arc, mais j'ai craint d'atteindre la femme.

— Pourquoi ton bras a-t-il hésité ? Plutôt cent fois pour Rebecca la tombe de ses pères que la captivité aux mains de cet infâme débauché !

— Ce n'est qu'un juif, dit Locksley, mais sa douleur me touche... Allons, Isaac, sois franc : une rançon de mille couronnes te laissera-t-elle nu comme un ver ?

— Pas tout à fait, lâcha le juif, que l'émotion privait de ses moyens.

— Eh bien ! nous ne serons pas intraitables. Tu nous paieras même rançon que le prieur... et même, tiens, soyons généreux, cent couronnes de moins. Il t'en restera encore cinq cents pour racheter ta fille ; mais ne perds pas une minute pour éblouir de ton or les yeux de ce Bois-Guilbert. A ce que m'ont dit nos batteurs d'estrade, tu le trouveras à la commanderie de Templestowe.

— Qui sait, intervint le prieur, si une donation à la châtelle de saint Robert n'obtiendra pas de sa miséricorde infinie la grâce de ta fille Rebecca ? Mon crédit est grand auprès du Templier. A toi de savoir mériter mon appui.

— Hélas ! s'écria le juif, de tous côtés on me dépouille. Je suis la proie de l'Assyrien et la proie de l'Egyptien.

Il se tordit les mains et retomba dans sa prostration.

— Réfléchis, Isaac, murmura Locksley à son oreille, gagne-le à ta cause ; il aime l'argent... et tu en as, je le sais bien ! Je connais le coffre de fer qui renferme tes sacs d'argent ; je connais même certaine grosse pierre, sous certain pommier de ton verger d'York, qui cache l'entrée d'un certain petit escalier menant à certaine cave voûtée...

Isaac blêmit.

— Ne t'évanouis pas, tu n'as rien à craindre de moi ; nous nous connaissons depuis trop longtemps. Te souviens-tu, Isaac, d'un inconnu, un malade, que ta fille avait, à York même, racheté des fers, qu'elle garda dans ta maison, soigna, guérit, et à qui, en le

congédiant, tu donnas une pièce d'or ? Jamais ton argent ne fut mieux placé. Cette pièce d'or-là t'épargne aujourd'hui cinq cents couronnes.

— C'est donc toi, s'écria le juif, stupéfait, qu'on appelait alors Diccon Bande-l'arc ? Il me semblait bien que ta voix éveillait en moi un vieux souvenir.

— Oui, c'est moi. Veux-tu que je me charge de négocier avec le prieur ?

— Pour l'amour du Ciel, bon Diccon, aide-moi à retrouver mon enfant.

— Mais que ton avarice ne vienne pas tout gâcher.

Locksley s'éloigna du Juif, qui le suivit pourtant comme son ombre, et s'approcha d'Aymer.

— Sire prieur, on colporte que vous aimez les vins fins, les bons chiens de chasse, les beaux chevaux ; or, voici Isaac qui serait tout aise de vous offrir une bourse pour vos passe-temps, un sac de cent marcs d'argent, pour votre intervention auprès du Templier, votre ami.

— Alors, qu'on me passe une écritoire.

La lettre à Bois-Guilbert cachetée, le prieur la tendit au juif :

— Voici ton sauf-conduit pour Templestowe ; mais, ne l'oublie pas, le chevalier est d'une confrérie qui ne fait rien pour rien.

\*  
\*\*

Ce ne fut que le lendemain de la prise et du sac de Torquilstone qu'un bruit, d'abord vague, se répandit dans York : de Bracy, Front de Bœuf et de Bois-Guilbert auraient été tués ou faits prisonniers. En apprenant la nouvelle à Jean, Waldemar redoutait d'autant



plus qu'elle ne fût vraie que les trois Normands étaient partis avec une bien maigre escorte pour enlever Cedric et ses gens.

En toute autre occasion, le prince aurait pris ce coup de main pour une bonne plaisanterie ; en ce moment, il dérangeait ses plans. Il tempêta contre ceux qui se l'étaient permis et leur reprocha vertement d'enfreindre les lois, de troubler l'ordre public et d'attenter aux propriétés.

— Si je règne jamais sur l'Angleterre, conclut-il, je ferai pendre tous ces barons-brigands devant les ponts-levis de leurs châteaux... Mais qui nous arrive ici ?

C'était de Bracy, couvert de sueur et de poussière, époumoné par une longue course à toute bride, son armure brisée et ensanglantée. Il lança son casque sur la table.

— De Bois-Guilbert est en fuite. Quant à Front de Bœuf, il a trouvé son tombeau, un tombeau brillamment illuminé sous les ruines en flammes de Torquillstone. Je suis, je crois, le seul à avoir pu m'échapper pour vous en apporter la nouvelle.

— Tu parles sur un ton bien calme de morts, de ruines et d'incendie ! observa Fitzurse.

— C'est que je ne vous ai pas encore dit le pire : Richard est en Angleterre !

— Balivernes !

— Je l'ai vu ; il m'a parlé.

Jean blêmit, chancela et se retint au dossier d'un fauteuil.

— Tu rêves, dit Fitzurse.

— Je lui ai parlé, te dis-je. J'ai été son prisonnier.

— Le prisonnier de Richard Plantagenet ? insista Jean.

— De Richard Cœur de Lion, de Richard d'Angleterre.

— Il est donc à la tête d'une troupe en armes ?

— Non, il n'avait avec lui qu'une poignée d'outlaws, qui ignoraient même qui il était. C'est pur hasard qu'il se soit joint à eux pour attaquer le château.

— Voilà bien de Richard ! l'éternel chevalier errant, toujours courant les routes et les aventures, tandis qu'il délaisse les affaires de son pays et ses propres intérêts !...

Jean fronça le sourcil.

— Il reste un moyen de nous sauver tous. Celui qui vous fait trembler voyage seul. Il faut lui couper la route.

— Ce ne sera pas moi, s'écria de Bracy. J'étais son prisonnier ; il m'a accordé merci. Je ne toucherai pas à une plume de son casque.

— Qui te parle de le faire ? Ce drôle, voyez-vous, racontera demain que je lui ai donné l'ordre d'assassiner mon frère !... Une prison suffit... en Angleterre ou en Autriche...

— La meilleure des prisons, interrompit Fitzurse, ce sera toujours celle que creuse le fossoyeur !

— Geôle ou tombeau, répliqua de Bracy, je m'en lave les mains.

— Puisqu'il refuse, c'est moi qui mènerai l'entreprise, et je m'y prépare à l'instant, conclut Fitzurse.

## CHAPITRE XIII

Juché sur la mule dont Locksley lui avait fait don, Isaac se promettait d'arriver avant la nuit à la commanderie de Templestowe, quand, à cinq milles de là, ses forces le trahirent. Il dut s'arrêter dans une petite ville où habitait précisément l'un de ses vieux amis, tout ensemble rabbin et médecin. Nathan Ben Israël le reçut avec la cordialité fraternelle qui est de tradition chez les juifs, et réussit à enrayer par son art le violent accès de fièvre causé par le chagrin et la terreur. Mais, lorsque Isaac, le lendemain matin, parla de se rendre à Templestowe, Nathan Ben Israël s'écria :

— A Templestowe ! As-tu perdu l'esprit ? Ignoristu que Lucas de Beaumanoir, leur grand maître, comme ils disent, s'y trouve en ce moment même ?

» Il vient d'arriver en Angleterre à l'improviste, le bras levé pour châtier ceux qui ont manqué à leurs vœux. Les Templiers se laissent aisément séduire par l'or, l'argent et la volupté. Mais ce Beaumanoir est d'une autre trempe. Il méprise les richesses.

— N'importe, dit Isaac, il faut que j'aille à Templestowe.

Une heure plus tard, Isaac arrivait devant le château, puissamment fortifié.

Il s'arrêta un instant sur le seuil. Comment se concilier l'accueil le moins hostile ? Le fanatisme renaissant de l'ordre n'était pas moins menaçant pour sa

race, que le désordre dans lequel des Templiers avaient jusque-là vécu.

Lucas de Beaumanoir se promenait à cette heure dans un petit jardin, situé entre les fortifications extérieures de la commanderie, et échangeait des confidences avec un chevalier revenu avec lui de la Palestine. Soldat redoutable, il réunissait sur son visage l'orgueil et l'esprit d'intolérance.

Un écuyer vint lui annoncer :

— Un juif est à la porte, grand maître, et demande à parler au frère Brian de Bois-Guilbert.

— Belle occasion, murmura Lucas de Beaumanoir, de voir clair sur les faits et gestes de ce Brian.

— On proclame partout sa vaillance.

— C'est la seule des vertus pour laquelle les Templiers d'aujourd'hui n'ont pas démérité de leurs aînés, les héros de la Croix. Mais, notre frère Brian est entré dans l'ordre, je crois, beaucoup plus par coup de tête que par vocation. Il a toujours été au premier rang de ceux qui protestent, se plaignent, résistent à notre autorité.

Jamais esclave n'approcha du pied d'un trône avec plus d'épouvante sur le visage qu'Isaac d'York vers le grand maître. Quand il fut à la distance de trois pas Lucas de Beaumanoir lui enjoignit, du geste, de ne pas aller plus avant. Alors il s'arrêta, figé sur place.

— Entends-moi bien, juif, lui dit Beaumanoir. Il ne me convient pas de perdre temps et paroles avec personne, avec toi moins qu'avec tout autre. Réponds brièvement. Et surtout, ne mens pas. Car si ta langue cherche à me tromper, de par la sainte Croix, je te la ferai arracher. Quelles sont tes affaires avec notre frère Brian de Bois-Guilbert ?

— S'il plaît à Votre Vénérable Grandeur, bégaya Isaac, je suis porteur d'une lettre adressée à ce valeureux chevalier par le respectable Aymer, prieur de Jorvaulx.

— Que te disais-je, Conrad ! En quel temps vivons-nous ! Un prieur de l'ordre de Cîteaux écrit à un soldat du Temple et, pour lui faire tenir son pli, il ne trouve rien de mieux pour messenger qu'un misérable juif ! Donne cette lettre.

D'une main tremblante, Isaac sortit les tablettes du prieur du pli de son bonnet.

— Recule-toi ; je ne touche les infidèles qu'avec mon épée. Conrad, prends cette lettre et donne-la-moi.

— Romprai-je le cachet, grand maître ?

— Pourquoi non ? N'est-il pas écrit au quarante-deuxième chapitre de notre règle qu'aucun Templier ne recevra de message, fût-ce de son père, sans le communiquer au grand maître et le lire en sa présence ?

Au premier coup d'œil une expression d'horreur se peignit sur son visage.

— Voilà une belle épître d'un chrétien à un chrétien, et tous deux ont fait profession religieuse ! Lis tout haut, Conrad. Et toi, juif, écoute. Nous aurons des questions à te poser.

*Aymer, par la grâce de Dieu prieur du couvent de l'ordre de Cîteaux, à Sire Brian de Bois-Guilbert, chevalier du saint ordre du Temple, salut.*

« Puisses-tu jouir d'une bonne santé et de toutes les faveurs de Bacchus. Quant à moi, je suis en ce moment prisonnier de gens qui ne craignent ni Dieu ni diable, qui ont osé détenir ma personne et la

mettre à rançon, et de qui j'ai appris le malheur de Front de Bœuf. Ils m'ont informé aussi que tu t'es échappé avec la belle sorcière juive, dont les yeux noirs t'ont ensorcelé. Je me réjouis de te savoir en sûreté, mais je t'engage à te tenir sur tes gardes, relativement à cette seconde magicienne d'Endor ; car je suis instruit que votre grand maître, qui ne donnerait pas un pois chiche de tous les yeux noirs du monde, arrive de Normandie pour vous ôter l'envie de rire et pour amender votre joyeuse vie. Je t'en avertis donc, afin qu'il te trouve veillant, comme le dit le saint texte : *inveniantur vigilantes*. Le père de la belle juive, le riche Isaac d'York, m'ayant demandé une lettre en sa faveur, je lui donne celle-ci et te conseille d'accepter une rançon pour sa fille. Il est en état de te donner de quoi en trouver cinquante autres, avec moins de risques ; j'espère en avoir ma part, quand nous ferons, en véritables frères, quelque partie de plaisir où il ne faudra pas oublier la bouteille. *Vinum laetificat cor hominis*. Adieu jusqu'à cet heureux moment.

« Fait dans le repaire des brigands, vers l'heure des matines.

*Signé : AYMER, Pr. S.M. Jorvolciensis.* »

— Qu'en penses-tu, Conrad ? Un repaire de brigands, n'est-ce pas la place qui convient à un tel prieur ?

Et, se tournant vers Isaac :

— Ta fille est prisonnière de Brian de Bois-Guilbert ?

— Oui, révérend seigneur, et tout ce qu'un homme pauvre peut offrir...



— Contente-toi de répondre. Ta fille exerce-t-elle l'art de guérir ?

— Oui, digne seigneur, elle a donné ses soins au chevalier et au yeoman, à l'écuyer et au vassal. Nombre de gens pourraient vous certifier qu'ils ont été guéris par elle, quand tout autre secours humain avait été inefficace. Mais la bénédiction du Dieu de Jacob est sur elle.

— N'opère-t-elle pas ces guérisons miraculeuses par le moyen de paroles magiques, de talismans et de mystères cabalistiques ?

— Non, révérend chevalier, uniquement par celui de baumes d'une grande vertu.

— Qui lui en a donné le secret ?

— Une femme de notre nation.

— Son nom ?

— Miriam, répondit Isaac en frissonnant.

— Miriam, juif, cette abominable sorcière dont le corps fut brûlé sur le bûcher et les cendres jetées aux vents ! Qu'il m'en arrive autant et à tout mon ordre si je ne traite pas son élève de la même façon ! Qu'on jette ce juif à la porte, et, s'il revient, qu'on le tue. Quant à sa fille, nous agirons envers elle selon les droits du Saint-Office.

Malgré ses gémissements, ses supplications et ses offres de plus en plus fortes, le pauvre Isaac fut chassé sur-le-champ et ne put que courir en toute hâte chez Nathan Ben Israël. Il avait, jusque-là, tremblé pour l'honneur de sa fille ; il tremblait maintenant pour ses jours.

Aussitôt, Lucas de Beaumanoir convoquait en sa présence Albert de Malvoisin, commandeur de Templestowe.

— Ainsi donc, sire commandeur, dans cette maison consacrée à Dieu et au saint ordre du Temple, un de nos frères a amené une femme, une juive, et vous le saviez !

Malvoisin lut sa perte et celle de Bois-Guilbert dans les yeux de Beaumanoir ; il se tut, cherchant sa réponse.

— Parlez. Comment avez-vous toléré qu'un de nos frères souillât cette maison en y faisant entrer une sorcière ?

— Une sorcière ! Que les saints anges nous gardent !

— Nierez-vous que Rebecca, la fille d'Isaac d'York, ce misérable usurier, l'émule de l'infâme Miriam, se trouve à cette heure dans votre commanderie ?

— Votre sagesse, grand maître, vient de m'illuminer. Je ne pouvais revenir de ma stupéfaction à voir un si noble chevalier s'éprendre avec une telle passion des charmes de cette jeune juive. Mais j'en prends à témoin sainte Madeleine et les onze mille vierges, si j'ai eu le tort d'accueillir cette fille sous ce saint toit, ce n'était que dans l'espoir, en la tenant cloîtrée, de guérir notre frère d'un égarement insensé... que je m'explique à présent !

— Peut-être, en effet, Brian de Bois-Guilbert mérite-t-il la pitié plus encore que le blâme...

— Il serait regrettable que l'ordre perdît l'une de ses meilleures lances, à l'heure où il a besoin de tous ses enfants. Brian a, de sa seule main, tué plus de trois cents Sarrasins.

— Le sang de ces chiens maudits a été une offrande agréable aux saints qu'ils blasphèment. Quant à cette odieuse sorcière, qui a osé envoûter l'un des soldats

du Temple, elle mourra. Qu'on prépare la grande salle du château.

Albert de Malvoisin salua et se retira ; mais son premier soin fut de mettre Bois-Guilbert au courant de ce qui venait de se passer.

— Tu as laissé ce vieux radoteur apprendre la présence de Rebecca dans la commanderie ?

— J'ai tout fait pour la lui cacher, mais tu n'as rien à redouter : tu es une victime de la sorcellerie. Rebecca, sorcière, va être jugée comme telle. Je dois préparer la grande salle du jugement

— Non, de par le Ciel !

— Les choses ne traînent pas, quand la sentence est prononcée d'avance.



La grosse cloche de Templestowe venait de sonner ses douze coups, quand Rebecca entendit résonner des pas dans l'escalier qui conduisait à la pièce où on l'avait enfermée. La porte s'ouvrit. Albert de Malvoisin et Conrad de Montfichet parurent, suivis de quatre gardes vêtus de noir et portant des hallebardes.

— Lève-toi, fille maudite, lui jeta le commandeur, et viens ! Tu vas être traduite devant le tribunal du grand maître de notre saint ordre.

— Le dieu d'Abraham soit loué ! Me dire que je vais comparaître devant un juge, si hostile soit-il à ma race, c'est m'annoncer que je vais trouver un protecteur. Permettez-moi de prendre mon voile.

Ils descendirent l'escalier d'un pas lent et grave, suivirent une longue galerie et, par une large porte à deux battants, se trouvèrent dans la vaste salle où le grand maître avait établi son tribunal.

Pendant qu'elle traversait la foule des écuyers et des hommes d'armes, bras croisés et tête inclinée, Rebecca sentit qu'un inconnu lui glissait un papier dans la main ; elle le prit inconsciemment, puis, après une seconde de réflexion, jugea bon de le garder. La pensée qu'elle avait un ami parmi tous ces gens lui donna le courage de lever les yeux quand elle eut gagné la place qui lui était assignée.

La salle était bondée de gardes armés de pertuisanes et, dans le fond, remplie d'une foule qu'avait attirée la curiosité de contempler face à face un grand maître et une sorcière.

En face de l'accusée, revêtu de son ample manteau blanc, le grand maître tenait en main le bâton mystique.

— Vaillants et révérends, commandeurs et chevaliers de notre saint ordre, mes frères et mes enfants, et vous, chrétiens de toutes classes, nous avons mandé en notre présence une juive nommée Rebecca, fille d'Isaac d'York, connue par les sortilèges et les talismans auxquels elle a eu recours pour égarer et séduire le cœur d'un chevalier, l'un des premiers par le rang et l'honneur, notre frère Brian de Bois-Guilbert, dont le bras a fait des prodiges de valeur en Terre sainte et a purifié les saints lieux par le sang des infidèles.

» Pour qu'un tel homme ait tout à coup oublié ce qu'il devait à ses vœux, à son caractère et à ses frères, qu'il ait jeté sur une juive un regard de concupiscence, qu'il ait, enfin, poussé la démence jusqu'à l'amener dans l'une de nos commanderies, ne faut-il pas qu'il ait été possédé de l'esprit malin ? Si nous pouvions penser autrement, nulle considération hu-

maine ne le mettrait à l'abri du châtiment. Mais si, par quelque sortilège, Satan s'est emparé de son esprit, notre devoir est de le plaindre et non de le châtier, de tourner le glaive de notre indignation sur l'agent du démon qui a voulu le perdre. Levez-vous donc, vous qui avez connaissance des faits et rendez témoignage à la vérité, afin de nous permettre de voir si notre justice peut être apaisée par le châtiment de cette juive, ou si nous devons, le cœur saignant, sévir contre notre frère.

Avec l'outrance coutumière à l'esprit du populaire, dès qu'il s'agit d'un événement dramatique, plusieurs témoins vinrent prodiguer des détails exagérés ou imaginaires sur les dangers auxquels Brian de Bois-Guilbert s'était exposé en sauvant la fille d'Isaac du château en flammes.

Un tumulte s'éleva alors dans la partie de la salle où s'était massé le public. Beaumanoir en ayant demandé la cause, on apprit qu'il se trouvait là un paralytique à qui Rebecca, par un baume merveilleux, avait rendu l'usage de ses membres.

C'était un paysan, un Saxon. Il ne se souciait nullement de se présenter devant le tribunal et tremblait qu'on ne lui fît un crime de devoir sa guérison à une juive. Il fallut le traîner de force devant le grand maître. A vrai dire, il n'était pas complètement guéri et se servait encore de béquilles. Ce fut à contrecœur et larmoyant qu'il fit cette déclaration.

Il y avait deux ans, à York, travaillant comme menuisier au service d'Isaac, il avait été brusquement saisi par une attaque de paralysie qui l'avait pour un long temps cloué au lit ; seuls, les remèdes de Rebecca, et surtout le fameux baume, lui avaient, en grande

partie, rendu l'usage de ses membres. Le précieux pot d'onguent avait même été accompagné d'une pièce d'or.

— S'il plaît à Votre Gracieuse Révérence, ajouta l'homme, je ne crois pas que Rebecca soit une fille de Satan ; toutes les fois que j'ai employé son remède, j'ai d'abord fait le signe de la croix et récité un *Pater* et un *Ave* et il n'en a pas moins bien agi.

— Silence, esclave ! il sied à des brutes comme toi, travaillant pour une race maudite, de venir vanter ici des cures dues au pouvoir de l'enfer ! L'as-tu sur toi, ce baume ?

Comme à regret, le Saxon tira de sa poche une petite boîte dont le couvercle portait, gravés, des caractères hébreux. N'était-ce pas la preuve suffisante qu'elle sortait de l'officine du diable ? Avant de la toucher, Beaumanoir se signa, puis il lut l'inscription : *Le lion de la tribu de Juda a vaincu.*

La déposition terminée, le paysan pria timidement qu'on lui rendît le baume qui lui avait été si salutaire.

— Quel est ton nom, drôle ? demanda le grand maître, en fronçant le sourcil.

— Higg, fils de Snell.

— Eh bien ! Higg, fils de Snell, sache qu'il vaut mieux rester paralytique toute sa vie que de devoir sa guérison à des infidèles qui tiennent du démon le pouvoir de dire : *Lève-toi et marche !* qu'il vaut mieux ravir à ces infidèles leurs trésors de vive force qu'accepter leurs dons ou se mettre à leurs gages. Retire-toi.

— N'en déplaise à Votre Révérence, la leçon vient, hélas ! trop tard pour moi. Je ne suis plus bon à rien, mais je dirai à mes deux frères qui travaillent



chez le riche Nathan Ben Samuel, que Votre Grande Maîtrise estime plus légitime de le voler que de le servir loyalement.

— Qu'on emmène cet insupportable bavard ! cria Beaumanoir, décontenancé par la réponse.

Higg, fils de Snell, se perdit dans la foule, en jouant des béquilles. Mais, s'intéressant au sort de sa bienfaitrice, il se dissimula dans un coin de la salle.

Sommée de découvrir son visage, Rebecca releva son voile. Sa beauté excita un murmure d'admiration.

« Pour émouvoir le cœur de Bois-Guilbert, pensèrent tous les chevaliers, était-il besoin d'autres sortilèges ? »

On appela les derniers témoins. C'étaient deux hommes d'armes qu'Albert de Malvoisin avait achetés. Quoique scélérats endurcis, la vue de celle qu'ils allaient accabler, son extraordinaire beauté et sa pathétique noblesse parurent les interdire un instant. Un coup d'œil sévère du commandeur Malvoisin leur rendit leur sang-froid. Avec une précision qui aurait paru suspecte à des juges moins prévenus, ils prodiguèrent aussitôt les détails les plus insignifiants et les plus mensongers : Rebecca monologuait souvent en une langue inconnue ; elle chantait des chansons aux paroles incompréhensibles ; ses robes étaient d'une coupe étrange ; ses bagues portaient, gravées, des devises cabalistiques et son voile était brodé de caractères mystérieux...

Autant de vaines allégations qui, dans ce siècle d'ignorance et de superstition, suffisaient à prouver le commerce de Rebecca avec les puissances des ténèbres.

Bien plus, l'un de ces deux soldats avait assisté,

de loin, à la scène dramatique entre Bois-Guilbert et Rebecca, lorsque celle-ci avait été à deux doigts de se précipiter de la plate-forme. Elle s'était alors soudain métamorphosée en un cygne d'une blancheur éclatante, avait volé autour du donjon de Torquilstone et, enfin, regagné la fenêtre pour y reprendre sa forme première !

La moitié de ces dires eût suffi pour faire déclarer sorcière, n'eût-elle pas été juive, n'importe quelle femme.

Les suffrages de ses assesseurs recueillis, le grand maître demanda alors à Rebecca d'un ton solennel, si elle avait quoi que ce soit à alléguer contre la sentence de condamnation qu'il allait prononcer.

— Invoquer votre pitié, répondit-elle d'une voix frémissante, ce serait aussi vain que lâche, à mes yeux. Vous dire que soulager les malades et les blessés d'une autre religion que la mienne ne peut offenser le fondateur reconnu de ma foi et de la vôtre, cela ne me servirait pas davantage. Vous affirmer qu'il n'y a qu'imposture dans ce qu'ont prétendu ces deux hommes, à quoi bon ? Mais c'est à toi, Brian de Bois-Guilbert, c'est à toi que j'en appelle : l'inculpation dont on me charge n'est-elle pas fausse et calomnieuse ?

Elle se tut. Tous les regards se tournèrent vers le Templier. Il garda le silence.

— Réponds, mon frère, dit Beaumanoir, si l'ennemi qui est en toi le permet.

Bois-Guilbert était à tel point bouleversé par les passions qui se combattaient dans son cœur, que ses traits en parurent affreusement convulsés. Un moment encore, il resta silencieux, puis, tout à coup,

il lança un regard à Rebecca et lui cria d'une voix sourde :

— Le papier ! Le papier !

— Voici une nouvelle preuve, dit Beaumanoir. La victime des sortilèges de cette juive ne peut, malgré tous ses efforts, que désigner le papier, le fatal papier sur lequel elle a, sans doute, écrit les mots cabalistiques qui le condamnent au silence.

C'est d'une tout autre manière que Rebecca interpréta le cri du Templier. Elle se rappela brusquement le morceau de parchemin qui, à son entrée dans la salle, lui avait été glissé dans la main ; elle y jeta un coup d'œil à la dérobée. Alors, elle lut en caractères arabes :

« *Demande le combat judiciaire et un champion.* »

— Rebecca, reprit le grand maître, tu n'as rien, tu le vois, à espérer du témoignage du chevalier Brian de Bois - Guilbert ; il est toujours en proie à son ennemi intérieur. Qu'as-tu à dire d'autre ?

— Vos propres lois m'offrent une suprême chance de sauver ma vie. Je suis innocente. Je réclame le jugement de Dieu.

— Qui daignera lever la lance pour une sorcière ? être le champion d'une juive ?

— Dieu me suscitera un défenseur. Il ne se peut pas que, dans la généreuse Angleterre, il ne se trouve pas un chevalier prêt à combattre pour la justice...

Et Rebecca jeta son gant brodé aux pieds de Lucas de Beaumanoir.

La noblesse du geste frappa Beaumanoir lui-même. Il se signa néanmoins trois fois pour conjurer les sortilèges et prononça l'ultime admonestation :

— Confesse tes fautes, jeune fille, abjure tes

erreurs, embrasse notre sainte religion, et le bonheur pour toi sera possible encore dans ce monde et dans l'autre. La maison d'un ordre austère t'accueillera, tu y prieras, tu y feras pénitence. A ces conditions, je t'accorde la vie.

— Pardonnez - moi, interrompit - elle. Je ne suis qu'une femme, incapable d'argumenter sur les vérités de ma religion, mais je puis mourir pour elle. Permettez-moi seulement de vous demander si vous m'accordez le combat judiciaire.

— Regarde ce gant, et compare-le aux gantelets qui couvrent nos mains : même différence entre ta cause et celle du Temple ; car c'est notre ordre que tu défies.

— Mettez mon innocence dans l'un des plateaux de la balance ; le gant de soie l'emportera sur le gantelet de fer.

— Ainsi, tu t'obstines dans le refus des aveux ?

— J'y persiste, noble seigneur.

— Qu'il soit donc fait ainsi qu'il est requis. Que le jugement de Dieu décide.

— *Amen !* répondirent les commandeurs.

— *Amen !* répétèrent les chevaliers, et, après eux, l'assemblée tout entière.

— Qui devons - nous, révérends frères, désigner pour être notre champion ?

— Brian de Bois-Guilbert, déclara aussitôt le commandeur Goodalricke. C'est lui qui est en cause.

— Il est vrai, dit Beaumanoir. Albert de Malvoisin, remets à Brian de Bois-Guilbert le gage de bataille. Frère, ajouta-t-il, s'adressant à ce dernier, tu com-

battras avec courage et sans douter du triomphe du bon droit. Toi, Rebecca, nous te donnons trois jours francs pour trouver ton champion.

— Le délai est bien court, pour qu'une étrangère, et d'une autre religion que la vôtre, puisse rencontrer un homme qui consente à risquer pour elle sa vie et son honneur ?

— Il ne peut être prolongé : le combat doit avoir lieu en notre présence, et de puissants motifs nous appellent ailleurs dans quatre jours.

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! répondit Rebecca.

— Bien parlé, dit Beaumanoir, le combat aura lieu au champ Saint-Georges qui dépend de notre commanderie. Si ton champion succombe, Rebecca, ou s'il ne se présente personne pour combattre pour toi, tu périras de la mort réservée aux sorcières. Que le jugement soit consigné sur nos registres et qu'on en fasse lecture publique.

Après avoir écouté, les bras croisés, immobile et silencieuse, Rebecca demanda l'autorisation de communiquer avec ses amis pour les avertir et trouver un champion.

— Juste demande, dit Beaumanoir, choisis ton messager.

— Y a-t-il quelqu'un ici, s'écria Rebecca, tournée vers l'assemblée, qui, par amour de la justice ou dans l'espoir d'une belle récompense, veuille rendre service à une femme innocente ?

Personne ne répondit. Personne n'osa, en présence du grand maître, montrer de l'intérêt pour une juive qu'il venait de condamner comme sorcière.

— Est-il possible, reprit-elle, que, sur le sol de l'Angleterre, je sois privée du dernier espoir de salut, d'une charité qu'on ne refuserait pas au pire des criminels ?

Alors, un homme sortit de la foule : Higg, fils de Snell.

— Je ne marche qu'avec des béquilles, dit-il, mais si je puis encore me mouvoir, je te le dois. Fasse le Ciel que mes jambes d'infirmes réparent la faute de ma langue !

— Entre les mains de Dieu, le plus faible peut briser les fers de Judas. Pour porter mon message, un limaçon est un courrier aussi sûr que l'aigle.

Elle jeta à la hâte quelques mots en hébreu sur un morceau de parchemin que lui tendit le chapelain.

— Recherche Isaac d'York, Higg, remets-lui ce billet. Voici de quoi louer un cheval et payer tes dépenses.

Par un heureux hasard, Higg n'eut pas besoin d'aller loin. A un quart de mille de la commanderie, il aperçut deux hommes à cheval qu'à leurs toques jaunes il reconnut pour être des juifs. Ayant appris que le grand maître instruisait le procès d'une sorcière, Isaac et Nathan rôdaient en effet autour de la commanderie, mais n'osaient y pénétrer.

Higg s'arrêta devant eux, et, après une brève explication, tendit à Isaac le billet de Rebecca. Au premier coup d'œil jeté sur le parchemin, le vieil homme changea de couleur et s'affaissa sur le sol, évanoui. Il ne revint à lui que pour pousser des gémissements désespérés.

Nathan prit le billet.



*A Isaac, fils d'Adoni Kam,  
que les Gentils nomment Isaac d'York.*

« Mon Père,

« Je suis condamnée à mort pour un crime dont la seule pensée m'est inconnue, pour le crime de sorcellerie. Si l'on peut trouver un homme vaillant qui défende ma cause, de la lance ou de l'épée, suivant la coutume des Nazaréens, au champ de St-Georges, dans les trois jours à compter de celui-ci, Dieu lui donnera peut-être la force de faire triompher l'innocence. Wilfrid, fils de Cedric, que les Gentils nomment Ivanhoé, consentirait, je crois, à prendre les armes pour moi ; mais est-il en état de revêtir l'armure ? Apprends-lui quel péril de mort me menace ; il a des amis parmi les puissants et peut-être pourra-t-il me trouver un protecteur. Si Dieu veut, mon Père, que tu sois privé de ta fille, quitte aussitôt cette terre de sang, retire-toi à Cordoue où ton frère vit, heureux et tranquille, à l'ombre du trône du Sarrasin Boabdil. Envers la race de Jacob, les Maures sont plus humains que les Nazaréens d'Angleterre. »

#### CHAPITRE XIV

Dès qu'il eut quitté Locksley et ses compagnons, le Chevalier Noir coupa court à travers la forêt pour gagner le prieuré de Saint-Botolph où Gurth et Wamba, après la prise du château, avaient conduit Ivanhoé. Au sortir d'un long entretien avec celui-ci, il se décida à gagner Coningsburg.

— Ton père, mon cher Wilfrid, s'y trouve sans aucun doute, à cette heure, pour les funérailles d'Athelstane et je désire voir vos amis saxons faire avec eux plus ample connaissance que par le passé. Tu m'y rejoindras ; la réconciliation, j'en fais mon affaire.

Ivanhoé se déclara prêt à l'accompagner sur-le-champ.

— Non, Wilfrid, tes blessures sont à peine fermées. Si tes forces te le permettent, tu partiras demain. Je n'emmène aujourd'hui que l'honnête Wamba, qui, selon l'humeur du moment, jouera auprès de moi le rôle de chapelain ou celui de bouffon.

— Je vous suivrai de tout cœur, s'écria Wamba. Je meurs d'envie d'assister au festin des funérailles. S'il n'est pas magnifique, s'il y manque quoi que ce soit, je gage qu'Athelstane va surgir de son cercueil pour gourmander intendant, cuisiniers et échansons ! Le spectacle vaudra d'être vu. Et puis, chevalier, je compte sur votre valeur pour signer avec mon maître la paix définitive.

— Sire Chevalier du Cadenas, puisque tu n'acceptes pas d'autre nom, je crains que tu n'aies pris pour guide un fou bien bavard. Mais il a deux qualités : le meilleur des chasseurs de daims ne connaît pas la forêt aussi bien que lui, et sa fidélité est d'acier.

— S'il sait me montrer la route, je ne serai pas fâché que son bavardage me la rende plus courte. Adieu, mon cher Wilfrid, et, encore une fois, pas de départ avant demain.

Il tendit sa main à Ivanhoé qui la porta à ses lèvres, monta à cheval et s'éloigna, accompagné de Wamba.

Wilfrid les suivit des yeux jusqu'à ce que les arbres les eussent dérobés à sa vue, puis il rentra dans le château.

Malgré les objurgations du Chevalier Noir, son impatience ne lui permettait pas d'y rester longtemps ; il demanda aussitôt une entrevue au prieur qui s'empressa d'accourir. Puis, descendant l'escalier avec plus de rapidité et de souplesse qu'on ne l'aurait attendu d'un homme encore affaibli par ses blessures, il enfourcha lestement une haquenée.

Cependant, le Chevalier Noir, suivi de Wamba, s'enfonçait toujours plus avant dans les profondeurs de la forêt, tantôt fredonnant une chanson apprise de quelque troubadour amoureux, tantôt encourageant par ses questions le babillage du bouffon, et la conversation devint peu à peu un savoureux mélange de chants et plaisanteries.

Il avait relevé la visière de son casque, dont la mentonnière demeurait fermée ; seul, apparaissait le haut de son visage.

— Je paierais cher, s'esclaffa soudain le Chevalier au Cadenas, pour que Locksley, notre hôte du grand chêne, ou son joyeux chapelain nous entendent.

— Et moi, je ne me soucierais guère d'avoir des yeomen pour auditeurs, si je ne voyais ce cor se balancer à votre baudrier.

— C'est un gage de la bonne amitié de Locksley. Il est probable que je n'aurai pas à m'en servir ! Trois notes, a-t-il dit, et une nuée de braves archers surgirait pour nous assister.

— Sans cette garantie, je penserais, sire chevalier : à Dieu ne plaise que nous les croisions ! Mais on peut encore, dans ces bois, faire pire rencontre !

— Et laquelle ? Il ne s'y trouve, je pense, ni loups, ni ours.

— Les hommes d'armes de Malvoisin. Par ces temps d'insécurité, une demi-douzaine d'entre eux sont plus redoutables qu'une ou deux douzaines de loups affamés. Une seconde question, sire chevalier : si nous en trouvions deux seulement sur notre route, que ferais-tu ?

— Je les clouerais à terre de la pointe de ma lance.

— S'ils étaient quatre ?

— Je les régèlerais de la même coupe.

— S'ils étaient six ? N'aurais-tu pas recours au cor de Locksley ?

— J'appellerais à l'aide contre une pareille racaille, qu'un chevalier balaie devant lui, comme feuilles au vent ! Non, vraiment !

— Laisse-moi, sire chevalier, examiner de plus près un cor qui possède une telle vertu.

Le Chevalier Noir détacha le cor suspendu à son baudrier et le tendit à Wamba, qui le passa sur-le-champ à son cou.

— *Tra li ra la*, fit le bouffon en sifflant à voix basse les notes magiques. Je connais ma gamme aussi bien qu'un autre.

— Qu'est-ce à dire ? Rends-moi ce cor.

— Contente-toi, sire chevalier, de le savoir en sûreté. Quand la Valeur et la Folie voyagent de compagnie, la seconde se charge du cor, car c'est elle qui a le meilleur souffle.

— Wamba, tu passes la mesure.

— Point de violence, sire chevalier. Sinon la Folie te montrera qu'elle a une bonne paire de jambes et elle laissera la Valeur se débrouiller dans les bois.

— Ah ! tu t'y entends à trouver le défaut de la cuirasse, s'esclaffa le chevalier. Soit, garde le cor, mais avançons sans tant traîner.

— Voici donc la Valeur et la Folie réconciliées. Ou je me trompe fort, ou il y a là-bas, dans ce taillis, certaine compagnie qui nous attend... Oui, sire chevalier, je vois briller quelque chose qui m'a tout l'air d'un morion, et ces broussailles me semblent on ne peut plus propres à cacher des clercs de saint Nicolas.

— Par ma foi, tu as raison, Wamba.

Et le Chevalier Noir referma brusquement son casque.

Il n'était que temps : au même instant, trois flèches volaient déjà, parties de l'endroit suspect. L'une le frappa au front et lui aurait traversé le cerveau, si la visière avait été relevée ; le bouclier, suspendu à son cou, para les deux autres.

— Allons, Wamba, du courage et sus à cette canaille !

Il poussa son cheval dans le taillis : sept hommes d'armes, qui y étaient embusqués, s'élancèrent aussitôt sur lui. Trois pointes de lances l'atteignirent, mais elles se brisèrent comme si elles eussent rencontré une tour d'airain. Les yeux du Chevalier Noir flamboyaient derrière les ouvertures du casque.

— Que signifie, bandits ?

— Mort au tyran ! répondirent les assaillants de toutes parts.

— Par saint Edouard et saint Georges, nous avons des traîtres ici !

Et, à chaque invocation, l'un des adversaires roulait à terre.

Si déterminés qu'ils fussent, les assaillants se

tenaient maintenant hors de portée d'un bras qui ne se levait que pour donner la mort, et le Chevalier Noir était en passe de régler leur compte à tous ses adversaires, lorsqu'un cavalier, revêtu d'une armure bleue, qui jusque-là était demeuré à l'écart, fondit sur lui, la lance levée ; mais, au lieu d'en frapper l'homme, il la pointa contre sa monture qui s'affaissa, mortellement blessée.

— C'est le trait d'un lâche ou d'un félon, s'écria le Chevalier Noir, entraîné par la chute de son cheval.

Tout se passa si rapidement que Wamba n'eut que le temps de saisir le cor et de lancer les trois notes que, dans l'émoi de la bataille, il n'avait pas oubliées.

Redoutant, sans doute, l'arrivée de quelque renfort, ce qui restait des hommes d'armes recula et, quoique bien pauvrement armé, Wamba en profita pour s'élancer vers le Chevalier Noir et l'aider à se relever.

— Misérables couards ! s'écria le Chevalier Bleu, n'avez-vous pas honte de fuir comme des lièvres, au son d'un cor ?

Fouettée par l'injure, la bande revint à la charge, et le Chevalier Noir se trouva bientôt acculé contre un chêne, l'épée à la main. C'était le moment que guettait le cavalier à l'armure bleue pour changer de lance et foncer au galop. Mais Wamba prévint l'attaque et, suppléant à la force par l'agilité, il bondit derrière le cheval et lui trancha les jarrets d'un revers de son couteau de chasse. L'homme et la bête s'écroulèrent. La situation du Chevalier Noir n'en demeurerait pas moins des plus critiques. Pressé de trois côtés, épuisé par des efforts surhumains pour parer les coups qu'on lui portait sans relâche, il sentait ses forces près de le trahir, quand une flèche, lancée par



une main invisible, vint transpercer son plus proche adversaire. A la même seconde, toute une troupe d'archers, Locksley et l'ermite de Copmanhurst en tête, surgissait en trombe, s'abattait sur les assaillants et, en un clin d'œil, les couchait au sol.

Le Chevalier Noir remercia ses libérateurs avec un air de noblesse que nul n'avait encore remarqué en lui ; car, jusque-là, tous le tenaient plutôt pour un soldat de fortune que pour un homme de haut rang.

— Avant de vous assurer de ma gratitude, mes amis, je veux savoir, dit-il, quels sont ces gens qui m'ont attaqué sans provocation. Lève donc, Wamba, la visière du casque de ce cavalier bleu, leur chef, à coup sûr.

Meurtri par sa chute, empêtré sous son cheval, celui-ci ne put ni fuir ni résister.

— Vaillant et courtois chevalier, railla le bouffon, permets que je sois ton armurier, après avoir été ton écuyer servant. Je t'ai aidé à descendre de cheval ; laisse-moi te débarrasser de ce casque.

Ce disant, et sans autre cérémonie, il en dénouait déjà les cordons. Roulant dans l'herbe, le casque découvrit au Chevalier Noir un visage que celui-ci reconnut avec stupéfaction.

— Waldemar ! Toi, un seigneur de ta naissance, t'abaisser à une telle scélératesse !

Les yeux du chevalier lancèrent des éclairs, mais il se contint. La main appuyée sur son front, il resta un moment silencieux, contemplant Fitzurse sur le visage de qui luttait la honte et l'orgueil.

— Tu ne demandes pas merci ! dit-il enfin.

— Celui qui est sous les griffes du lion sait qu'il n'en doit pas attendre...

— Le lion ne se repaît pas des cadavres rencontrés sur sa route. Sans que tu m'en pries, je te laisse la vie. Mais tu quitteras l'Angleterre sous trois jours pour aller cacher ton infamie dans ton château de Normandie. Locksley, tes gens ont pris, je le vois, les chevaux de ces bandits. Qu'on en donne un à ce chevalier et qu'on le laisse aller !

— La voix de celui qui vient de commander a droit d'être obéie ; autrement, je décocherais à ce scélérat une flèche qui lui épargnerait les fatigues du voyage.

— Tu as le cœur d'un Anglais, Locksley, et tu ne te trompes pas en pensant que j'ai droit à ton obéissance : je suis Richard, roi d'Angleterre.

A ces mots, lancés avec un air de majesté digne du rang et du caractère de Richard Cœur de Lion, la troupe des yeomen s'agenouilla et prêta aussitôt le serment de fidélité.

— Relevez-vous, mes amis, dit Richard, dont la bonne humeur l'emportait déjà sur la colère, relevez-vous. Les services que vous avez rendus effacent toutes les fautes que vous avez pu commettre. Soyez toujours des sujets loyaux... tâchez aussi de mener désormais une vie plus régulière. Quant à toi, mon brave Locksley...

— Que votre Majesté ne me nomme plus Locksley. Mon souverain a le droit de connaître mon véritable nom... un nom qui, je le crains, n'a que trop souvent frappé ses oreilles. Je suis Robin Hood, de la forêt de Sherwood.

— Ah ! s'écria Richard, le roi des outlaws, le prince des bons compagnons ! Qui n'a pas entendu ton nom ? Il est parvenu jusqu'en Palestine. Sois assez

assuré, brave Robin Hood, que rien de ce que tu as pu faire pendant mon absence et dans ces temps troublés ne sera jamais allégué contre toi.

— *Confiteor ! Confiteor !* murmura d'un ton de soumission une autre voix s'élevant derrière Richard. C'est tout le latin dont je dispose en ce moment. Je confesse mes fautes et j'en implore l'absolution.

Richard se retourna. Le joyeux ermite de Copmanhurst était à genoux, son rosaire à la main, mais une expression goguenarde laissait deviner que dévotion et crainte n'étaient que de commande.

— Ah ! c'est toi, saint ermite. Redoutes-tu que ton diocésain n'approuve pas le zèle avec lequel tu sers Notre-Dame et saint Dunstan ? N'aie pas peur, Richard d'Angleterre n'a jamais trahi les secrets confiés autour des bouteilles !... Cependant, mon honnête frère, je crois que, pour ton bien et celui de l'Eglise, il serait sage de te défroquer et de prendre place dans mes gardes. En attendant, j'accorde au pauvre clerc de saint Dunstan le droit de chasse sur mes domaines de Warncliffe. Trois daims par saison, gare à toi, pas un de plus !

— Avec la grâce de saint Dunstan, que Votre Majesté en soit assurée, je tâcherai en toute humilité d'opérer le miracle de la multiplication des daims.

— Je n'en doute pas et, comme la venaison altère, mon sommelier te fournira chaque année un tonneau de vin des Canaries, un autre de Malvoisie et trois tonnes d'ale de première qualité.

— Et pour saint Dunstan ?

— Une chape, une étole et un tapis... Mais ne mêlons pas choses saintes et plaisanteries.

En ce même moment deux nouveaux personnages faisaient leur apparition.

C'était Ivanhoé, monté sur la haquenée du prieur de Botolph, et Gurth, se pavanant sur le destrier de son maître.

A la vue de Richard couvert de sang, environné d'une demi-douzaine de cadavres et d'un monde d'outlaws, Wilfrid fut saisi d'une surprise et d'un embarras extrêmes. Devait-il s'adresser au roi ou au Chevalier Noir ? Richard le tira d'hésitation.

— Richard Plantagenet s'est fait connaître, Wilfrid. Il est entouré ici de cœurs véritablement anglais, quoique la tête chaude de ces braves les ait parfois emportés un peu loin !

— Sire Wilfrid d'Ivanhoé, dit à son tour Robin Hood en s'avancant, permets-moi d'ajouter, non sans fierté, que, parmi tous ses sujets, le roi n'en a pas de plus fidèles que mes compagnons et moi-même.

— Je le crois, puisque tu es du nombre ; mais que signifient ce carnage, ces morts, le sang dont les armes du roi sont couvertes ?

— Il y a eu trahison, répondit Richard. Grâce à Robin Hood et à ses hommes, les traîtres ont reçu leur dû... A propos, n'es-tu pas toi-même traître à ta parole ? Tu m'as désobéi.

— Mes blessures ne sont plus maintenant que piqures d'épingle. Mais, vous-même, noble prince, pourquoi exposer votre vie en courant seul l'aventure ? Vos jours ne sont-ils pas plus précieux que ceux d'un chevalier errant ?

— Richard Plantagenet n'aspire à d'autre renommée qu'à celle que confèrent la lance et l'épée.

— Mais votre royaume, sire, menacé de guerre civile ? votre couronne en danger ? vos sujets exposés à tous les maux, s'ils perdaient leur souverain ?

— Ah ! mon royaume, mes sujets ! s'écria Richard d'un ton amer. Les premiers d'entre eux me paient de mes folies en même monnaie. L'un de mes plus fidèles serviteurs, Wilfrid d'Ivanhoé, se permet de contrevenir à mes ordres et de régaler son roi d'un sermon. De nous deux, lequel a le droit d'adresser des reproches à l'autre ? Ecoute, Wilfrid, le temps que j'ai passé incognito, et que je dois encore passer de même, il le fallait pour que mes plus sûrs alliés puissent rassembler leurs forces. A cette heure-là seulement, le retour de Richard sera publiquement annoncé ; car il se trouvera, dès lors, à la tête d'une armée capable d'étouffer toute rébellion. D'Estouteville et Bohun ne seront en état de marcher sur York que dans vingt-quatre heures ; Salisbury arrive du Sud ; Multon et Percy arment dans le Nord, et j'ai reçu, de Warwick, des nouvelles de Beauchamp. Le chancelier s'assurera de Londres. Si je m'étais montré trop tôt, c'est alors, Wilfrid, que j'aurais couru des dangers dont n'auraient pu me tirer ni ma lance ni mon épée.

Ivanhoé s'inclina, soupira et se tut. Il ne savait que trop combien il était inutile de contredire son trop chevaleresque souverain.

Richard, d'ailleurs, se tournait déjà vers Robin Hood :

— Roi des outlaws, disait-il, reprenant son air jovial, n'aurais-tu pas vivres et rafraîchissements à offrir à ton confrère en royauté ? Ce petit exercice face à ces coquins m'a donné un appétit !...

— Je l'avoue à Votre Majesté, nos provisions ne consistent guère qu'en...

— En venaison ? Pardi ! Tant mieux, c'est ce qui me plaira le plus pour l'heure. D'ailleurs, un roi n'a pas le temps de tuer son gibier et ne doit pas trouver mauvais que d'autres s'en chargent.

Robin Hood montra le chemin, et Richard le suivit, plus heureux qu'il ne l'aurait été, entouré de ses nobles, au milieu de sa cour. Tout ce qui sentait l'aventure et la fantaisie l'enchantait. Dans ce roi à cœur de lion vivait un chevalier de roman. Aussi, son règne fut-il la course d'un météore éblouissant, mais auquel succédèrent rapidement de profondes ténèbres. Ses exploits inspirèrent ménestrels et troubadours ; son règne ne valut à l'Angleterre aucun de ces bienfaits solides et stables que l'Histoire se plaît à célébrer.

Richard d'Angleterre présida donc sous un grand chêne un étrange festin de proscrits. On rit, on chanta plus encore, on fit étalage de maintes prouesses, en violation des lois du pays, devant celui-là même qui avait la mission quasi divine d'en imposer le respect. Mais Robin Hood eut la sagesse de mettre fin à la fête avant que la gaieté, la bière et le vin eussent par trop échauffé la tête de ses hommes.

## CHAPITRE XV

Richard et ses trois compagnons arrivèrent sans encombre en vue du château de Coningsburg, quelques minutes avant le coucher du soleil.



Une grande bannière noire, flottant au faite de la tour, annonçait qu'on n'avait pas encore célébré les obsèques du feu maître. Elle ne portait aucun emblème ; les armoiries, récentes encore dans la chevalerie normande elle-même, étaient inconnues des Saxons ; mais une autre bannière, suspendue à la porte, sur laquelle figurait un cheval blanc, symbole d'Hengist et de ses guerriers, d'un dessin aussi fruste que la peinture, disait la nation et le rang du défunt.

A cette époque, les funérailles étaient un temps d'hospitalité sans réserve ; les passants eux-mêmes étaient conviés. Le nom glorieux, la richesse d'Athelstane avaient donné toute sa force à la coutume ancestrale. Lorsque Richard et ses compagnons eurent passé la palissade, ils eurent sous les yeux un spectacle qui ne semblait guère se concilier avec le motif de ce rassemblement bariolé. Ici, les cuisiniers rôtaient en plein air des moutons, des veaux et des bœufs tout entiers ; là, on défonçait des tonneaux d'ale ; ailleurs, des groupes de gens de toute condition s'empiffraient de viandes ; des serfs saxons, à diminus, s'enivraient et se gorgeaient, à en oublier la faim et la soif souffertes pendant plus de six mois. Jongleurs et bouffons, eux-mêmes, étaient là et, de cette immense foule, s'élevaient tour à tour les gémissements rituels des hommes et les cris aigus des femmes.

Richard et Ivanhoé firent leur entrée dans une immense salle en rotonde qui occupait à elle seule le troisième étage du château. Wilfrid gardait toujours la moitié du visage couverte d'un pli de son manteau et ne devait la révéler à son père qu'au signal du roi. Autour d'une vaste table de chêne, avaient pris place douze représentants des plus

nobles familles saxonnes ; tous des hommes d'âge ou des vieillards ; car, à l'exemple d'Ivanhoé, la plupart des jeunes gens avaient, à cette époque, rompu les barrières qui séparaient depuis un demi-siècle vainqueurs et vaincus. L'air grave de ces personnages, leurs yeux baissés, leurs regards affligés, contrastaient avec l'orgie qui battait son plein au-dehors.

En voyant entrer Richard, qu'il ne connaissait que sous le nom de Chevalier Noir ou Chevalier du Cadenas, Cedric se leva et le salua à la mode saxonne, en levant à la hauteur des yeux un gobelet de vin avec la formule traditionnelle : *Waës haël !* Richard, qui n'était pas étranger aux coutumes de ses sujets anglais, prit la coupe que lui présentait l'échanson et rendit le salut : *Drink haël !* Le même cérémonial fut observé à l'égard d'Ivanhoé, mais, de crainte qu'on ne le reconnût à la voix, Wilfrid se contenta d'une inclinaison de tête.

Alors, Cedric quitta la table, offrit sa main à Richard et le conduisit dans une chapelle étroite, pratiquée dans l'un des arcs-boutants. Devant un autel et un crucifix de pierre, était posé un cercueil et, de chaque côté, des prêtres à genoux, le rosaire aux doigts, chantaient à mi-voix des hymnes et des psaumes avec la plus spectaculaire dévotion. C'étaient des moines du couvent voisin de Saint-Edmond. Outre cent marcs d'or, déjà comptés pour le repos de l'âme de son fils, la mère d'Athelstane avait annoncé son intention de laisser, à sa mort, tous ses biens au monastère, pour assurer des prières perpétuelles à la mémoire de son mari, de son fils et d'elle-même. Aussi, le couvent tout entier s'était-il transporté à Conings-

burg, à l'exception du frère sacristain qui était boiteux.

A l'exemple de Cedric, Richard et Ivanhoé s'agenouillèrent devant le cercueil, se signèrent et murmurèrent une brève prière, puis ils suivirent le thane saxon vers le petit oratoire qui donnait dans la chapelle. Une femme était là, debout, dont le visage offrait encore des traces de la beauté majestueuse qui l'avait distinguée quelque trente ans auparavant.

— Noble Edith, dit Cedric, après un instant de silence, voici de dignes étrangers qui viennent honorer de leur présence les obsèques de votre malheureux fils et prendre part à notre douleur. Celui-ci (il désignait Richard) est le chevalier qui a combattu si vaillamment pour celui que nous pleurons tous.

— Qu'il reçoive mes remerciements, répondit Edith. Hélas ! il n'a pas plu à Dieu que sa bravoure pût sauver l'avenir de ma maison. Ma reconnaissance n'en est pas moindre. Que tous les devoirs de l'hospitalité lui soient rendus, ainsi qu'à son compagnon.

Après un dernier salut à la mère cruellement frappée, les deux chevaliers prirent, avec Cedric, un escalier tournant qui les mena à un appartement d'où venait un chant, lent et mélancolique. C'était un hymne que Lady Rowena et quelques jeunes filles de haut lignage chantaient à la gloire du défunt.



Le thane allait se retirer, laissant ses hôtes à eux-mêmes, quand Richard l'arrêta ;

— Noble Cedric, laisse-moi t'en faire souvenir ; quand nous nous séparâmes, il n'y a pas longtemps,

tu m'as promis un don, en remerciement de l'aide que nous t'avions prêté. Je viens te le demander.

— Il est octroyé d'avance, noble chevalier. Mais en un si triste moment...

— Je le sais, Cedric, mais le temps presse. Peut-être, d'ailleurs, l'instant n'est-il pas si mal choisi. En fermant la tombe d'Athelstane, ne devrions-nous pas y déposer tous les vieux ressentiments, tous les préjugés aussi...

— Sire Chevalier du Cadenas, coupa le Saxon, le don que je te dois ne peut se rapporter qu'à toi-même. Quant à ce que tu nommes mes préjugés, je m'étonne qu'un inconnu...

— Aussi, je n'y attache d'importance que dans la mesure où mon intérêt le commande. Jusqu'à cette heure, tu n'as vu en moi que le Chevalier Noir ou le Chevalier du Cadenas. Sache-le, Cedric : celui qui est devant toi se nomme Richard Plantagenet.

— Richard d'Anjou ! s'exclama Cedric.

— Non, Richard d'Angleterre, dont le plus ardent désir est de voir tous ses enfants unis, sans distinction de race. Cedric, digne thane, ton genou ne plierait-il pas devant ton roi ?

— Il n'a jamais plié devant un Normand.

— Réserve donc ton hommage jusqu'au jour où je t'aurai prouvé qu'il est dû à celui qui protégera également Saxons et Normands.

— Prince, j'ai toujours rendu justice à ta vaillance et à ton mérite. Issu du sang de Mathilde, fille de Malcolm d'Ecosse, tu as des droits, je te l'accorde, à la couronne d'Angleterre, mais, quoique de lignée royale saxonne, Mathilde n'était pas héritière du trône.

— Je ne veux pas discuter mes titres ; mais jette les yeux autour de toi. Qui trouves-tu à m'opposer ?

— N'es-tu donc venu ici que pour me faire souvenir que la race de nos maîtres légitimes est éteinte, quand la tombe du dernier de ses rejetons n'est pas encore fermée ? C'est un acte de témérité.

— Non, par la sainte Croix, c'est un acte de justice. Les hommes de courage doivent toujours s'accorder une mutuelle confiance... mais, revenons à ce que je te rappelle : je requiers de toi, Cedric, sous peine d'être tenu pour infidèle à ta parole, de rendre ton affection paternelle au vaillant chevalier Wilfrid d'Ivanhoé, ton fils ! Cette réconciliation m'est chère à un double titre : le bonheur de mon ami, mon désir d'éteindre entre mes sujets tout motif de divisions.

— Est-ce lui qui se tient auprès de toi ? demanda Cedric d'une voix qui trahit son émotion.

— Mon père ! s'écria Ivanhoé, en se découvrant le visage et en tombant à ses pieds, pardonnez-moi !

— Je te pardonne, Wilfrid. Le fils d'Hereward est esclave de sa parole... même donnée à un Normand, ajouta-t-il en souriant. Mais, désormais, prends le costume de tes ancêtres ; plus de ces habits courts, plus de ces panaches de plumes, plus de ces souliers à pointe. Celui qui veut redevenir le fils de Cedric ne doit pas renier les aïeux de Cedric... Maintenant, parle : je devine ce que tu vas me dire... Lady Rowena portera pendant deux ans le deuil d'Athelstane qui devait être son époux. C'était la coutume de nos ancêtres saxons ; ils rougiraient de nous si nous la violions. L'ombre d'Athelstane en sortirait de son tombeau.

Cedric avait à peine prononcé ces mots que la porte s'ouvrit avec fracas.

Athelstane ! Couvert de son linceul, blême, les yeux fous. C'était une ombre, en effet, échappée de la tombe... Cedric recula, épouvanté, et Ivanhoé se signa trois fois. Richard s'écria : *Benedicite !* qu'il fit suivre d'un juron français : *Mort de ma vie !* Au même moment, le château tout entier retentit de cris affreux.

— Saisissez ces coquins de moines ! hurlaient des voix. Jetez-les dans les cachots !... Non, du haut des murs !

— Pour Dieu ! dit Cedric, si tu es un être vivant, parle. Si tu es un esprit, parle encore ! Pourquoi as-tu quitté le séjour des morts ?... Que puis-je pour le repos de ton âme ?... Parle !

— Laisse-moi souffler ! répondit le spectre avec un calme parfait... Si je suis vivant ? Autant qu'on peut l'être après avoir vécu de pain et d'eau pendant trois jours. Trois siècles !

— Mais, noble Athelstane, je t'ai vu, de mes yeux, renversé par le Templier dans la cour de Torquilstone...

— Tu as mal vu, sire Chevalier. Toutes mes dents sont en bon état... je te le prouverai à table dans un instant. Ce n'est d'ailleurs pas la faute du Templier ! Ah ! le coup était bien asséné ; mais l'arme lui a tourné dans la main. Je suis tombé, pourtant, sans connaissance, et n'ai retrouvé mes sens... que pour me réveiller entre les planches d'un cercueil, dans la chapelle de Saint-Edmond ! J'éternuai, je poussai un cri, et j'allais me lever, quand l'abbé et le sacristain accoururent, mi-effrayés, mi-consternés de trouver vivant un homme dont ils se voyaient déjà les héri-

tiers. Je demandai du vin, mais ils durent y mêler quelque drogue : car, à peine l'eus-je avalé que je m'endormis d'un sommeil de plomb. Je revins à moi, une seconde fois, pieds et poings liés, dans un cachot humide et obscur. Je cherchais en vain à m'expliquer mon incroyable aventure, lorsque la porte grinça sur ses gonds. Deux sacripants de tonsurés entrèrent et s'époumonèrent à me persuader que j'étais en purgatoire... J'étais en enfer !... J'avais reconnu la voix du gros abbé. Ah ! il me parlait d'un autre ton, ce frocard, quand il s'empiffrait de chevreuil à ma table !

— Reprends haleine, cher Athelstane, et conte ton histoire à loisir. Elle est aussi merveilleuse qu'un roman.

— Oui, mais un roman réel. Un pain d'orge et une cruche d'eau, les misérables ! Eux que mon père et moi avons enrichis, quand ils n'avaient pour toute ressource que de cajoler les pauvres serfs, de leur soutirer quelques tranches de lard et quelques mesures de grains... payables en prières. Dussé-je être excommunié, je les enfumerai dans leur tanière.

— Comment t'es-tu tiré d'un tel pas ? Leurs cœurs se sont laissé toucher ?

— Leurs cœurs ! Des rochers se laissent-ils fondre par le soleil ? Sans un extraordinaire charivari, qui s'est produit, ce matin, dans leur repaire, j'y serais encore. J'entendis leurs cloches et leurs psaumes, puis le bruit de leur départ ; et j'attendis longtemps ma triste pitance. Enfin le sacristain goutteux arriva, d'un pas titubant, et son entrée emplit la petite crypte d'une odeur d'épices et de vin qui me ragaillardit. Je mangeai, je bus, je repris forces et courage. Un rai de lumière, filtrant par la porte, me fit voir qu'elle



était entrouverte. Le sacristain avait bien donné le double tour et poussé le verrou extérieur ; l'état de sa cervelle ne lui avait pas permis de s'apercevoir que le pène était resté en dehors de la gâche. Le flacon aidant, la vue de ce rayon de lumière m'inspira. Le bout de la chaîne passée autour de mon corps était bien scellé dans la muraille, mais comment le fer lui-même aurait-il pu résister à l'humidité de ce maudit cachot ? Il était à demi rongé par la rouille, quelques violentes secousses, et j'étais libre.

» Traînant après moi toute cette ferraille, j'escaladai l'escalier aussi lestement que le peut un homme diminué par trois jours de jeûne et je me trouvai dans une pièce où un gros frère en froc et en capuchon tenait tête, gobelet en main, à mon digne sacristain. Ils étaient l'un et l'autre plus qu'entre deux vins. Le linceul qui pendait de mes épaules et le bruit de mes fers me transformèrent à leurs yeux en habitant de l'autre monde ; le frère me regarda bouche bée, les yeux écarquillés, et fit un grand signe de croix ; mais, quand il me vit culbuter le sacristain d'un coup de poing, il revint à la réalité et m'allongea un coup formidable du gros bâton noueux appuyé contre sa chaise.

— Notre frère Tuck, sans doute, dit Richard à Ivanhoé.

— Diable ou moine, peu importe ! Il me manqua et je me jetai sur son gourdin. Il ne jugea pas à propos de me le disputer et grimpa quatre à quatre un petit escalier. Au lieu de le poursuivre, je m'emparai du trousseau de clefs de son acolyte et ouvris le cadenas de ma chaîne. J'avalai en hâte quelques verres de vin, laissai l'homme étendu sur le plancher

et me précipitai aux écuries. Mon beau palefroi me salua d'un hennissement. Deux secondes après, je galopais sur la route de Coningsburg.

» Tout le monde s'enfuyait à mon approche. Par crainte d'être reconnu et de retomber entre les mains de ces chiens de moines, j'avais, en effet, soigneusement gardé mon linceul. Je crois, pourtant, que je n'aurais jamais réussi à rentrer chez moi si l'on ne m'avait pris, en fin de compte, pour un jongleur venant égayer de ses farces les gens rassemblés pour pleurer à mes funérailles. Le temps d'embrasser ma mère que vous verriez maintenant éperdue de joie... de manger un morceau, et me voici, mon noble ami.

— Et tu me retrouves, Athelstane, toujours prêt à délivrer la race saxonne de l'esclavage.

— Ah ! Qu'on ne me parle plus de délivrer personne ! C'est bien assez que je me sois délivré moi-même. Ma gloire à moi, ce sera de châtier ce brigand de moine.

— Fi ! brave ami, dit Cedric, oublie ces misérables. Une carrière magnifique s'ouvre devant toi. Profite de l'occasion qui réunit ici tous les grands thanes saxons et dis à ce prince normand, à Richard d'Anjou, que, tout Cœur de Lion qu'il est, il ne conservera pas sans lutte la couronne d'Angleterre, quand vit encore un descendant du saint Roi Confesseur.

— Eh quoi !... ce chevalier serait le noble roi Richard ?

— Richard Plantagenet ; mais point n'est besoin de te dire qu'il est venu ici librement. Nous ne devons ni lui faire injure ni le retenir prisonnier. Richard est notre hôte.

— Et je sais aussi ce que je dois à mon roi. Me

voici, ajouta-t-il, fléchissant le genou, prêt à lui rendre hommage.

— Mon fils, s'écria Edith, songe au sang royal qui coule dans tes veines.

— Prince dégénéré, gronda Cedric, songe à la liberté de l'Angleterre.

— Ma mère, et toi, mon ami, trêve d'exhortations ! Je surgis du tombeau plus sage que je n'y étais descendu. On m'a obligé, jusqu'à présent, à courir de château en château, par monts et par vaux. Qu'ai-je gagné ? De la fatigue, des indigestions, des coups, des emprisonnements... et trois jours au pain sec et à l'eau ! Fini pour moi ! Je ne veux être roi que dans mes domaines... et mon premier acte de souveraineté, c'est de pendre ce bandit d'abbé.

— J'espère pourtant, dit Cedric, que tu n'as pas l'intention de délaisser Lady Rowena ?

— Soyons franc, mon bon Cedric. Lady Rowena aime mieux le petit doigt du gant de ton fils Ivanhoé que toute ma personne. D'ailleurs, la voici. Elle-même en conviendra. Ne rougissez pas, ma belle parente. Il n'y a pas de honte à préférer un brillant chevalier à un franklin campagnard. Mais ne riez pas, non plus. Un linceul et une figure émaciée par le jeûne, il n'y a pas de quoi rire ! Donnez-moi votre main, ou plutôt, prêtez-la-moi. Et toi, Wilfrid d'Ivanhoé, approche. Je renonce en ta faveur... mais où diable est passé Wilfrid ? s'exclama-t-il après s'être retourné. Ai-je la berlue ? n'était-il pas ici, il y a une minute ?

On chercha partout Ivanhoé, on l'appela. En vain. Il avait disparu et l'on apprit qu'un juif avait demandé à lui parler. Après quelques mots de conver-

sation, Wilfrid, suivi de Gurth, avait quitté Coningsburg.

— Si je pouvais croire, belle Rowena, que ce départ si soudain n'ait pas les plus graves motifs, je reprendrais mes droits...

Mais, déjà, Lady Rowena n'était plus là !...

— Ah ! s'esclaffa Athelstane, on a bien raison de le dire : de tous les animaux, la femme est celui auquel il faut le moins se fier... excepté les abbés et les moines. Que je sois un païen, si je ne m'attendais pas à des remerciements, et même à un chaste baiser de gratitude. Ce linceul maudit est ensorcelé : tout le monde me fuit comme la peste. Noble Richard, je ne m'adresse plus qu'à toi et t'offre à nouveau foi et hommage.

A son tour, Richard s'était évanoui. On sut bientôt de Wamba, qu'il s'était lancé dans la cour du château, avait rappelé le juif, l'avait contraint à monter sur un autre cheval et l'avait entraîné derrière lui à une allure infernale...

## CHAPITRE XVI

C'est à Templestowe, ou, plus précisément, dans la plaine de Saint-Georges que devait avoir lieu le combat judiciaire où se déciderait le sort de l'infortunée Rebecca. De toutes parts, la foule accourait comme à une fête villageoise et, déjà, la masse des curieux s'agglomérerait autour de la lice qui allait être le théâtre de la tragédie.

A l'une des extrémités de l'enceinte, sur une estrade, un trône était réservé au grand maître, des sièges attendaient les commandeurs et les chevaliers. L'enseigne de l'ordre, le *Bauséant*, flottait au vent. A l'autre bout de la lice, le bûcher, son sinistre poteau, et quatre esclaves noirs, immobiles, sans un regard pour tout ce peuple qui les considérait avec une secrète épouvante.

La grosse cloche de Templestowe ébranla l'air. Au lugubre signal, tous les yeux se tournèrent vers la porte de la commanderie.

Le pont-levis s'abaissa, les portes s'ouvrirent, et l'on vit sortir du château un chevalier portant l'étendard de l'ordre, précédé de six trompettes, suivi par les commandeurs et une double file de chevaliers. Ensuite, monté sur un superbe destrier, s'avancait Lucas de Beaumanoir ; derrière lui, Brian de Bois-Guilbert, armé de pied en cap, et ses deux écuyers, portant la lance, l'épée et le bouclier. Quoique ombragés en partie par la grande plume qui flottait à son casque, ses traits étaient ceux d'un homme que bouleversaient les plus intenses passions. Il était d'une pâleur mortelle.

A sa droite et à sa gauche, ses parrains : Conrad de Montfichet et Albert de Malvoisin, sans armes, avec la robe blanche de l'ordre. Derrière eux, les simples chevaliers et le cortège des écuyers et des pages vêtus de noir. Enfin, au milieu d'une troupe de gardes à pied, Rebecca, livide. Elle marchait à pas lents, mais sans faiblir. Ses vêtements d'Orientale avaient été remplacés par une robe blanche de grosse étoffe. Une telle fermeté d'âme, une telle résignation aussi, se lisaient sur son visage, que les cœurs les plus

endurcis par le fanatisme ne pouvaient se retenir de déplorer que le démon eût fait de cette créature, d'apparence si noble, un vase d'opprobre et de perdition.

La procession fit lentement, de droite à gauche, le tour du champ clos, puis le grand maître et sa suite, à l'exception du champion et de ses deux parrains, mirent pied à terre, et Rebecca fut aussitôt conduite vers la chaise peinte en noir qui l'attendait devant le bûcher. Au premier regard qu'elle jeta sur les apprêts de l'effroyable mort, elle tressaillit et ferma les yeux, comme priant à voix basse, puis elle considéra longuement le bûcher, pour se familiariser avec le destin qui la guettait, et finit par détourner la tête.

Les trompettes sonnèrent et, du milieu de la lice, le héraut s'écria à haute voix :

— Oyez ! oyez ! oyez ! voici le chevalier Brian de Bois-Guilbert, prêt à combattre tout chevalier de noble rang qui voudra soutenir la cause de la juive Rebecca, à qui il a été permis de combattre par champion, auquel chevalier le valeureux et révérend grand maître, ici présent, accordera un juste partage du soleil et du vent, et tout ce qui peut assurer l'égalité des armes.

Les trompettes retentirent une seconde fois et un profond silence régna pendant quelques minutes.

— Nul champion ne se présente pour l'appelante, déclara Beaumanoir ; héraut, va demander à la condamnée si elle attend quelqu'un pour prendre sa défense.

Brusquement, Bois-Guilbert éperonna son cheval et,

d'un bond, se trouva devant la jeune juive en même temps que le héraut d'armes.

— Ce geste de notre frère, grand maître, s'enquit Malvoisin, est-il conforme aux lois du combat ?

— Oui, le jugement de Dieu autorise les parties à des communications, susceptibles de faire éclater la vérité.

— Juive, dit alors le héraut, réponds à l'honorable et révérend grand maître : es-tu prête à fournir un chevalier ou te reconnais-tu condamnée à la mort, selon la loi et selon la justice ?

— Je suis innocente et injustement condamnée. Je demande tel délai auquel j'ai droit, pour voir si Dieu, aux yeux de qui le temps n'est rien, ne m'enverra pas un sauveur... Sinon que sa volonté soit faite !

Le héraut porta la réponse.

— A Dieu ne plaise, déclara Beaumanoir, que nul, juif ou païen, puisse m'accuser d'iniquité ! Nous attendrons donc la venue d'un champion jusqu'à ce que l'ombre glisse de l'ouest à l'est. Ce délai passé, que la condamnée se prépare à la mort.

Rebecca inclina la tête d'un air de soumission, puis leva les yeux vers le ciel, comme pour implorer de lui le secours qu'elle n'espérait plus des hommes. Au même instant, la voix de Bois-Guilbert la rappelait à elle-même :

— Rebecca, m'entends-tu ?

— Je n'ai pas d'oreilles pour toi.

— Tu m'entends, et le son de mes paroles m'épouvante moi-même. Cette lice, ce siège funèbre, ce bûcher, je vis un cauchemar qui abuse mes sens.

— Mes sens me disent, à moi, que ce bûcher est



dressé pour conduire mon âme, par un chemin terrible, mais court, à la gloire de l'éternité.

— Vaines espérances, Rebecca, que vos sadducéens rejettent eux-mêmes. Ecoute-moi : en dépit de tous ces fanatiques, ta vie est encore entre mes mains. Monte en croupe avec moi sur ce cheval, trophée d'un combat singulier où j'ai vaincu le sultan de Trébizonde. Il n'est pas un coursier sur terre pour gagner Zamor de vitesse. En quelques minutes nous serons à l'abri de toute poursuite. Un nouveau monde s'ouvrira devant nous, de bonheur et de plaisirs pour toi, de gloire pour moi. Qu'ils effacent le nom de Bois-Guilbert de la liste de leurs esclaves, je méprise leur sentence. Je laverai dans le sang chaque tache dont ils tenteront de salir mon écusson.

— Je monteraï dix fois sur ce bûcher plutôt que de faire un pas pour te suivre.

Albert de Malvoisin s'approcha, inquiet de la longueur de l'entretien.

— A-t-elle avoué ? lança-t-il à Bois-Guilbert, ou est-elle toujours résolue à nier ?

— Résolue, répondit le Templier avec un sourire amer.

Il regagna à pas lents la place qui lui avait été assignée.

Deux heures s'étaient écoulées et nul champion ne se présentait. L'opinion générale était désormais qu'aucun chevalier n'entrerait en lice pour la cause d'une juive, condamnée pour crime de sorcellerie, si belle fût-elle, lorsqu'on vit tout à coup du fond de la plaine accourir un cavalier bride abattue.

— Le champion ! le champion ! cria-t-on de tous côtés.

Et, malgré les préjugés et les préventions de la foule, il s'éleva une immense acclamation ; mais, un second coup d'œil sur l'inconnu inespérément surgi détruisit l'impression qu'avait suscitée son arrivée. Le cheval, blanc d'écume, paraissait fourbu et, malgré le feu de son regard, le cavalier lui-même semblait avoir peine à se tenir en selle

— Je suis noble et chevalier, déclara-t-il fièrement au héraut d'armes qui s'avançait à sa rencontre. Je viens ici pour défendre de la lance et de l'épée la cause de Rebecca, fille d'Isaac d'York, et pour défier sire Brian de Bois-Guilbert au combat à outrance, comme traître, meurtrier et menteur. Je le prouverai avec l'aide de Dieu, de Notre-Dame et de Monseigneur saint Georges.

— Que cet inconnu prouve d'abord, répliqua Malvoisin, qu'il est chevalier et de noble lignage.

— Albert de Malvoisin, répondit le chevalier en relevant la visière de son casque, mon lignage est plus pur que le tien. Je suis Wilfrid d'Ivanhoé.

— Je ne te combattrai pas, s'écria Bois-Guilbert d'une voix altérée, guéris d'abord tes blessures, prends un meilleur cheval, et peut-être, alors, consentirai-je à te châtier de tes bravades.

— Templier orgueilleux, as-tu donc oublié que, deux fois déjà, cette lance t'a jeté à terre ? Si tu n'acceptes pas de combattre à l'instant même, à travers toutes les cours de l'Europe, toutes les commanderies de ton ordre, je te proclamerai lâche et félon.

Bois-Guilbert se tourna vers Rebecca d'un air résolu, puis, il lança à Ivanhoé un regard de haine :

— Chien de Saxon, oui, je te combattrai. Lève ta lance et prépare-toi à la mort !



M.B.

— Le grand maître m'octroie-t-il le combat ? demanda Ivanhoé.

— Si cette jeune fille t'accepte pour champion, je ne peux te le refuser... mais je préférerais que tu fusses mieux en état de combattre.

— Je demande le combat sur-le-champ. C'est le jugement de Dieu ; je mets en lui ma confiance.

Puis, se tournant vers la condamnée :

— M'acceptes-tu pour champion ?

— Je t'accepte, chevalier d'Ivanhoé, comme le champion envoyé par le Ciel.

A son poste dans la lice, Wilfrid avait reçu sa lance des mains de Gurth, qui avait rejoint son maître. Déjà, il avait fermé la visière de son casque, et Bois-Guilbert venait d'imiter son geste, lorsque l'écuyer du Templier remarqua que le visage de son maître, d'une pâleur mortelle depuis le matin, s'empourprait tout à coup, comme si tout le sang de son corps y eût afflué.

Alors, le héraut répéta trois fois la formule traditionnelle, et le grand maître jeta dans la lice le gant de Rebecca.

— Laissez aller ! s'écria-t-il.

Le signal fatal était lancé.

Les trompettes sonnèrent : les deux cavaliers foncèrent l'un vers l'autre. Ivanhoé, à peine rétabli de ses blessures, et son destrier épuisé par une course folle, ne purent résister au premier choc et roulèrent dans la poussière. L'événement n'était que trop prévu ; il ne surprit personne : mais, ce qui provoqua, une seconde plus tard, la stupéfaction générale, ce fut le spectacle de Bois-Guilbert, dont le bouclier avait été pourtant si faiblement frappé par la lance d'Ivan-

hoé, perdant l'équilibre, vidant les étriers et s'effondrant sur le sol.

Wilfrid s'était, à ce moment, dégagé de son cheval. Il était déjà debout, l'épée à la main, devant son adversaire toujours à terre, et comme inerte ; il se précipita sur lui et, la pointe de l'épée sur la gorge, lui cria de se rendre, s'il voulait se sauver du coup de grâce. Le Templier ne répondit pas.

— Epargne-le, sire chevalier, cria le grand maître ; accorde-lui le temps du repentir, ne fais pas périr à la fois son corps et son âme. Nous le déclarons vaincu.

Quand, sur l'ordre de Lucas de Beaumanoir, on eut détaché le casque de Brian de Bois-Guilbert, on aperçut un visage enflammé et des yeux clos ; un instant, ils se rouvrirent ; ils étaient fixes et vitreux. Ce n'était pas la lance d'Ivanhoé qui lui avait apporté la mort, mais la violence meurtrière de ses propres fureurs.

— Dieu a jugé, dit le grand maître.

— Ai-je fait mon devoir, en chevalier loyal et courtois ? demanda Ivanhoé.

— Il n'est nul reproche à t'adresser. Je déclare Rebecca innocente et libre.

Le bruit d'une troupe à cheval l'interrompit ; il se retourna : c'était Richard, sous son armure noire, suivi d'hommes d'armes et de chevaliers.

— Trop tard ! soupira Richard. Il m'appartenait, à moi seul, de punir l'orgueilleux. Es-tu fou, Wilfrid, d'avoir couru une telle aventure quand tu as à peine la force de supporter le poids de tes armes ?

— Le Ciel s'est chargé du châtiment. Bois-Guilbert ne méritait pas la fin glorieuse que vous lui destiniez.

— Que la paix soit avec lui, s'il se peut, dit Richard

en jetant un regard sur le corps étendu dans l'arène. Il était brave ; il est mort en brave... A présent, fais ton devoir.

Un des chevaliers de la suite royale sortit alors des rangs, s'avança vers le commandeur Malvoisin et lui toucha l'épaule :

— Albert de Malvoisin, je t'arrête comme coupable de haute trahison.

Jusque-là muet d'étonnement devant cette irruption d'hommes d'armes, Lucas de Beaumanoir recouvra aussitôt la parole.

— Quel est l'audacieux qui ose arrêter un chevalier du Temple dans l'enceinte de sa commanderie ? En présence du grand maître !

— Moi, Henri Bohun, comte d'Essex, grand connétable d'Angleterre.

— Sur l'ordre de Richard Plantagenet, ici présent, ajouta Richard, en levant la visière de son casque... Conrad de Montfichet, ta chance est grande de n'être pas né mon sujet... Quant à toi, Malvoisin, attends-toi à la mort, d'ici à huit jours.

— Je résisterai à cette sentence, cria Beaumanoir.

— Lève les yeux sur Templestowe, orgueilleux ! Tu verras flotter sur ses tours l'étendard royal d'Angleterre, et non plus la bannière de ton ordre, Prudence ! Beaumanoir. Ton bras est dans la gueule du lion.

— J'en appellerai à Rome.

— A ton aise ! pour l'heure, retire-toi avec tes Templiers dans quelque autre commanderie, s'il en est une qui ne soit un repaire de traîtres et de félons, complotant contre le roi et la paix de l'Angleterre...



à moins que tu ne consentes à rester ici, hôte de Richard et témoin de sa justice.

— L'hospitalité là où j'ai le droit de commander ! Jamais... Chapelain, entonne le psaume *Quare fremuerunt gentes...* Chevaliers, écuyers, soldats du saint Temple, suivez la bannière de Beauséant !

Lucas de Beaumanoir avait lancé son appel avec autant de solennité que s'il eût été l'égal du roi, et tous ses chevaliers se rangèrent autour de lui. Puis, ils formèrent une sombre ligne de lances. La foule, qui jusque-là leur avait jeté des imprécations, recula, silencieuse. Les trompettes sonnèrent l'air oriental qui était l'ordre de marche des Templiers et, rompant le front, montrant à Richard qu'ils obéissaient à leur grand maître et non aux ordres du roi, les chevaliers suivirent à pas lents Lucas de Beaumanoir.

— Dommage, par Notre-Dame, murmura Richard, que ces gens-là ne soient pas aussi fidèles que vaillants !

## CHAPITRE XVII

Tandis que Maurice de Bracy passait la Manche, avec sa compagnie franche, pour se mettre au service de Philippe de France, les deux Malvoisin étaient livrés au bourreau. Il ne fallait pas moins de cette double satisfaction pour apaiser l'opinion publique, révoltée par le simple bannissement de Waldemar Fitzurse et, plus encore, par l'absolution accordée au prince Jean.



Quelques jours après le combat judiciaire, Cedric fut mandé à la cour de Richard. Le fier Saxon se cabra d'abord, puis il finit par accepter. Le retour de Richard avait ruiné son projet de rétablir l'antique dynastie sur le trône d'Angleterre. Il comprenait aussi, maintenant, la vanité de son dernier espoir : cimenter l'union de tous les Saxons par le mariage d'Athelstane et de Lady Rowena. Celle-ci n'y avait jamais consenti, et celui-là n'y consentait plus. Le rejeton ressuscité du sang saxon n'avait pour l'heure qu'une idée en tête : se payer de trois misérables journées de jeûne en taillant en pièces tous les moines de la terre. Il n'alla pas si loin dans la vengeance et se contenta de faire subir la peine du talion à l'abbé de Saint-Edmond et à son troupeau : il les tint trois jours au pain sec et à l'eau dans les cachots de Coningsburg.

Le mariage de Wilfrid et de Lady Rowena fut célébré dans le plus auguste des temples, la cathédrale d'York. Le roi Richard, lui-même, y assista, et les égards qu'il témoigna en cette occasion à ses sujets saxons les assurèrent d'être, dorénavant, traités sur le pied d'égalité avec les anciens conquérants. Gurth était là, en brillant costume d'écuyer, et le sage Wamba, passé comme l'ex-porcher au service du jeune maître, portait le plus splendide des bonnets de fou, don de Cedric. Normands et Saxons de tout rang avaient été invités, et ces noces devinrent, en fait, pour l'Angleterre, un gage définitif de paix sociale et d'harmonie politique.

Le surlendemain de ce grand jour, Lady Rowena — ou plutôt Lady d'Ivanhoé — fut informée, par sa suivante Elgitha, qu'une jeune fille étrangère désirait lui

parler sans témoins ; elle hésita d'abord, puis, la curiosité l'emportant, elle donna l'ordre d'introduire l'inconnue.

C'était une jeune femme de noble allure, dont un long voile blanc ne dissimulait pas l'élégance. La suivante ne se fut pas plus tôt retirée, qu'à l'extrême surprise de Lady d'Ivanhoé, elle plia le genou devant elle et baisa le bas de sa tunique.

— Pourquoi pareille déférence ? s'écria la belle Saxonne.

— Parce que c'est à vous seule, Lady d'Ivanhoé, que je puis légitimement payer mon tribut de reconnaissance au chevalier Wilfrid... Je suis, pardonnez ma hardiesse, la malheureuse juive pour laquelle il a risqué sa vie dans le champ clos de Templestowe.

— Wilfrid, ce jour-là, n'a fait qu'acquitter la dette de gratitude méritée par tes soins. En quoi, lui ou moi, pourrions-nous t'être utiles ?

— Je ne vous demande rien d'autre, noble dame, que de lui transmettre mes adieux et mes remerciements.

— Quittes-tu donc l'Angleterre ?

— Oui, avant le prochain changement de lune. Le frère de mon père vit à Grenade, puissant, protégé par le roi Mohammed Boabdil ; nous allons le rejoindre.

— Ne trouverais-tu pas, ici même, sécurité ? Wilfrid a l'oreille du roi, et Richard est aussi juste que généreux.

— Je n'en doute pas, Lady d'Ivanhoé, mais ce n'est pas dans un pays encore déchiré par les factions que les fils errants de Jacob peuvent espérer le repos.

— Tu n'as rien à y redouter toi-même : Saxons et Normands seront toujours d'accord pour respecter

celle qui s'est tant dévouée pour sauver de la mort le chevalier d'Ivanhoé.

— Noble dame, mon parti est pris : mais daignez m'accorder une faveur ; relevez ce voile qui me cache un visage dont la beauté est si célèbre !

— A condition que tu me fasses la même grâce !

Et, toutes les deux, d'un même geste, pareillement émues, se découvrirent et se regardèrent en silence.

— Lady d'Ivanhoé, dit enfin Rebecca, les traits que vous avez bien voulu me montrer resteront à jamais gravés dans mon souvenir. Adieu. Mais une prière encore : acceptez cette cassette.

C'était un petit coffret d'ivoire et d'argent, contenant un collier et des boucles d'oreilles de diamants d'une valeur inestimable.

— Je ne puis, s'écria Lady d'Ivanhoé, recevoir un présent d'un tel prix !

— Gardez-le, je vous en prie, et daignez porter ces bijoux. Vous avez pour vous le rang, les honneurs, la puissance ; nous n'avons, nous, que la richesse. Elle est à la fois notre force et notre faiblesse. Ce don est de peu de valeur pour nous ; il en a encore moins pour moi, désormais. Je ne porterai plus de semblables joyaux.

— Tu es donc malheureuse ? s'écria Lady d'Ivanhoé, frappée du ton sur lequel la belle juive avait prononcé ces dernières paroles. Reste alors avec nous. Les conseils d'hommes pieux te convertiront à notre foi, je serai pour toi une sœur.

— Je ne puis quitter la religion de mes pères comme on rejette un vêtement qui ne convient plus au climat et aux usages d'un pays. Mais je ne serai pas malheureuse : celui à qui j'ai voué le reste de ma

vie sera mon consolateur, si j'accomplis sa volonté !

— Ton peuple a-t-il donc des couvents ?

— Non, mais depuis le temps d'Abraham, il s'est toujours trouvé, dans notre nation, des saintes femmes qui ont élevé toutes leurs pensées vers le ciel en soulageant les souffrances humaines, en soignant les malades, en secourant les affligés et les pauvres. C'est parmi elles que l'on comptera Rebecca. Dites-le, je vous prie, à votre vaillant époux, Lady d'Ivanhoé, s'il s'informe du destin de celle qu'il a sauvée.

Il y eut alors dans sa voix un tremblement involontaire et un accent de tendresse qui en disaient peut-être plus qu'elle n'en voulait exprimer.

— Adieu ! dit-elle.

Et elle se retira, laissant la belle Saxonne aussi interdite que si elle venait d'être le jouet d'un songe. Lorsque Lady d'Ivanhoé fit à son époux le récit de la surprenante visite, il en fut pareillement frappé.



Au cours d'une longue et heureuse union, Ivanhoé devait se distinguer avec éclat au service de Richard, et recevoir de lui honneurs sur honneurs. Sans doute serait-il monté plus haut encore sans la mort prématurée du roi devant le château de Châlus, près de Limoges. A ce monarque aussi téméraire, aussi romanesque que généreux, l'Histoire peut, en effet, appliquer le jugement que Johnson devait quelques siècles plus tard porter sur Charles de Suède :

*Son destin fut d'aller se faire tuer par une main vulgaire, au pied d'une forteresse étrangère. Son nom, qui fit trembler le monde, ne sert plus qu'à fournir un thème de méditation... ou le titre d'un roman.*

**BRODARD & TAUPIN**  
Imprimeur-Relieur  
Paris-Coulommiers  
N° Imprimeur 02-104-01  
Dépôt légal 2<sup>e</sup> trimestre 1964  
N° d'éditeur 319









Plein d'ardeur chevaleresque, Ivanhoé nous entraîne, de tournois en attaques, dans une lutte incessante contre le prince Jean, et ses chevaliers normands.

Le Templier Brian de Bois Guilbert, la ravissante Lady Rowena et la douce Rebecca sont les protagonistes de ce roman passionnant qui dépeint les mœurs farouches de l'Angleterre du XII<sup>e</sup> siècle.



KI-010-654

